

**PAGES**

**MANQUANTES**

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 3  
Montreal, 16 Juin 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LA "VILLE DE PARIS"

STATUE DE 18 PIEDS DE HAUTEUR SURMONTANT LA COUPOLE DE LA PORTE MONUMENTALE DE L'EXPOSITION.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,

Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

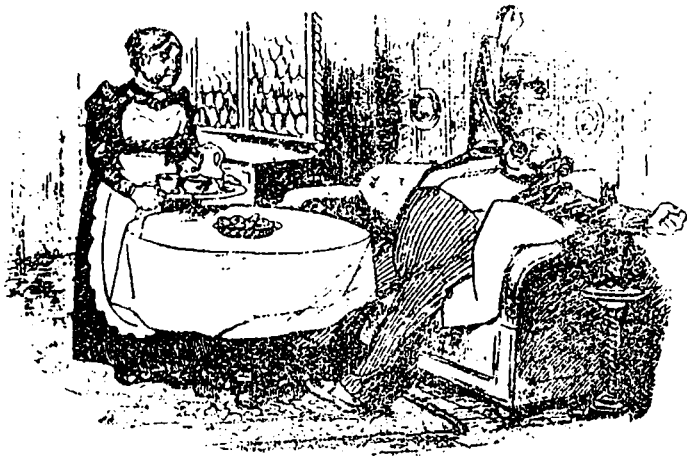
## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 16 JUIN 1900

### SOMBRE PERSPECTIVE



— Tonnerre! Marie, comment pouvez-vous me laisser dormir si longtemps après mon déjeuner! Maintenant, je ne vais pas pouvoir fermer l'œil de tout l'après-midi, au bureau!

### CAUSERIE

Le mois de juin, qui est ce que nous pouvons appeler le "mois national" des Canadiens-Français, aura vu deux démonstrations grandioses, presque aux antipodes sur ce continent et à des dates fort rapprochées l'une de l'autre.

La première a eu lieu à New-York. Le SAMEDI a été le premier, dans cette province, à faire connaître par le menu l'ordonnance de ces fêtes.

L'autre se fera le 24 juin à Saint-Boniface. Les journaux quotidiens nous ont appris que par faveur spéciale les billets ne coûteront que vingt-huit dollars à cette occasion.

Outre le plaisir toujours ressenti chez les bons patriotes de prêter leur concours à pareilles célébrations, il y a le fait d'un voyage à travers un pays intéressant, original, vraiment digne de la dépense d'argent et de temps.

Le comité d'organisation nous prie de porter à la connaissance de nos lecteurs l'article suivant paru dans le *Manitoba* du 16 mai:

" Cette démonstration nationale sera la plus importante qui aura jamais eu lieu dans la ville métropolitaine de la race française au Manitoba; cette démonstration n'aura peut-être pas la splendeur des fêtes patriotiques des grandes villes de l'est, mais on pourra y sentir le même amour du nom canadien-français, la même foi inébranlable dans l'avenir glorieux de notre race, la même ardeur dans le travail de l'agrandissement de notre influence, le même attachement sérieux et constant aux principes catholiques qui ont été depuis notre enfance la sauvegarde de notre nationalité.

" Un congrès s'occupera sérieusement de la colonisation et de l'émigration dans nos plaines fertiles. Nous l'avons dit souvent, nous ne voulons pas travailler au dépeuplement de la province de Québec, au profit de la nôtre: nous ne demandons que l'excédant: nous voudrions enrayer le mouvement d'émigration vers les États-Unis; nous voudrions convaincre nos compatriotes qu'ici, mieux que chez le voisin, ils trouveront une existence heureuse et facile, en même temps que des cours battant à l'unisson des leurs, des frères parlant la même langue, ayant le même sang, les mêmes désirs, les mêmes aspirations.

" Des excursions seront organisées des centres français des États-Unis;

nous savons que dans ces endroits beaucoup de compatriotes désirent revenir au Canada. Qu'ils viennent nous voir: ils trouveront ici ce qu'ils cherchent: le bien-être et la patrie.

" Nous faisons donc un appel chaleureux à tous les Canadiens-français. Nous réitérons notre invitation, cordiale et fraternelle, et nous espérons que le 24 juin prochain, notre ville se remplira d'une foule nombreuse de Canadiens de Québec, des États-Unis et du Manitoba."

\* \* \*

Le Manitoba offre au visiteur à peu près toute la gamme de l'espèce humaine. On y rencontre encore des Indiens vrais, encore réfractaires à la civilisation, n'ayant de regards que dans le passé.

Non moins intéressant est le métis dans tous les degrés. Il offre un type absolument original, et une fois entré dans la voie des progrès, du travail, il n'est pas d'enjambé qui lui coûte.

L'immigration a déversé dans le Manitoba des représentants de tous les climats, ce qui donne au visiteur l'unique spectacle d'une miniature d'univers — qu'on me permette l'expression — sans trop de confusion de langues et fréillant d'activité.

Dans ce milieu, harcelés au début par les premiers habitants de la région, isolés du reste du Canada pendant de longues années et, en ces derniers temps, attaqués dans certaines de leurs plus chères libertés et immunités, les Canadiens-Français du Manitoba sont devenus pour nous plus intéressants encore.

Cette démonstration du 24 juin va être pour eux une éclatante affirmation.

Il faut que de toutes les autres provinces, partent des frères pour applaudir à ce mouvement, pour en faire partie, pour nous représenter ce jour-là.

Le voyage, je le répète, est doublement attrayant. — MISTRIGIS.

### CES BONNES LANGUES

Julie. — Enfin, Malvina est mariée?

Marie. — Oui, la semaine dernière.

Julie. — Bonne fille?

Marie. — Très bonne.

Julie. — Je ne voudrais pas pour tout au monde dire un mot contre elle.

Marie. — Ni moi. Comment a-t-elle réussi à enticher Georges?

Julie. — C'est ce que me je demande.

Marie. — Moi aussi. Ça ne peut-être par sa beauté.

Julie. — Assurément non.

Marie. — Ni par son intelligence.

Julie. — Encore moins.

Marie. — On dit qu'elle a fait hâter le mariage.

Julie. — Je n'en suis pas surprise. C'était le seul moyen de ne pas perdre sa conquête. Tout de même je suis heureuse qu'elle ait réussi à attrapper quelqu'un et ce serait cruel que de dire un mot contre elle.

Marie. — En effet. Aussi, je ne voudrais pas le faire pour quoi que ce soit.

Julie. — Moi non plus.

### CHEZ LE TAILLEUR

— Vous me devez au moins \$500.

— Mais non, rien qu'un habit...

— Et le amis que vous m'avez recommandés?

### CHEZ LE NOTAIRE

Le notaire. — Vous avez l'acte de décès de madame?

L'héritier. — Oui, monsieur!

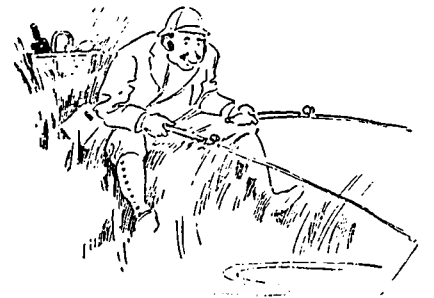
Le notaire. — C'est toujours une bonne chose.

### L'OFFRE ET LA DEMANDE

Fabien. — A quel âge une jeune fille doit-elle se marier?

Féline. — Quand on la demande.

### L'AMATEUR



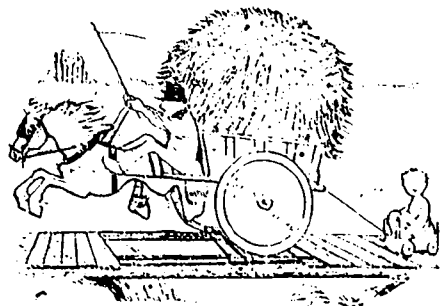
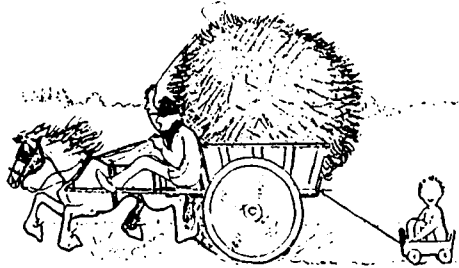
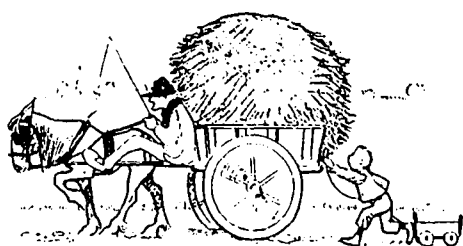
I  
(Première demi-heure.) Attention profonde. Ça ne mord pas.



II  
(Après trois quarts d'heure.) Pas mal d'indifférence. Une petite opération pour amener la chance.



III  
(Au bout d'une autre heure.) La chance se multiplie. Le poisson abonde, mais le principal intéressé est dans un autre monde.



QUI PEUT LE PLUS NE PEUT PAS TOUJOURS LE MOINS.

## MOSAÏQUE

En présence de l'appareil nouveau dont il s'agit ici, on ne sait pas d'abord ce que cela peut bien être effectivement ; et comme il est monté sur un train léger de deux roues, qu'il comporte en avant un siège analogue à ceux où prennent place les servants des pièces d'artillerie, comme enfin sa partie essentielle est formée d'un tube qui s'allonge tout à fait à la façon d'un canon, en pivotant sur un pivot, on s'apprête à l'entendre tonner et à le voir lancer la mort.

Or, c'est tout uniment une lance à incendie d'un tout nouveau système, imaginée par M. Gorter, un ingénieur du service d'incendie de la ville de San-Francisco. De sa disposition générale, le lecteur peut juger aisément par la ressemblance à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure : c'est tout à fait l'aspect d'une mitrailleuse Maxim montée sur son cabriolet. Quant à ses munitions (de l'eau tout simplement), elles lui sont apportées par six robinets sur lesquels se montent autant de conduites en toile, et qui sont disposés sous la plate-forme du cabriolet. L'eau qu'amènent les tuyaux arrive à la lance-canon en venant des bouches d'eau dans lesquelles elle est sous pression : si bien que ladite lance débite une masse liquide formidable. Le fait est que le jet énorme qui en peut sortir, et avec lequel on "canonne" le foyer de l'incendie, a de 5 à 8 centimètres de diamètre, et atteint aisément une hauteur de 60 et de même de 80 mètres, si la pression dans les conduites de distribution d'eau est suffisante. Précisément, grâce au pivot sur lequel est montée la lance, ce jet peut être orienté et braqué dans toutes les directions. Pour compléter la ressemblance avec un canon, les brancards du cabriolet sont munis de crocs qui s'enfoncent dans le sol, de la même façon que la bêche qui termine l'affût d'une pièce d'artillerie, et cela pour empêcher le chariot de reculer sous l'influence de la poussée du jet qui s'échappe de la lance.

Cet appareil, qui a déjà rendu les plus grands services, ne pèse que 1,500 livres.

\*\*\*

La durée d'un clin d'œil est considérée comme l'espace de temps le plus court qui se présente pratiquement dans l'existence ; mais on s'en tenait dans cette opinion à une grossière approximation. Aujourd'hui les mesures les plus minutieuses n'effrayent plus nos savants, et on mesure tout : si bien que M. S. Garten vient, au moyen de méthodes photographiques un peu trop compliquées pour que nous les décrivions, de mesurer la durée du fameux clin d'œil, du clignement d'œil. Il y a deux phases dans un clignement d'œil : d'abord l'abaissement de la paupière, qui dure de 7 à 9 centièmes de seconde, puis le relèvement qui prend 17 centièmes de seconde environ ; mais il faut tenir compte aussi de ce fait que, entre l'abaissement et le relèvement de la paupière, l'œil demeure fermé un instant, un court instant, qui est exactement, à ce qu'il paraît, de 13 à 17 centièmes de seconde. Si nous additionnons tous ces temps quelque peu courts, nous arrivons au total maximum de 40 centièmes de seconde autrement dit de moins d'une demi-seconde pour la durée du clin d'œil. On voit que cela peut passer pour une durée fort réduite.

\*\*\*

Le téléphone, si précieux qu'il soit, a un inconvénient qui s'explique de lui-même : quand il n'y a personne à un des bouts de la ligne téléphonique, l'appareil est inutilisable, en ce sens qu'il n'enregistrera point la conversation que, à l'autre bout, un interlocuteur voudrait lui confier. Un inventeur et un savant des plus distingués, M. Dussaud, dont on a souvent eu occasion de parler déjà pour les perfectionnements qu'il a apportés au phonographe, vient d'imaginer un dispositif qui transforme au besoin le téléphone en instrument enregistreur. En effet, il comporte une série de plaques spéciales qui inscrivent une conversation prononcée, même à voix basse, dans le récepteur, et il la répète quand besoin est. De la sorte, on peut parler dans votre téléphone quand vous n'êtes pas là, et lorsque vous rentrerez, vous n'aurez qu'à faire tourner l'appareil enregistreur, il vous racontera fidèlement les communications que l'on vous aura adressées durant votre absence.

\*\*\*

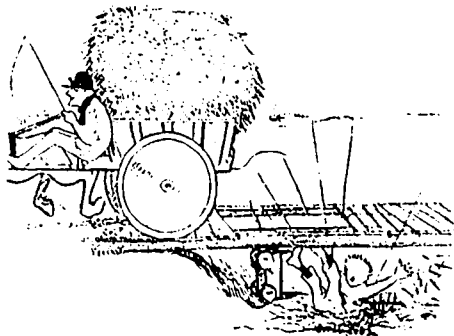
Une curieuse araignée que celle-là.

Nous devrions plutôt dire une curieuse toile d'araignée, que l'on ne découvre jamais le jour, car elle est repliée soigneusement tous les matins par l'animal qui la tisse. Celui-ci se nomme *l'Epeiroides bahiensis*, et se rencontre à Para, où ses mœurs ont été observées par M. Galdi et surtout par son fils, qui a passé des nuits à cela.

Dès que le soir arrive, l'araignée tisse sa toile, et, durant la nuit, elle capture un certain nombre d'insectes, qui viennent se prendre dans les

mailles de ce filet aérien : ce mot de filet est fort exact, car, à l'arrivée de l'aube, l'araignée ramasse sa toile comme un pêcheur le fait de ses rets, et, une fois le soleil levé, elle passe son temps à chercher les proies capturées qu'elle dévore. Le soir, elle se remet à l'œuvre et fabrique un autre filet qui lui rendra les mêmes services.

OMNIBUS.



## C'EST CLAIR

*Buff.*—Comment est la femme ?

*Tuff.*—Très bien, très bien encore, car, tu comprends, la saison des eaux est encore trop éloignée.

## CURIOSITÉ SATISFAITE

*Elle.*—Vous n'êtes pas allé à la soirée chez les Boursicot ?

*Lui.*—J'avais pour ne pas y aller une grave raison personnelle.

*Elle.*—Vous devriez bien me la dire.

*Lui.*—Vous serez discrète !

*Elle.*—Je vous le jure.

*Lui (à mi-voix).*—On ne m'avait pas invité.

## CHEZ L'AGENT D'IMMEUBLES

*M. Boniface.*—Ma femme va venir tantôt et vous lui direz qu'il est trop tard, que la maison portant le n° 333 Avenue des Oies est louée.

*L'agent.*—Mais elle ne l'est pas ?

*M. Boniface.*—Elle le sera, je la prends. C'est que, voyez vous, ma femme ne peut jamais arriver à une décision et je suis sûr qu'elle tiendra mordicus à avoir cette maison si elle pense que c'est impossible.

## AU MUSEUM



*Le Zoulou.*—Le géant et le nain sont encore à s'engueuler.

*La fille-phénomène.*—Il est bien difficile de dire quel est le plus gros ton des deux.

## PRESQUE UNE MENACE



—Je me demande ce que je deviendrais si vous ne vouliez pas être ma femme !  
—Demandez-vous plutôt ce que vous deviendrez si je vous prends pour mari !

## LA BALLADE DES VIEUX SOULIERS

Mes chers souliers qui fîtes neuf  
Et qui mes pieds enveloppâtes,  
De semelles vous voici reufs,  
Grâces à l'eau que vous pompâtes.  
Pour des bottines à boutons,  
Il faut enfin que je vous laisse,  
Tonton, tontaine et puis tonton ;  
J'ai, d'ailleurs, un œuf qui me blesse ;  
Mais où sont mes vieux ripatons !

Vous souriez-il encore, dites,  
Du premier jour que je vous mis !  
Jusqu'à quel point vous plouïtes  
Et mon concierge et mes amis.  
—“ As-tu donc fait un héritage ?  
Me disaient-ils : nous n'en doutons.”  
Tonton, tontaine et puis tonton,  
L'avais cent sous pour tout potage ;  
Mais où sont mes vieux ripatons.

Loïn des allures triomphantes  
De ces temps quasi fabuleux,  
Votre cuir montrait tant de fentes  
Qu'à la fin, c'était scandaleux.  
Vous aviez payé de Pusure  
Le tribut, pauvres loquetons,  
Tonton, tontaine et puis tonton.  
Il faut bien changer de chaussures ;  
Mais où sont mes vieux ripatons !

Au temps de ma noire détresse,  
Quand, traqué par mes créanciers,  
Fuyant les exploits des huissiers  
Et les rigueurs de ma maîtresse,  
Tout le jour, parmi les piétons,  
Je voulais sans feu ni pènetes,  
Tonton, tontaine et puis tonton,  
Vous seuls de ma dièche pènetes ;  
Mais où sont mes vieux ripatons !

ENVOI

Souliers, escarpins et bottines,  
Boutons, élastiques, lacets,  
Bouts ronds, bouts carrés, pointes fines,  
Jaunes, vernis, mats ou glacés :  
Talons lucés, talons plats à l'anglaise,  
Je chanterai sur tous les tons :  
Tonton, tontaine et puis tonton,  
Vous êtes beaux, j'en suis fort aise,  
Mais où sont mes vieux ripatons !

LORD CHEMINOT.

## BING ! BANG !

Mme Lafrousse.—Entre nous... Votre mari vous a-t-il jamais raconté qu'il avait demandé ma main avant de vous épouser !

Mme Lafinette.—Je dois vous avouer qu'il semblait tellement avoir honte de certaines erreurs de sa jeunesse que je n'ai jamais eu la force, la cruauté de lui demander une confession générale.

## SUR LES CHAUVES

Chauve qui peut !

Il est nécessaire qu'il y ait des hommes chauves, sans cela, comment saurait-on que les autres ont des cheveux ?

Voici, en passant, une des nombreuses anomalies de la nature. Pourquoi donner des cheveux, s'ils doivent tomber ! Il eût mieux valu ne pas se mettre en frais. Mais l'homme sage n'est pas assez fou que de vouloir constater les anomalies de la nature. Il faudrait pour les citer toutes, un ouvrage dont les volumes feraient la charge de trois cents chameaux.

Et, en outre, les desseins de Dieu sont impénétrables, même aux projectiles les plus puissants.

L'histoire de la calvitie commence avec celle de la civilisation. Méditons le rapprochement. Les images de l'âge de pierre nous représentent l'homme des cavernes. Il est assis au seuil de sa maison rustique, dévorant une cuisse de plésiosaure. Mais sa chevelure est abondante, quoique mal peignée.

Le premier chauve historique est Philippe, roi de Macédoine. “Le crâne de Philippe, dit Aristote (*Politique*, XII, 21), était pareil à un œuf d'autruche.” Nous n'avons aucune raison sérieuse de mettre en doute cette assertion.

Jules-César était chauve. Il voulut cacher sa calvitie avec une couronne royale. Ce fut la cause de sa mort.

La vie de l'homme, dit l'*Écclésiaste*, tient à un cheveu.

Il ne faut point se plaindre quand on est chauve, la calvitie est un privilège humain. Sans nul doute, il faut y voir une des nombreuses marques données à l'homme pour se distinguer des animaux.

A-t-on jamais vu un hérisson chauve, et le serpent boa perd-il ses cheveux ?

La femme, inférieure à l'homme, ne devient jamais non plus chauve. Le squelette, forme définitive de l'être, s'efforce sans cesse de surgir. L'homme se spiritualise par le sommet.

Tous les grands hommes connus ont été chauves. Si certains ont eu, par contraste, d'abondantes chevelures, c'était pour dissimuler. Serait-ce, d'ailleurs, un paradoxe d'affirmer que, malgré la toison la plus abondante, on est toujours chauve, sous les cheveux ?

L'Écriture sainte nous a laissé l'exemple lugubre de Samson et d'Ab-salon. Tous leurs malheurs sont venus de ne pas avoir été chauves.

Le crâne arrondi représente l'univers et la terre d'où nous sommes nés. Les têtes lumineuses des hommes chauves circulent autour du globe terrestre, comme autant de petites lunes.

Et la lune proprement dite, n'est-elle pas comme un crâne dépourvu de ses cheveux ! C'est une ancienne comète qui, sans doute, a eu des malheurs.

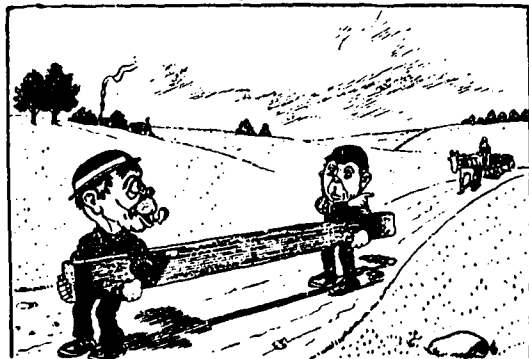
Sur la têtes des gens incultes sont de vraies forêts vierges, dont les cimes flottent au vent. Le coiffeur, hardi pionnier, ne les a jamais explorées.

D'autres chevelures, coupées ras, nivelées au cordeau, rappellent le velours des parterres anglais. On pourrait, sur ces pelouses, installer des jeux de tennis, ou tout autre jeu, quand l'anglomanie aura disparu. Sur d'autres têtes, des raies droites, séparant en deux masses les cheveux, sont des routes qui mènent on ne sait où.

Les cheveux, comme les arbres, ont besoin de soleil. On élève des salades dans les caves pour leur garder le teint pâle. Mais dans les jungles équatoriales, où mugit le tigre, se déploient en pleine chaleur et lumière, les feuillages du vert le plus sombre et les fleurs d'un rouge éclatant. Ainsi les cheveux des nègres, comme leur peau, sont généralement plus foncés que ceux des Scandinaves ou des Esquimaux. C'est une loi naturelle. Les Espagnols ont des cheveux noirs, se nourrissent de chocolat ou de viande brûlée et fument du tabac noir. Les Anglais ont les cheveux pâles, mangent des biftecks saignants, boivent du pale-ale et fument du tabac couleur de miel. Dans les pays intermédiaires, les cheveux sont de nuance moyenne et le reste à l'avenant, en particulier le tabac.

L'éclairage au gaz ou tout autre, autre que celui du soleil, est nuisible aux plantes comme aux cheveux. Une forêt éclairée sans cesse à l'électricité ou aux bougies se ferait un jeu de dépérir. Ainsi voit-on les

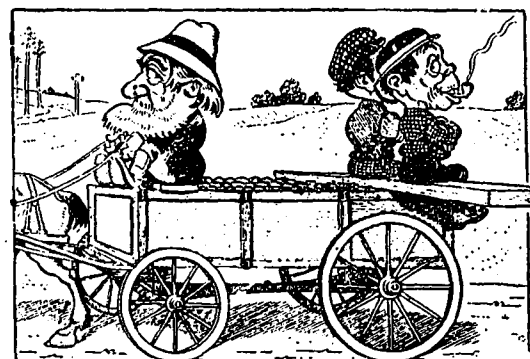
## RIT BIEN QUI RIT LE DERNIER



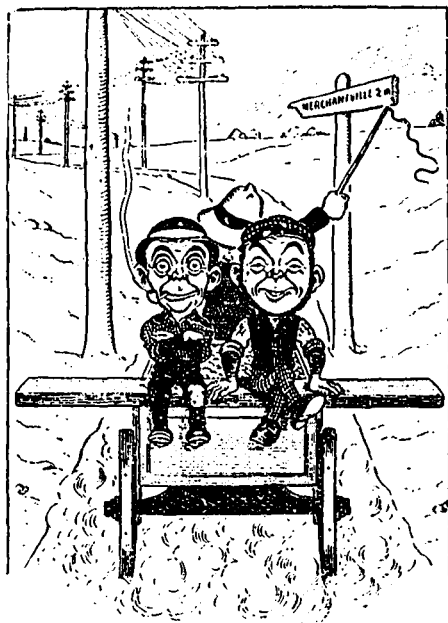
I  
Pat. —J'en ai assez de porter ce madrier. Profitez de la voiture de l'habitant qui s'en vient.



II  
L'habitant.—Mais vous voyez bien que j'ai déjà une charge trop lourde.  
Tom.—Allons, pas de façons... Quand je dis quelque chose, c'est sérieux...



III  
...Maintenant ne lambinez pas. On n'est pas ici pour s'amuser...



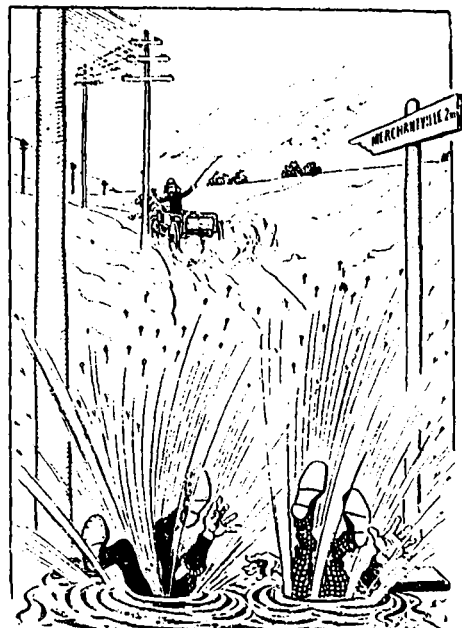
IV

... Ah ! ah ! C'est pas un char-palais, mais on n'est pas mal tout de même.



V

L'habitant. — Je vous crois !



VI

... !!! !!! !!!

bureaucrates, maniant la gomme ou la sanderaque sous la clarté des lampes à gaz, se dénuder rapidement. On dirait que la lumière, ennuyée de sa solitude, écarte peu à peu les objets qui l'empêchent de se réfléchir dans un miroir.

Des stations prolongées dans les bars anglais ou dans les cafés, brillamment illuminés, sont un puissant adjuvant de la calvitie. Ajoutons l'effet imprévu des lotions de gin et de whisky, même appliquées à l'intérieur. Ainsi, la nature, bienveillante, a toujours mis le remède à côté du mal.

Les gens du XVII<sup>e</sup> siècle, étant des sages, se rasaient la tête. Mais, par amour du paradoxe, ils mettaient sur leurs crânes de vastes perruques. Il est difficile de pousser plus loin l'illogisme et l'horreur du naturel.

Certaines religions proscrirent les cheveux. Les disciples de Pythagore se rasaient la tête trois fois par jour. Il faut être chauve pour franchir le pont d'Allah, dix mille fois plus étroit que la lame d'un rasoir.

La calvitie est également requise pour telle ou telle profession. Il est bon qu'un poète ait de longues boucles où plonger ses mains fiévreuses aux heures d'inspiration. Mais les philosophes portent des lunettes bleues à longues branches et un occiput poli. A peine leur tolère-t-on quelques cheveux à la base postérieure, pour blanchir et faire luire le collet de leur vêtement. Mais il faut que leur doigt rigide puisse se poser sur leur crâne en un geste de démonstration. Il faut aussi qu'un moment le plus palpitant d'une théorie mathématique, devant le tableau noir, en présence d'un auditoire nombreux, ils puissent saisir énergiquement, avec une noble inconscience, au lieu de leur mouchoir, le torchon de craie, et s'en essuyer le front.

Pénétrés de ces principes, des hommes ingénieux ont fondé de par les villes des établissements où l'on procède, de façon graduelle et sûre, à l'enlèvement des cheveux. Les gens sont assis, et leur tête abandonnée aux mains de l'opérateur. On promène sur leur crâne des broses énergiques. Les boucles rebelles tombent sous le tranchant des ciseaux. Enfin des peignes aux dents dures labourent et sillonnent la surface meuble de la peau, déracinant les quelques cheveux encore fixés au sol. L'œuvre de mort est achevée par un déluge d'eaux corrosives qui vont attaquer le mal jusque dans les profondeurs. En venant s'y soumettre chaque jour, il n'est pas d'exemple qu'un homme de constitution ordinaire ait résisté plus de quelques semaines à une si énergique médication.

Ces procédés, néanmoins, sont misérables. L'apparence de la sagesse n'est pas la sagesse. Et, d'ailleurs, dans cette voie, des sauvages nous ont depuis longtemps dépassés. Nous avons inventé la calvitie, mais les Indiens ont trouvé le scalp. S'il est beau de n'avoir pas de cheveux sur la peau du crâne, combien n'est-il pas plus désirable de n'avoir pas de peau du tout !

GABRIEL DE LAUTREC.

LOGIQUE ENFANTINE

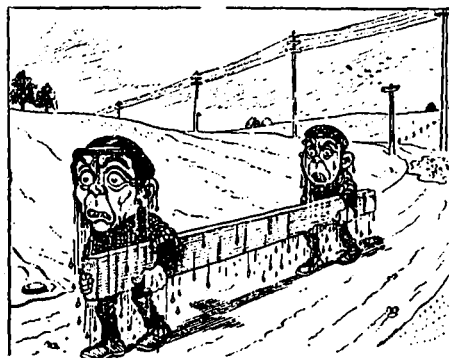
Le garçonnet. — Pourquoi ont-ils appelé le domestique de Robinson Crusô Vendredi !

La mère. — Parce qu'il est arrivé ce jour-là.

Le garçonnet. — Alors, pourquoi ne pas n'avoir nommé Mercredi au lieu de Polycarpe !

PAS D'EXCEPTION

Traitez toujours une femme comme une vraie dame, quand même ce serait votre épouse ou votre sœur.



VII

Pat. — Ceux qui se croient plus fins que les habitants feraient bien de ne pas trop fermer l'œil.

AUX MÊMES LES MÊMES

L'examineur. — Qu'est-ce que l'axe de la terre ?  
Le candidat. — C'est une ligne imaginaire passant d'un pôle à l'autre, sur laquelle la terre fait son mouvement de rotation.

L'examineur (roulant blaquer). — Bien, très bien. Mais pourriez-vous accrocher un chapeau à cette ligne imaginaire ?

Le candidat (sans broncher). — Oui, monsieur.  
L'examineur. — Ah ! bah... Et quelle sorte de chapeau ?

Le candidat. — Un chapeau imaginaire.  
L'examineur n'eut pas les rieurs de son côté.

UN SALE TYPE

Bob. — Flemmard est un misérable.

Frem. — Il m'a toujours paru assez avenant.

Bob. — Avenant ? avenant ? un saligaud qui ne vous regarde jamais en face à moins que vous n'ayez le dos tourné !

GROSSE VÉRITÉ

Les monopoles ressemblent beaucoup aux bébés. On est contre eux tant qu'on n'en a pas un soi-même.

UN COUP DE JARNAC

Le client. — Ce poisson ne me paraît pas d'une fraîcheur...

La marchande (grognarde). — Ah ! oui, vous autres... Ce que vous voudriez, c'est d'avoir un poisson pris de demain matin.

ACROSTICHE

Joseph, c'est le doux nom que répète mon cœur.  
Oppressé par la crainte, exultant de bonheur.  
Si vous m'interrogez pour connaître s'il m'aime,  
Eh bien, je répondrai dans mon délire extrême :  
Peut-être m'aime-t-il ? — Peut-être est mon tourment...  
Hélas ! notre cœur nous a trompé si souvent !...

HUM !

L'auteur. — Que dites-vous de mon dernier ouvrage ?

Le critique. — Je crois que vous montrez beaucoup de sagesse en déclarant que c'est votre dernier.

UN AUTRE INDICE

Emma. — Ernest est décidément amoureux de toi ?

Adèle. — Ce qu'il y a de plus amoureux. Il faut l'entendre dégoiser contre toi et toutes mes amies.

IN A NUT SHELL

Barnabé. — Mais, enfin, quel est le fin fond de cette affaire du Transvaal ?  
Toby. — Eh bien, l'Angleterre voudrait devenir pour les Boers comme qui dirait une manière de belle-mère.

GARANTI !

Mlle Pinçay. — Ce perroquet est-il vraiment sage, tranquille, bien élevé ?  
Le marchand. — Garanti, ce qu'il y a de plus garanti. Il ne sacrera pas, à moins que vous ne commenciez.

## UN SUJET MERVEILLEUX



I  
Ah ! Ah ! vous doutez de mon pouvoir magnétique, monsieur Durand ?... eh bien ! je vais vous en donner la preuve : je vais vous mettre votre main sur le nez et je vous défie ensuite de vous en aller d'ici sans l'enlever... hein !

II  
Je commence par vous bander les yeux... vous êtes trop impressionnable pour agir autrement.

## CHRONIQUE

## Le flirt !

Ce mot qui a réussi à s'introduire dans la langue et les dictionnaires, vient d'avoir les honneurs de l'actualité dans des publications assez distinguées. Il a fait marcher la plume d'écrivains qui d'habitude ne s'occupent pas de menu frétin. Voici à quelle occasion.

Un évêque anglais a posé à la sacrée Congrégation de l'Inquisition romaine, l'étonnante question que voici :

"Le flirt, tel qu'il est pratiqué dans la société anglaise et dans les réunions mondaines du monde entier, doit-il être condamné ou toléré ?"

"Convient-il de donner ou de refuser les sacrements aux personnes de l'un ou de l'autre sexe qui avouent avoir flirté, mais déclarent être dans l'intention de ne point cesser cet exercice, sous le prétexte de son innocence ?"

Le pape étant président de cette Congrégation, le voilà donc mis en demeure par un évêque anglais de s'occuper... du flirt et de définir cette mondaine occupation. Si Léon XIII, comme c'est probable, jette au panier cette stupéfiante demande, bien des laïques n'ont pas cru devoir s'en tenir à cette réserve. Deux entre autres, MM. de Bonnefon et Étienne Roze se sont livrés à de longues analyses, suivant un peu la même voie, ne concluant pas toujours de la même façon, mais piquant toujours l'intérêt et la curiosité.

Butinons sur leurs dissertations le plus brièvement possible.

D'après le dictionnaire anglais : *To flirt*, c'est railler, plaisanter, folâtrer, batifoler, s'agiter, se trémousser, coqueter.

Bien des Canadiens penseront que "coqueter" eût suffi.

Mais en se francisant le mot a quelque peu changé de sens. "Nous faisons", dit M. Roze, une différence sensible entre flirter et batifoler, et on ne conçoit guère, quand on parle de flirt, un couple se trémoussant et s'agitant. Ce n'est pas cela du tout."

De son côté, M. de Bonnefon, qui, le premier a raillé la demande de l'évêque anglais, définit le flirt "une conversation désintéressée sur les choses de l'amour, entre un homme et une femme qui n'ont aucun but et qui n'éprouvent l'un pour l'autre que des sentiments de courtoisie admirative ou sympathique..."

M. Roze ne trouve pas bonne cette définition. On peut fort bien flirter sans parler d'amour, même de façon désintéressée. De plus, le flirt a un but, et un but remarquable, qu'on n'a pas occasion d'atteindre tous les jours : la jouissance très grande et très licite qu'on éprouve à causer avec une femme d'esprit, et une femme d'esprit jolie, car le flirt ne se conçoit qu'avec une jolie femme.

Plus loin, M. de Bonnefon adopte une autre définition ; le flirt devient "une promenade à deux au bord d'un précipice".

Cette fois M. Roze se montre un peu plus satisfait. Il trouve cette définition plus pittoresque et plus vraie, sans être pour cela tout à fait exacte.

Le flirt n'est pas si dangereux, observe-t-il, et la définition serait bien meilleure si l'on remplaçait "précipice" par "fossé". Les chutes provoquées par le flirt ne sont jamais que des avertissements, elles peuvent être graves, mais si le couple tombé ne se relève pas, c'est parce qu'il ne le veut pas. Il le peut toujours, avec de la poigne et de la volonté.

Autrement dit, le flirt cesse, disparaît, où commence l'amour. Or, quand l'amour commence, une situation n'est pas désespérée, seulement il est

temps d'aviser. On est dans le fossé, d'où l'on peut sortir, mais non pas dans le précipice, où la chute est irréparable. La nuance a bien son importance.

M. de Bonnefon dit encore en parlant du flirt :

"C'est l'amour sans grandeur, c'est la blessure sans épée, c'est l'ulcère sous le plastron brillant, c'est la goutte de sang entre les lèvres qui mentent..."

Et M. Roze de s'écrier : "Mais non, le flirt n'est pas de l'amour. Il est superficiel, et l'amour, sentiment beaucoup plus profond, le chasse en apparaissant."

Disons, cependant, que M. de Bonnefon est un ennemi déclaré du flirt

"Sous le passage de ce soufflé glacé, les immensités de l'amour qui se projettent au loin, comme les vagues d'une mer infinie, ces immensités tournent en tempête de cuvette."

M. Roze, lui, croit que le flirt ne mérite pas une si grosse importance et, se souvenant que les meilleures définitions sont les plus courtes, il répond à la question : "Qu'est-ce que le flirt ?" par un mot :

"Un commencement..."

Un commencement de quoi ?

Il nous l'explique :

"Un commencement d'amour, d'indifférence ou d'amitié. L'avenir l'apprend."

Puis en ayant fini avec M. de Bonnefon, il part pour son propre compte :

"Le flirt, je le répète, est superficiel. C'est un passe-temps brillant, amusant et léger. Il est empreint de malice, d'un peu de moquerie et d'une toute petite pointe de sentiment. Il ravit l'esprit et l'imagination mais il laisse le cœur absolument calme. Il ne peut avoir lieu qu'entre personnes se connaissant fort peu, et cherchant justement à se connaître mieux. C'est une escarmouche, une affaire d'avant-garde. Et c'est pourquoi il n'est qu'un commencement. Fatalement au bout d'un temps plus ou moins long, les défauts et les qualités se découvrent ; la conversation, moins légère, se fait plus passionnée, plus banale ou plus confiante ; et le flirt disparaît pour devenir amour, ce qui est grave, ou indifférence, ce qui est sans importance, ou amitié, ce qui est excellent.

"En somme, dans le flirt, rien n'est neuf que le mot. Il a toujours existé et il existera toujours. Il désigne la période qui précède l'un des trois états que je viens d'indiquer. Autrefois cette période n'avait pas de nom, voilà tout. On disait : "Tiens ! il paraît que M. Y... a de la sympathie pour Mlle X..." ou "le jeune V... m'a l'air d'apprécier la conversation de Mlle Z..." Aujourd'hui, on dit : "Ils flirtent." C'est plus vite dit, mais c'est la seule différence."

Et il conclut, comme bien des lecteurs du SAMEDI le feraient, en déclarant qu'il ne voit pas bien le pape, même sur la demande d'un évêque anglais, interdire une chose charmante, fort innocente en soi, et qui existe, sans conteste, à peu près depuis la création du monde.

KODAK.

## CHEZ LE DENTISTE

L'étranger.—Administrez-vous le gaz ici ?

Le dentiste.—Où, monsieur.

L'étranger.—Est-ce que cela endort ?

Le dentiste.—A coup sûr.

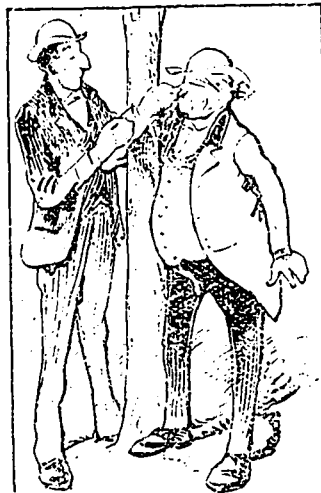
L'étranger.—Vous pourriez me briser la mâchoire et je ne m'en apercevrais pas ?

Le dentiste.—Aucunement.

L'étranger.—Très bien. Votre gaz est prêt ?

Le dentiste.—Toujours. Asseyez-vous ici et je vais extraire votre dent.

L'étranger.—C'est pas pour extraire une dent, mais pour enlever une fichue emplâtre que ma femme m'a collé dans le dos.



III  
Puis je vous place ici la main tenant le bout du nez... parfait : maintenant...



IV  
...Je fais quelques passes... monsieur Durand, vous êtes en mon pouvoir... Je vais vous enlever votre bandeau.



V  
A présent, monsieur Durand, je vous défie de quitter cette place sans lécher votre nez !... Quel sujet merveilleux vous faites, monsieur Durand !...

## COURRIER FEMININ

Une revue anglaise se livre à une enquête intéressante pour notre sexe. Elle a nolisé ses plus actifs reporters pour interviewer les jeunes membres de l'aristocratie britannique sur la femme idéale et la conception de ce que chacun d'eux se fait de ce merle blanc. Chose imprévue, la presque unanimité de ces brillants seigneurs, dont le plus âgé n'a pas encore attrapé la trentaine, s'est prononcée nettement contre la femme nouvelle, telle que nos mœurs modernes l'ont façonnée ; ils ont flétri, en un langage que ne réprouverait pas le plus misonéiste de nos sénateurs, la liberté d'allures qu'on tolère aux jeunes filles d'aujourd'hui et ces manières garçonnières, sous le couvert desquelles certaines se permettent tant et tant d'intrigues, que c'est comme un bouquet de *flirts*.

Le comte de D\*\*\* déclare que l'aspect d'une femme à bicyclette lui est pénible — pauvre jeune homme ! — et que la colère lui monte au front quand il rencontre des personnes du beau sexe qui portent des culottes : sans doute parce que cette vue évoque pour le cher comte, les culottes influamment plus coûteuses qu'il prend au poker...

Lord Erskine, qui doit être fortement porté sur sa bouche, décrète : "La femme idéale doit être une parfaite cuisinière." D'où il appert que cet adolescent donnera la préférence à une *maritorno* experte en sauce béchamel, par exemple, sur la plus jolie des fiancées ! Attendons-nous à le voir épouser sur le tard quelque cordon-bleu hors d'âge et moustachu.

Lord Mountmoress et sir Francis Moore assignent à la femme le beau rôle de *compagne dévouée pour les heures de découragement*. A ce jeu-là, elle vieillira plus vite — les années de campagne comptent double — surtout si elle ne doit prendre aucune part aux joies (cas non prévus par ces interviewés) qui pourraient échoir à son aimable époux. J'avoue cyniquement que si j'étais encore fille, j'aimerais mieux coiffer éternellement sainte Catherine que de devenir la *légitime* d'un de ces messieurs.

\* \* \*

Par ce temps de questions et de questionnaires saugrenus, on vient d'interroger l'autorité ecclésiastique sur une matière qui, au premier abord, ne paraît pas être de sa compétence : le *flirt*. On demande à l'Eglise de se prononcer sur la question de savoir si, oui ou non, le *flirt* est chose licite. — Sans vouloir passer pour un Père de l'Eglise, je crois être en état de résoudre le problème selon le respect du dogme et de la tradition catholique, par un *distinguo* magistral. Oui, le *flirt* est chose licite, s'il a pour but et aboutissement le mariage ; non, dans le cas contraire. Mais, comme le propre du *flirt* est de ne pas aboutir, cet exercice mondain me semble condamné. Il est, d'ailleurs,

parfaitement condamnable, et même damnable, vu qu'il ne sert à rien qu'à rendre les femmes plus coquottes et les hommes plus grincheux, — ce qui n'est pas très utile. — Comme disait Gambetta, "il faut aboutir". Donc, pas de *flirt* ! Et il n'est vraiment pas nécessaire de réunir un concile pour trancher une question aussi simple

XXX.

## MAL TOMBÉ

*Le vieux monsieur.*—Pardon, madame, de vous déranger. Je sollicite la charité en argent ou en nature pour notre asile, qui contient plus de cent enfants qu'on nous a amenés malades, affamés, déguenillés, somblables, en un mot, à ceux qui jouent sur le trottoir.

*Madame (en furie).*—Ce sont les miens, vieille taupe...

Et jusque chez les voisins de l'autre rue on entendit le fracas d'une porte violemment fermée.

## DÉSASTRE !

Mme Pimbèche qui venait enfin d'avoir une voiture à elle et d'engager un groom, résolut d'étrenner les deux par une longue série de visites.

—Jean, dit-elle au groom, à chaque endroit où nous arrêterons vous sonnerez et remettrez une carte. Les cartes sont dans mon boudoir, allez les chercher.

Peu après, Jean était à son poste et la tournée commença. Au bout d'une couple d'heures, madame fit arrêter la voiture, revisa sa liste de visites et finit par dire à Jean qu'il ne restait plus maintenant qu'à aller chez les Gattien, les Damien et les Fabien.

—Impossible, répondit Jean, il ne me reste plus que le dix de carreau et la dame de trèfle.

## EXCUSE VALABLE

*Le juge.*—Vous voulez être dispensé de servir comme juré ?

*Le citoyen.*—Oui, Votre Honneur. Je suis dyspeptique et je ne peux jamais partager l'opinion des autres.

C'est donc dans l'intérêt du public que je demande d'être dispensé, car vous pouvez être assuré qu'il faudra former un autre jury et recommencer la cause.

Il a été dispensé.

## A LA CASERNE

*Le lieutenant.*—Qu'est ce qui vous rougit le nez ainsi ?

*Le troupière.*—Je rougis toujours quand je parle à un officier.

## PAS D'EXAGÉRATION

*Le patron.*—Combien avons nous fait aujourd'hui ?

*L'employé.*—Quelque chose comme dix dollars.

Et en constatant que le billet était contrefait, le patron ne put s'empêcher d'admettre que c'était quelque chose... comme dix dollars.

## UN MALHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL

*Vinette.*—Emma a été chanceuse d'épouser M. Boursicot. Ce dernier a une fortune considérable et une toux qui peut tourner mal.

*Mina.*—Ah ! tu ne sais pas ce qui est arrivé ? M. Boursicot, après son mariage, s'est mis à jouer à la Bourse et il a perdu, à la fois, et son argent et sa toux.

## DE MAL EN PIS

*Mlle X.*—On dit que Maria s'est trouvée mal à la messe de son mariage et que son père a dû la "supporter" tout le temps.

*Mlle XXX.*—Et j'apprends que depuis son père les supporte tous les deux.

## BIEN PRIS

*Mathilda.*—Maman ne pourra pas venir avec nous au théâtre ce soir.

*Joachim.*—Je ne suis pas à qui je donnerais bien le troisième billet.

*Mathilda.*—Donne-le à l'ami que tu as coutume d'aller voir par affaire à tous les entr'actes. Il sera près de nous et tu n'auras pas la peine de te déranger.

## ENTRE ACTEURS

*Le premier.*—Mon rôle de malfaiteur me dégoûte. Je me fais siller chaque soir justement parce que je le joue trop naturellement.

*Le deuxième.*—De quoi te plains-tu ?... Si tu étais comme moi obligé d'embrasser l'héroïne à chaque acte...



## ECLIPSE... FIN DE SIÈCLE

*L'astronome amateur.*—Jérusalem ! Mais cette éclipse a devancé son temps d'au moins dix minutes.



## DANGEREUX VOISINAGE



— Alors vous allez encore déménager ?  
— Oui : figurez-vous que ma belle-mère demeure au-dessus de moi et chaque fois que je rentre un peu tard, elle me tire par les cheveux !

## TRISTESSES DU SOIR

*La montagne pâlit : sa cime violette  
S'estompé vaguement dans les brumes du ciel —  
Les bonis noirs sont entrés, Poisson de nuit volotte  
L'œil sinistre, redouté, à la brinte de fil !*

*La feuille du cône seule s'éveille et murmure  
Et parle doucement dans la brise du soir :  
Puis, comme un daim créatif qui mène sa ramure,  
Elle s'incline et tremble au feu de l'abeucroie...*

*Heures tristes ! On tout pleure, gémît, sanglote !  
On s'effait inquiet le gai papillon bleu,  
On Poisson s'épouvente, on étoile tremblote !  
On l'enfant blond sommeille, on l'Homme rève à Dieu !*

F. VALLÉE DE LABORDE.

## JOIES D'AUTEUR

AU CONTRÔLE

LE CONTRÔLEUR, à l'auteur. — Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ?

L'AUTEUR. — Pas mal, je vous remercie. Et vous ?

LE CONTRÔLEUR. — A la douce, à la douce.

L'AUTEUR. — Mauvais temps pour les théâtres. Il a encore plu à l'heure du dîner.

LE CONTRÔLEUR. — Ils font tout de même dans les six mille aux Fantaisies.

L'AUTEUR. — Ah !... Il y a des théâtres qui ont de la veine !...

LE CONTRÔLEUR. — Oh ! vous savez, moi, je ne crois pas à la veine... je crois aux bonnes pièces... Tenez, j'étais contrôleur au théâtre de la Glacière quand on y a donné le *Petit Clairon*... Eh bien, tout Paris y est venu, et il avait une trotte... Tous les soirs le maximum pendant trois mois... Refuser du monde, renvoyer des nuttes en habit noir, c'est la joie et la revanche du contrôleur...

L'AUTEUR, avec un sourire forcé. — Vous n'avez pas dû en renvoyer beaucoup ce soir...

LE CONTRÔLEUR. — Ça n'a pas trop mal marché, ce soir... Il est venu un peu de monde...

L'AUTEUR. — Ah !... (Avec hésitation.) Combien ?...

LE CONTRÔLEUR. — Six cent trente... (Tête de l'auteur.) On a monté de vingt francs sur hier...

L'AUTEUR. — Et pourtant, la pièce porte !...

LE CONTRÔLEUR. — Oui, on ne s'ennuie pas... On a même applaudi hier au soir...

L'AUTEUR. — Je vais faire un tour dans la salle... (Le contrôleur veut lui donner un carton.) Oh ! je trouverai bien un coin.

DANS LA SALLE

(L'auteur s'assoit sur un fauteuil et observe le public. Voici ce qu'il entend.)

— Si on s'en allait.

— Maintenant que nous sommes là, restons toujours jusqu'à la fin de l'acte.

— C'est toi qui as eu l'idée de nous conduire ici... Tous mes compliments...

— Mais, sacré nom d'une pipe, qu'est ce que tout cela veut dire ?

— Moi, je m'amuse énormément...

— Allons donc...

— Que voulez-vous, c'est une manie, j'ai un faible pour les fours...

— Oh ! si j'avais seulement devant moi un beau chapeau de femme, bien grand, avec d'immenses plumes !... comme ce monsieur là-bas... Il y a des gens qui ont de la veine !...

— J'ai envie de pleurer !...

— Quand je pense qu'il y a des gens qui font des pièces et que l'agriculture manque de bras.

— Moi, je plains les acteurs...

— Vous applaudissez !...

— Oui... c'est trop idiot !...

SUR LA SCÈNE

LE RÉGISSEUR, à l'auteur. — Eh bien, vous voyez, on la joue tous jours, votre pièce !...

L'AUTEUR. — Dame, nous ne sommes encore qu'à la huitième...

LE RÉGISSEUR. — C'est vrai, comme le temps passe !...

L'AUTEUR. — On la jouera bien encore quelque temps !...

LE RÉGISSEUR. — Oh ! oui... On ne peut pas monter une nouvelle pièce du jour au lendemain... Nous ne pourrions pas passer avant dix ou douze jours... Ah ! vous en avez une veine !...

L'AUTEUR. — Est-ce qu'elle est bien, la prochaine pièce ?...

LE RÉGISSEUR. — Très bien, très amusante... J'espère que nous allons en avoir pour quelque temps...

L'AUTEUR. — Est-ce qu'on sait jamais ?...

LE RÉGISSEUR. — En tout cas, je ne m'étais pas trompé pour la vôtre... Vous m'excusez ?... Voici la claque qui applaudit... C'est la fin du deuxième acte... Il faut que je m'occupe du changement de décor...

DANS LA LOGE DU JEUNE PREMIER RÔLE

LE JEUNE PREMIER RÔLE, à l'auteur. — Bonjour, monsieur... C'est gentil de venir nous voir...

L'AUTEUR. — J'ai toujours du plaisir à voir mes interprètes...

LE JEUNE PREMIER RÔLE, mettant ses bottes. — Eh bien ! êtes-vous content ?

L'AUTEUR. — Je ne suis pas mécontent.

LE JEUNE PREMIER RÔLE, mettant son casque. — Jolie salle, ce soir... il y a du monde !... Vous avez vu ? (A son habilleur.) Passez-moi la cuirasse, là, tout doucement... (A l'auteur.) Oui... on a dû donner pas mal de billets de faveur...

L'AUTEUR. — On a eu tort... Moi, j'en refuse à tout le monde...

LE JEUNE PREMIER RÔLE. — Il faut pourtant bien remplir la salle... Vous avez lu l'article du *Grand Courrier* ?... On y dit beaucoup de bien de moi.

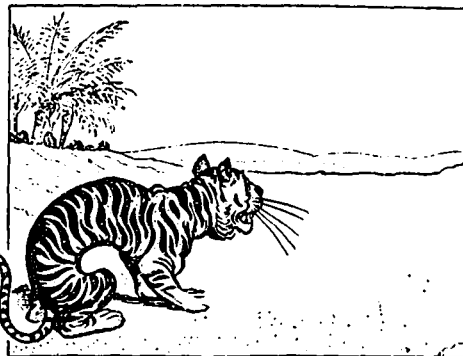
L'AUTEUR. — Oui, mais on y éreinte la pièce...

LE JEUNE PREMIER RÔLE. — Je n'ai pas lu ce qu'on disait de la pièce... Mais il ne faut pas faire attention à ce que disent les journaux... Ils auraient fait des articles dithyrambiques sur votre pièce, que ça ne les aurait pas fait faire un sou de plus... En somme, on n'a pas encore emboîté... Pourtant, tout à l'heure, j'ai bien cru que ça y était...

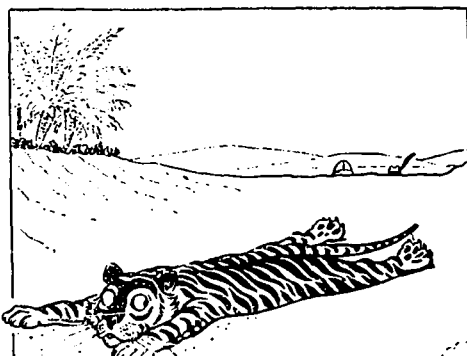
L'AUTEUR. — Je n'ai pas remarqué...

LE JEUNE PREMIER RÔLE. — Que si... que si... J'ai l'habitude de ces

## UN TRUC MANQUÉ



I  
Le tigre. — Ça sent la viande fraîche... J'entends des pas... Je vois des gens au loin. Usons de supercherie...



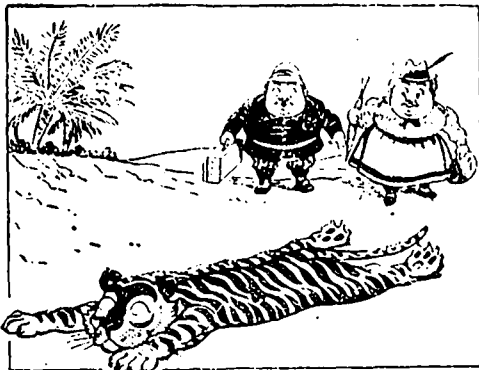
II  
... Comme cela, on ne se doutera de rien. Ce tour m'a déjà réussi.

UN TRUC MANQUÉ — (Suite)



III

M. Nicobar. — Ce n'est pas une petite affaire que d'être laissés en plan dans le désert. Ah ! si jamais on peut revoir notre bon pays...



IV

...Quelle belle peau de tigre ! Profitons-en pour nous reposer un peu. C'est le meilleur siège qu'on puisse souhaiter...

choses-là... Heureusement que j'ai sauvé la situation !... Ah ! vous pouvez vous vanter d'en avoir, une veine !...

L'AUTEUR. — Vous croyez...

LE JEUNE PREMIER. — Tenez, je me rappelle, une fois... C'était à Bayonne... Je jouais une pièce... mon Dieu, une qui n'était pas plus mauvaise que la vôtre... Eh bien, mon cher monsieur, de huit heures et demie à minuit, je n'ai pas cessé un seul instant d'être sifflé ! Vous voyez que vous en avez, une veine !... (A l'habilleur.) Mon épée... (A l'auteur.) Et maintenant, je vais l'engueuler votre public... Vous allez voir ça !...

DANS LA LOGE DU COMIQUE

LE COMIQUE. — Tiens, monsieur l'auteur !... Bonjour, monsieur l'auteur !...

L'AUTEUR. — Bonjour, mon ami...

LE COMIQUE. — Eh bien, êtes-vous content ?...

L'AUTEUR. — Je ne suis pas mécontent...

LE COMIQUE. — Et vous avez bien raison... On ne réussit pas toujours, n'est-ce pas ?

L'AUTEUR. — Permettez...

LE COMIQUE. — Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas... Vous êtes un homme d'esprit qui prendra sa revanche... Et puis, l'honneur est sauf, vous savez...

L'AUTEUR. — Non, je ne sais pas...

LE COMIQUE. — Oui, grâce à moi...

L'AUTEUR. — Vous m'inquiétez...

LE COMIQUE. — Oui, vous comprenez, quand j'ai vu qu'ils ne rigolaient pas, mais là, pas du tout, je me suis dit que ça ne pourrait pas durer comme ça... Alors, je me suis permis de collaborer avec vous, oui, cher maître... Et je crois avoir fait quelques petites trouvailles qui ne sont pas dans une boîte à crime, je vous le garantis...

L'AUTEUR. — Vous savez que c'est bien dangereux, les traditions.

LE COMIQUE. — Oh ! pas avec moi... Le public avale tout, avec moi... Je lui dirais "Zut !" qu'il dirait encore que ça sent la violette... Ainsi, au premier acte, quand la petite Melvir, dit : "On m'a volé mon petit !... Brigand, dis-moi ce que tu as fait de mon petit !" J'ajoute en aparté : "Tout ce qui est petit est gentil." Ça a fait un effet !... On s'est tordu, littéralement !...

L'AUTEUR. — Mais c'est un effet à rebours !...

LE COMIQUE. — C'est un effet, et le tout, c'est d'avoir des effets... Ainsi, vous voyez cette casserole ?...

L'AUTEUR, épouvanté. — Oui...

LE COMIQUE. — Savez-vous ce que je vais en faire ?...

L'AUTEUR, d'une voix éteinte. — Non...

LE COMIQUE. — Eh bien, mon cher, je vais tout à l'heure l'attacher à l'épée de Saint-Gatien...

L'AUTEUR. — Vous ne forez pas ça !...

LE COMIQUE. — Si — Il faut bien les amuser un peu... (Il sort avec la casserole).

DANS LE BUREAU DU DIRECTEUR

LE DIRECTEUR. — Ah ! vous voilà, vous !... (Il est en train de compter sa recette.)

L'AUTEUR, timide. — Je suis venu vous dire un petit bonjour, en passant...

LE DIRECTEUR. — Vous gagnez encore soixante-trois francs, ce soir !...

L'AUTEUR. — C'est peu...

LE DIRECTEUR. — Je vous conseille de vous plaindre... Je viens de verser soixante-trois francs pour vous aux auteurs... J'en ai versé autant aux pauvres... Il me reste tout juste cinq cent quatre francs pour payer mon loyer, ma troupe, mon personnel et mon électricité... Ah ! c'est ruineux, mon cher, de monter vos pièces...

L'AUTEUR. — Croyez bien que je suis aux regrets...

LE DIRECTEUR. — Oh ! vous n'avez pas à vous excuser... Vous m'avez apporté une pièce... vous avez tâché de la faire jouer... C'est votre métier... C'est moi qui ai eu tort de la jouer, voilà tout...

L'AUTEUR. — Pourtant vous l'aviez trouvée bien...

LE DIRECTEUR. — Possible... Mais on ne m'y reprendra plus, je vous le garantis, à lire une pièce avant de la monter !...

ADRIEN VÉLY.

EH BIEN !...

Un jour, dans une mosquée, un prédicateur célèbre s'adressa ainsi à l'assemblée qui se pressait au bas de sa chaire :

"Oh ! fidèles musulmans, savez-vous ce que je vais vous dire ?"

— Non, répondirent les auditeurs, surpris de cette demande.

— Eh bien ! reprit le prédicateur, ce n'est vraiment pas la peine de perdre mon temps avec des gens aussi peu intelligents que vous."

Ceci dit, il congédia son auditoire.

Le lendemain, il remonta en chaire et dit comme la veille :

"Oh ! fidèles musulmans, savez-vous ce que je vais vous dire ?"

— Oui, dirent-ils, se tenant sur leurs gardes.

— Eh bien ! puisque vous le savez je n'ai pas besoin de vous le dire."

La troisième fois, les auditeurs répondirent à la même question :

"Quelques-uns d'entre nous le savent, les autres l'ignorent."

— Eh bien ! répliqua sans se démonter aucunement le prêtre musulman, que ceux qui le savent l'apprennent à ceux qui ne le savent pas."

COMPLIMENT ORIGINAL

Jeune mère. — M. Vieuxbeau fait toujours des compliments pleins d'originalité.

L'amie. — Quel est son dernier ?

Jeune mère. — Hier, il a félicité bébé d'avoir une aussi jolie maman à qui ressembler.

LOGIQUE

Le père (en colère). — Approche que je te montre à être grossier pour moi...

Toto. — Ne serait-il pas mieux de me montrer à ne pas l'être ?

A PROPOS DE DICTON

Mlle Furette. — Oh ! qu'on a eu raison d'écrire : "La moitié du monde ignore comment l'autre moitié vit."

M. Cynicus. — Mais ce n'est pas votre faute.

CALCUL A FAIRE

Boff. — Un mathématicien a calculé qu'un homme de 60 ans en avait dépensé 3 à boutonner son faux-col.

Toff. — Vraiment ? Il semblerait intéressant maintenant de savoir combien une femme âgée de 45 ans en a dépensé à mettre son chapeau droit.

LE BON TEMPS

Le tramp. — Pardon, monsieur, n'avez-vous pas vu un homme de police dans les environs ?

Le passant. — Non.

Le tramp. — Dans ce cas-là, donnez-moi votre montre et votre argent. Et que ça ne lambîne pas.

COMPARAISON FIN-DE-SIÈCLE

X. — Un automobile a beaucoup plus de sens commun que bien des orateurs politiques.

XX. — Je ne vois pas la relation...

X. — Quand un automobile est à bout de gazoline il arrête, tandis que la plupart de nos orateurs à bout d'idées continuent quand même.

UN TRUC MANQUÉ — (Suite et fin)



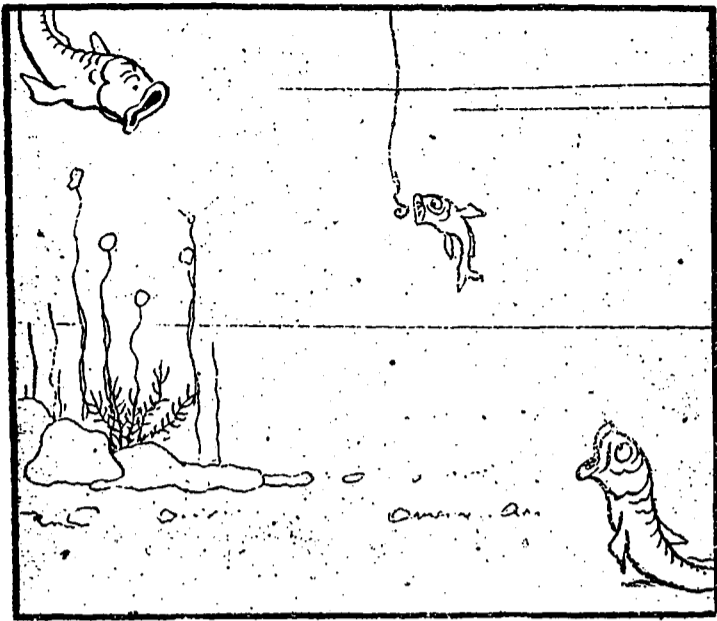
V

...Grand ciel ! il est vivant... Pesons de toute notre poids. Il y a peut-être une chance de l'aplatir à mort...



VI

...Ça y est ! Maintenant avec l'argent que rap-portera la peau nous pourrions nous repatrier.



I

## JE SUIS JACASSE

CHANSONNETTE

(Refrain :)

*Je suis jacassé,  
Où, c'est un fait :  
Quand on se tait,  
Cela m'agace,  
Toujours causer,  
Voilà ma vie,  
Comme une pie  
J'aime à jaser.*

I

*Tout enfant, m'a dit un murrain,  
Je causais comme un moulin,  
Pour manger ma langue à pain  
S'arrêtaient un petit brin.  
En dormant je parlais même  
A troubler plus d'un sommeil,  
Et chacun était à même  
De m'entendre à mon réveil.*

II

*Quel supplice à mon école  
De me faire taire et obéir !  
Mais, si Dieu fit la parole,  
C'est, bien sûr, pour s'en servir.  
La maîtresse, au dur silence  
Croit en vain me rappeler,  
On me met en pénitence,  
Moi, je veux toujours parler.*

III

*C'est, chez nous, bien autre chose :  
On y rient, mais on tremblait,  
Et meilleur à qui s'écroise  
A subir mon feu roulant !  
Je m'enquies et je furette  
Du sous-sol jusqu'au grenier :  
Quand on va faire une emplette  
L'étourdis tout le quartier.*

IV

*Si je puis, à la sourdine,  
Dépister quelque secret,  
Je m'empresse, on le devine,  
De n'en parler d'un air discret.  
Et bientôt, ouvrant son aile,  
Le cancan s'en va partout :  
Secret de Polichinelle,  
Près de lui n'est rien du tout.*

V

*En causant à perdre haleine  
De cela, puis de ceci,  
Je ne fais jamais de peine,  
D'un bon cœur j'ai le souci !  
J'aimerais bien mieux me taire,  
Dût ma langue en trop souffrir,  
Si jamais quelqu'un sur terre,  
D'un seul mot devait pitié.*

## L'IDÉE DE DIEU

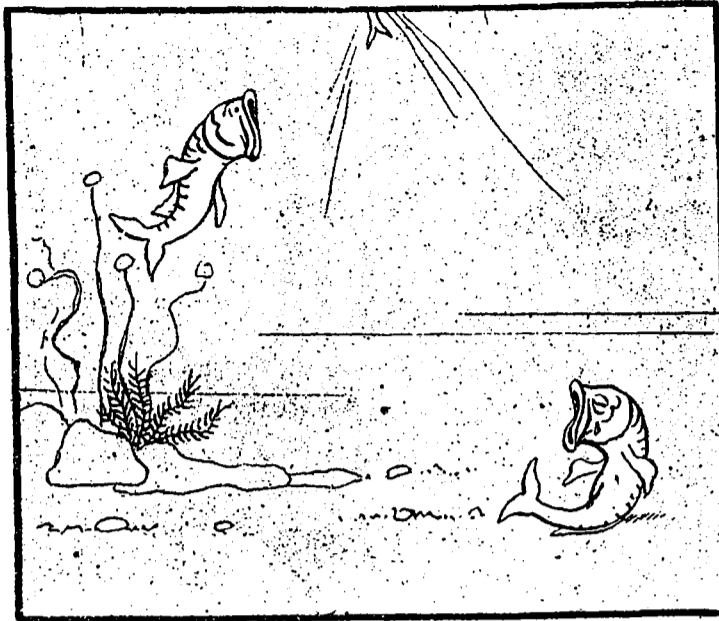
Le Père Girard, ancien directeur de l'école française de Fribourg, qui s'est rendu célèbre par de remarquables travaux sur l'éducation des enfants, rapporte une curieuse anecdote dans son livre : *De l'enseignement supérieur de la langue maternelle*, ouvrage couronné par l'Académie française, en 1811, et dont une nouvelle édition a paru dernièrement à la librairie Ch. Delagrave.

« J.-J. Rousseau, dit-il, pour éviter les égarements qui peuvent se produire, dans l'esprit des enfants, au sujet de la divinité, voudrait qu'Emile, l'enfant élevé selon sa méthode, fut isolé du monde, de peur que le nom même de Dieu ne vint frapper son oreille. J.-J. Rousseau, qui n'a écrit qu'un roman, n'a pas fait l'expérience de son système, mais un savant d'Allemagne l'a fait pour lui.

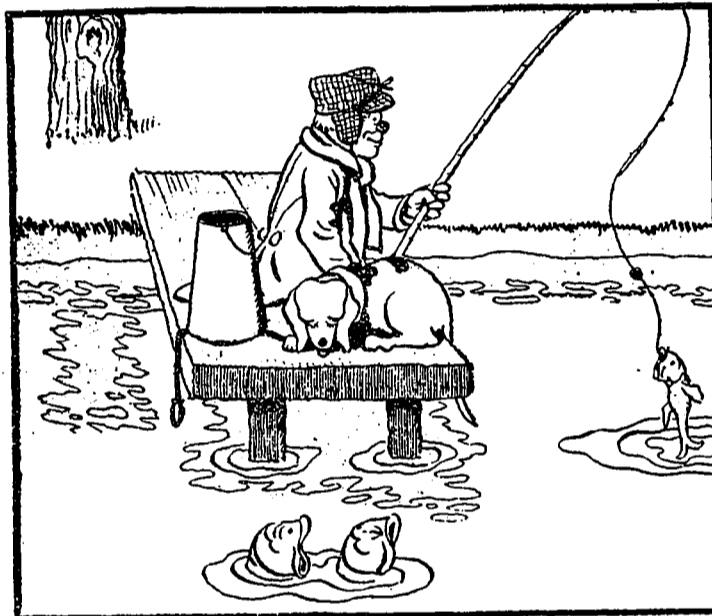
M. Sintems mit en pratique la fiction de l'auteur d'*Emile*. Il venait de perdre sa jeune femme tendrement aimée, et il n'avait d'elle qu'un fils encore en bas âge. Il se retira, dès lors, à la campagne pour élever lui-même son enfant dans le plus complet isolement, et fit en sorte qu'il ne pût ni entendre, ni lire le nom de la divinité. Comme Rousseau, il craignait que son élève conçut une idée fautive du grand Être, et voulait d'ailleurs faire, sur son fils, l'expérience qui lui tenait à cœur. Il s'agissait pour lui de savoir si l'idée de Dieu est innée chez l'homme, comme l'affirment certains philosophes, tandis que d'autres le nient absolument.

Toutes les précautions ayant été bien prises, toutes les conditions voulues bien observées, l'expérience devait, selon lui, être concluante.

Ce fils — c'est lui-même qui l'a raconté ensuite dans un *Traité sur l'existence de Dieu* — n'avait de communication qu'avec son père. L'instruction se donnait ordinairement en plein air, en face des objets et des phénomènes de la nature, qui en formaient le sujet principal. Longtemps,



II



III

elles ne se firent que de vive voix, car l'élève n'apprit à lire que fort tard. A dix ans, il n'avait jamais ni entendu, ni lu le nom de Dieu. Cependant, en l'absence du nom, le besoin de son objet s'était fait sentir à l'élève. Il crut l'avoir trouvé dans le soleil. Comme cet astre éclatant semble se promener chaque jour du levant au couchant, pour répandre sur la terre la lumière et la chaleur avec d'innombrables bienfaits, l'enfant n'hésita pas à en faire un être vivant comme toute l'antiquité païenne l'avait fait. Et il garda son silence sur ce point. C'était son secret. Tous les matins, par le beau temps, il allait mystérieusement au jardin pour assister au lever de l'astro du jour et pour lui apporter son hommage. Jamais Vestale, comme il l'a dit depuis dans son livre, ne lui avait rendu un culte plus sincère, plus cordial et plus pur.

Le père en eut le soupçon. Un jour, il alla surprendre le jeune idolâtre comme il adressait, à genoux et les bras levés vers le ciel, ses remerciements et sa prière à la divinité qu'il s'était faite. Voyant qu'il était temps d'élever son fils de la créature vers le créateur, le père lui donna des notions d'astronomie, et lui fit comprendre que toutes les étoiles fixes brillant de leur propre lumière sont autant de soleils répandus dans l'espace immense. Cette révélation mit la désolation dans l'âme de l'enfant, car il ne savait plus où aller avec sa pensée, sa gratitude et ses désirs. Pour le consoler, son mentor lui parla enfin du grand Esprit, créateur, ordonnateur et maître de l'univers.

Par cette éducation systématique, le père avait de fait, résolu la grande question. Il put voir comment la nature humaine, encore innocente et pure, appelle un Dieu, et comment, lorsqu'elle n'est pas aidée, elle le cherche parmi les objets sensibles qui la frappent le plus, et qui lui semblent influer le plus sur elle-même et sur ce qui l'entoure. Ainsi est né, dans les temps antiques, ce culte du soleil, que nous avons, d'ailleurs, retrouvé sur les hauts lieux d'Amérique... Mais l'expérience avait coûté bien cher au pauvre enfant, qui, dit-il, ayant joui de son dieu, éprouva une grande peine de l'avoir perdu, ne sachant plus où reposer son âme."

## EFFET CONTRAIRE

Un petit conseil amical a souvent brisé les plus solides amitiés.

## CONSCIENCE HONNÊTE

La conscience d'un honnête homme me fait peur.  
UN SAGE.

QUELLE inquiétante parole ! et comme elle doit faire trembler tous ceux qui se disent "honnêtes hommes" et s'efforcent de l'être !

Je veux la méditer avec vous tous, qui êtes des gens honnêtes, des consciences droites, avec vous tous qui travaillez sincèrement à acquérir la perfection.

Je ne m'adresse ici qu'aux âmes désireuses de s'amender ; les autres ne comprendraient pas ces scrupules, ces recherches minutieuses des intentions secrètes, et ce désir actif de se corriger sans relâche.

Lorsqu'une personne est honnête, lorsqu'elle a résolument adopté la voie droite, elle risque parfois de s'endormir dans la quiétude que lui donne sa décision.

Mais ce n'est point assez de s'être rangé volontairement sous l'étiquette du devoir, ce n'est point un travail suffisamment méritoire, d'avoir choisi le bon côté ; il faut un perpétuel travail, une énergie jamais lassée, une surveillance de toutes les minutes.

L'ennemi qui est en nous-mêmes, celui qui cherche à atténuer nos bons mouvements, à ternir nos intentions les plus pures, ne sommeille jamais ; il est fait de notre impérissable égoïsme, de notre orgueil insensé, de notre noire envie, de tous ces défauts multiples et vagues qui fourmillent dans le cœur le plus droit.

Sans cesse, il sont en nous, actifs, puissants, énergiques ; ils offrent à notre besoin de bien être une pente si douce, que leur action est facile.

C'est pourquoi la conscience de l'honnête homme ne saurait jamais en être complètement débarrassée.

Descendez en vous-même, isolez-vous de vos sentiments, de vos tendances et interrogez vous froidement.

Cet acte de charité que vous venez d'accomplir n'avait-il pas un mobile, ne comptiez-vous pas sur un éloge, une reconnaissance attendrie ! Ce courage n'a-t-il pas été provoqué en vous par des regards fixés sur votre action ?

Ce mouvement de colère n'a-t-il pas été réprimé par l'unique crainte d'être laide ou désagréable en y cédant ?

Cette tendre sollicitude où vous vous plaisez n'a-t-elle pas un encoura-

gement trop humain, dans la joie que vous ressentez à parler d'une voix douce et attendrie, à arrondir vos bras enveloppants, à donner une expression angélique à vos traits !

Cherchez, scrutez votre conscience d'honnête homme ! Regardez vous froidement et voyez si un seul de vos actes, une seule de vos intentions, sont complètement dépourvus de ces sentiments personnels, de ce souci égoïste, de cette encombrante expansion du moi, de ce désir raffiné d'être loué, admiré ?

Le désintéressement absolu, le besoin unique d'être utile, le désir épuré de faire le bien sans spectateur, sans applaudissement, sont très rares.

Et parfois ceux qui croient y être arrivés n'ont fait qu'atteindre un raffinement nouveau de satisfaction ; il se refusent les louanges d'autrui, et, dans leur modestie voulue, ils se réservent cet encens, plus subtil et plus délicat, de leurs propres louanges, de leur admiration personnelle, qu'ils se donnent sans mesure et sans restriction.

Fuyez ces tentations plus dangereuses que toutes, puisqu'elles empruntent le masque du renoncement ; le meilleur refuge, la garantie la plus efficace, c'est une humilité complète, une humilité absolue, en tout et malgré tout.

Si nous savons nous regarder nous-mêmes, sans parti-pris et sans faux-fuyant, cette humilité nous sera facile ; elle jaillira de chacun des replis multiples et ténébreux de notre conscience d'honnête homme

M. R.

## AU GUICHET

M. Bolac.—Combien un billet de seconde classe pour St-XXX. ?

L'employé.—Deux dollars.

M. Bolac.—Eh ! ben, non... nous en recauserons au mois de juillet quand il y aura des trains de plaisir.

## UN PETIT POISSON

1<sup>ère</sup> voisine.—Quo fait votre locataire du troisième ?

2<sup>ème</sup> voisine.—Il se dit financier, mais il ne doit pas être bien important, car on n'est venu ni pour l'arrêter, ni pour perquisitionner.

## POUDRE AUX YEUX

Gaiien.—Quand je te dis que j'ai une femme qui n'a pas sa pareille... Ce qu'elle a épaté nos voisins ! Pour notre déménagement elle a réussi à engager deux gros camions du Grand Tronc quand un "express" ordinaire d'épicier eût suffi.

## UNE GAFFE

M. Lenlé.—Quelle jolie petite fille... La vôtre ?

Mme Boniface.—Non, c'est l'enfant de notre deuxième voisin.

M. Lenlé.—Et cette affreux laideronne qui joue avec elle est sa sœur, je suppose ?

Mme Boniface.—Non, c'est ma fillette.

## UN MARI HEUREUX

Boc.—Machinchose a l'air tout joyeux depuis quelque temps.

Tor.—Il s'est querollé avec sa femme.

Boc.—Mais alors, il me semble qu'il devrait être taciturne !

Tor.—Pas du tout, puisque maintenant elle ne lui adresse plus la parole.

## CHEZ LA TIREUSE DE CARTE

L'artiste.—Votre futur sera grand, brun et très riche.

Mme Nicolette.—Maintenant veuillez me dire comment je pourrai me débarrasser de mon présent mari.

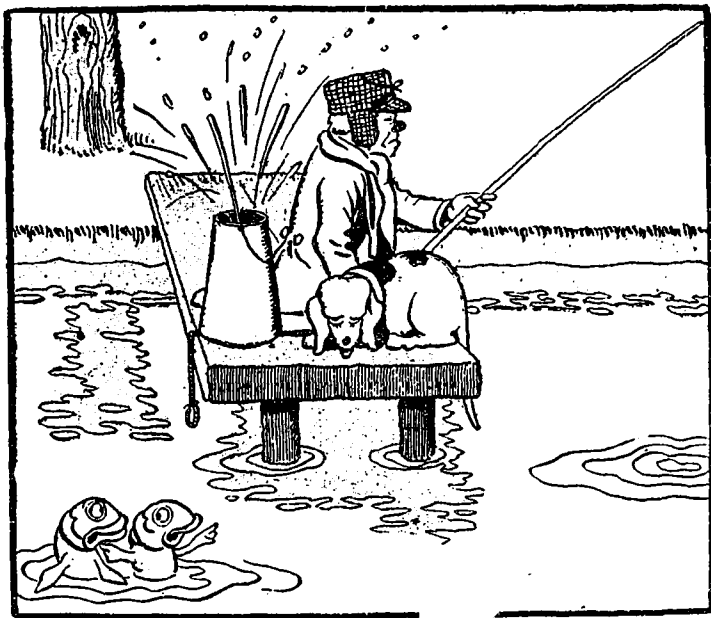
Tête de l'artiste !

## BONNE LANGUE

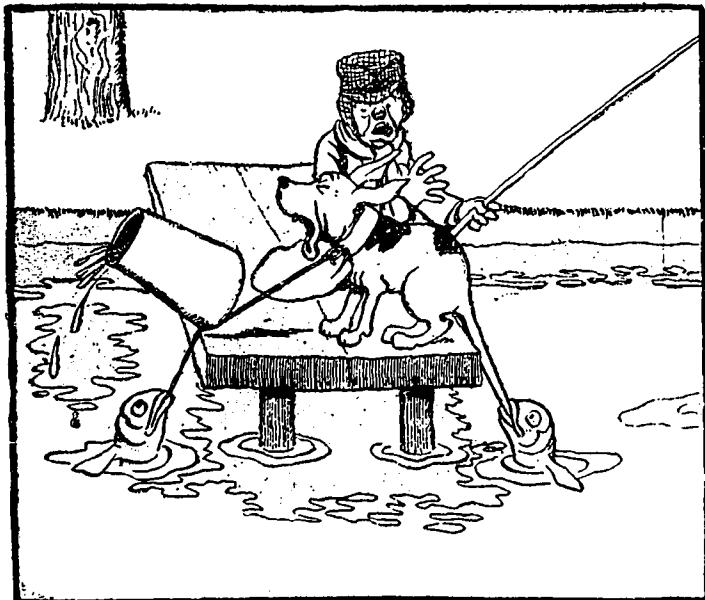
Virginie.—Mlle Résol a offert son concours pour le concert de charité.

Péline.—J'appellerais cela plutôt une menace qu'une offre.

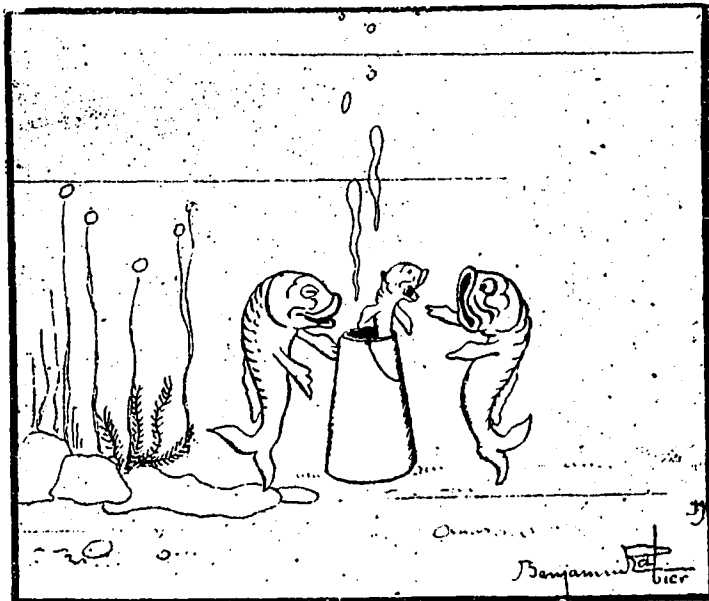
LES SUITES D'UNE IMPRUDENCE — (Suite et fin)



IV



V



VI

## A LA PRISON



Le visiteur. — Qu'est-ce qui vous a amené ici ?  
Le prisonnier. — C'est ma manie de vouloir soigner mes affaires.

## CONCOURS HIPPIQUE

Prix de la coupe, flots de rubans, galons d'or,  
Moustaches fines, noms connus, chevaux de race,  
Et c'est l'Hippique avec sa grâce et son aubance.  
Le grand Paris avec son "pschutt" et son décor.

Et la vive Parisienne est un trésor,  
Sous la gaze expressivement ombraint sa face,  
Comme un lièvre dont on ne voit que la préface,  
Mais d'où le vive, sylphe rose, prend l'essor.

Vous regardez, mais vous aimez que l'on regarde,  
O belle dame ! et de façon toute mignarde,  
Votre teint clair sous un frisson d'été futur.

Et, dans le trot des officiers que l'on acclame,  
Votre œil, que guette un fier monocle, au vol entame  
L'n flirt avec un beau chasseur couleur d'azur.

ABEL LETALLE.

## LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où  
Le Héron au long bec, emmanché d'un long cou.

Très fatigué de sa saison d'hiver, passé tout entière à Paris, et, de plus, relevant à peine d'une forte indisposition qui l'avait obligé à garder le lit quinze grands jours, le jeune et déjà très usé vicomte Raoul de Palombe, suivant les conseils de son médecin, s'était décidé à prendre un repos sérieux, loin de Paris et de ses plaisirs, en pleine campagne, en un mot à se mettre au vert.

S'étant souvenu fort à propos qu'il possédait en province une excellente parente, la baronne de Bichair, sa tante maternelle, le vicomte Raoul avait fait rapidement ses malles et sans prévenir personne, héroïquement — ainsi qu'il le disait lui-même — avait pris le rapide, non sans avoir télégraphié son arrivée à Mme de Bichair.

L'excellente femme qui adorait "son grand polisson de neveu" s'était réjouie de cette décision imprévue et avait aussitôt fait préparer la plus belle chambre du château pour Raoul, qu'elle vint chercher à la gare.

Les premiers jours charmants, et certes Raoul n'eut pas le temps de s'ennuyer. Promenades à cheval, en voiture, à pied même, quelques visites à des voisins et les heures s'enfuyaient rapidement.

Mais, pour un boulevardier enragé, comme l'était notre vicomte, les plaisirs champêtres ne pouvaient avoir de charme bien longtemps.

Néanmoins, Raoul qui se sentait encore très fatigué et qui, d'ailleurs, n'était pas fâché de ménager sa bourse fortement atteinte par les culottes prises au cerceau, et par la vie à grandes guides qu'il avait menée tout l'hiver, ne se pressait nullement de rentrer à Paris, ce dont se réjouissait

fort l'excellente baronne, qui attribuait tout bonnement le séjour prolongé de son neveu chez elle à une affection dont elle se sentait toute émue.

Pour se distraire, Raoul passait son temps à combiner le menu de chaque jour, car il était gros mangeur, et en même temps très difficile sur le choix des mets.

Le cuisinier du château avait reçu l'ordre de se mettre à l'entière disposition du vicomte et de ne prendre d'ordre que de lui. Le pauvre homme, habitué à plus de tranquillité et de liberté, maigrissait à vue d'œil et se mettait l'esprit à la torture pour préparer convenablement les plats que lui commandait le vicomte, plats dont il n'avait jamais entendu parler et qu'il n'aurait jamais su préparer sans un manuel, acheté en cachette à la villo voisine.

Or, un soir, après le dîner, Raoul de Palombe manda le cuisinier et lui dit : "Le garde-chasse m'annonce qu'un certain nombre de hérons se sont abattus au bord de l'étang qui se trouve à l'extrémité du parc ; arrangez-vous avec lui pour en prendre un demain matin. Je tiens absolument à manger un héron le soir à dîner. Vous m'avez bien compris ? Allez !" Le malheureux cuisinier abasourdi, se retira sans mot dire, s'en fut trouver le garde et prit rendez-vous avec lui pour le lendemain matin.

Le héron fut tiré par le garde, emporté par le cuisinier, plumé, vidé, préparé à être mis à la broche, et, finalement, l'heure du dîner étant venue, embroché et placé devant un grand feu de bois pour être convenablement rôti.

Le cuisinier qui de sa vie n'avait mangé de héron, fut pris d'une irrésistible envie d'y goûter. Mais comment faire ? Et si le vicomte allait tout manger ! Décidément il n'y tint plus et lui, le cuisinier impeccable et fidèle, sous l'empire d'un sentiment plus fort que la volonté, il s'arma d'un couteau très effilé, enleva très délicatement une cuisse, rabattit convenablement la peau de la bête sur la partie enlevée, donna un tour de feu ou deux de plus et fit servir le héron, se disant : "Bah ! il ne s'en apercevra pas !"

Or, il advint que le vicomte Raoul de Palombe, qui ce soir-là était plus en appétit que jamais, trouva la bête excellente, et ayant mangé la première cuisse, voulut manger la seconde.

Stupeur du maître d'hôtel qui découpait : la seconde cuisse n'existait pas. Le vicomte, très intrigué, fit venir le cuisinier et lui demanda des explications.

Refoulant son émotion, le malheureux Vatel prit son air le plus innocent, le plus aimable et répondit : M. le vicomte doit bien savoir que les hérons n'ont qu'une patte.

Et, comme Raoul le regardait, se demandant s'il devait rire ou se fâcher : "Si monsieur le vicomte ne me croit pas, monsieur le vicomte n'a qu'à venir demain de bonne heure sur le bord de l'étang, il s'en rendra facilement compte."

— Ah ! par exemple, voilà qui est fort, s'écria Raoul ; eh bien ! coquin, j'irai demain sur les bords de l'étang et tu t'y trouveras. Nous rirons bien ! — Le cuisinier n'en avait nulle envie, comme vous le pensez bien et il se retira très inquiet sur les suites de sa gourmandise.

Le jour se levait à peine, que Raoul se dirigeait vers l'étang où déjà le cuisinier se trouvait rendu après une nuit d'insomnie. Les hérons étaient encore là, et tous, naturellement, se reposaient sur une seule patte. Le cuisinier reprenant son assurance se tourna vers Raoul et tout joyeux : "Monsieur le vicomte est-il convaincu ?"

— Mais imbécile, répartit Raoul, ils sont sur une patte parce qu'ils dorment. Attends, tu vas voir !"

Et frappant ses mains l'une contre l'autre, Raoul s'avança de quelques pas, faisant frou, frrrou frrrrrrrou et tout naturellement les hérons réveillés et pris de peur, s'enfuirent rapidement, non sans avoir déployé leur seconde patte, restée jusque-là cachée sous leur aile.

— Hé bien ! dit Raoul, s'adressant au malheureux, que dis-tu de cela ?

Et le cuisinier par un violent effort, recouvra tout son calme, et s'inclinant respectueusement : "Que monsieur le vicomte m'excuse, je suis confondu ; mais il est bien certain que si monsieur le vicomte avait fait frou, frrrou, frrrrrrrou hier soir, la seconde patte du héron serait également revenue."

Raoul n'eut pas la force de se fâcher, et c'est en riant comme un fou qu'il rentra au château conter l'histoire à la baronne qui s'en divertit fort.

HORACE VALBEL.

## UN ARTISTE

Elle. — Ton ami peut-il faire ce qu'il veut sur un bicycle ?

Lui. — Oui. Ainsi il a réussi à avoir le sien à crédit.

## DEVINETTE



Le roi appelle son fou. Où donc est-il ?

## LES ERREURS DU MARIAGE



LA FEMME QUI A ÉPOUSÉ UN CLUBMAN.

## JAMAIS CONTENTES

I

LES ÉPOUSES

*Ce drap gros vert est hors de prix ;  
J'aurais aimé ce gris-souris,  
Mais la nuance est un peu claire.*

LES ÉPOUX

*Où, la nuance est un peu claire,  
Ma chère.*

LES ÉPOUSES

*Pour faire un costume tailleur,  
Ce drap beige paraît meilleur ;  
Je m'y entends mieux que personne.*

LES ÉPOUX

*Tu l'y entends mieux que personne,  
Ma bonne.*

LES ÉPOUSES

*Avec ce drap-là, tu verras  
Comme la femme se fera,  
Pour toi, qu'elle se fera belle !*

LES ÉPOUX

*Où, pour moi tu te feras belle,  
Ma belle.*

II

LES ÉPOUSES

*Ce costume beige est infect,  
Mais nous le roudiez, c'est parfait,  
Je ne vous cherche point querelle.*

LES ÉPOUX

*Tu ne me cherches point querelle,  
Ma belle.*

LES ÉPOUSES

*D'ailleurs, il est dans vos idées  
Que j'aille laide et fuyote,  
Je ne sais pourquoi je m'étonne !*

LES ÉPOUX

*Je ne sais pourquoi tu t'étonnes,  
Ma bonne.*

LES ÉPOUSES

*Votre jalousie imbécile  
Me rendra la vie impossible ;  
Je veux retourner chez ma mère !*

LES ÉPOUX

*Retourne donc chez votre mère,  
Ma chère.*

## L'Usage de la Langue Française

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue française est répandue et jouit partout d'une faveur qu'on pourrait appeler officielle. Il y a dix siècles, on s'en servait déjà en Angleterre et en Écosse comme d'une langue de choix, dans ce que nous appelons de nos jours l'aristocratie. A ce point de vue, Henry Estienne nous apprend que les Écossais qui venaient à Paris, étaient absolument étonnés d'y voir les mendicants demander l'aumône en français. C'est Alfred le Grand qui introduisit en Angleterre l'usage de l'écriture française ; pendant longtemps, ceux qui sollicitaient dans ce pays des fonctions publiques étaient écartés s'ils ne savaient pas le français. Même après l'avènement de Henri V, qui permit de plaider en anglais devant les tribunaux civils, l'usage se conserva, nous dit A. Thierry, dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, "de prononcer les arrêts en langue française".

"En général, ajoute le même auteur, c'était l'habitude et la manie des

gens de bien de tous les ordres, même lorsqu'ils parlaient anglais, d'employer à tout propos des paroles et des phrases françaises, comme : *Ah ! Sire, je vous jure ; Ah ! de par Dieu !* etc. Tous ceux qui voulaient se donner des airs de gens comme il faut mêlaient sans cesse des mots français à leur langue nationale ; à peu près comme aujourd'hui il est de mode chez certains Français d'abuser des mots anglais dans leur conversation."

Le premier acte de la Chambre des communes, écrit entièrement en anglais, date de 1425 ; et, à compter de 1450, "on n'en trouve plus aucun en français dans la collection imprimée des actes publics." Ce n'est guère que vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'emploi de la langue française fut entièrement proscrit, comme le latin, dans les actes publics ou du procédure.

Un écrivain allemand moderne, Lichhorn, a écrit dans son *Histoire générale de la civilisation et de la littérature* : "La France du moyen-âge servit la première d'exemple aux peuples modernes. De la Méditerranée à la Baltique, on imita sa chevalerie et ses tournois ; sur une moitié du globe on parla sa langue, non seulement dans l'Europe chrétienne, mais à Constantinople même dans la Morée, en Syrie, en Palestine et dans l'île de Chypre. Ses ménestrels, courant d'un pays à l'autre, y portèrent leurs romans, leurs fabliaux, leurs contes ; ils les chanteront dans les cours, dans les cloîtres, dans les villes et les hameaux. Partout leurs poésies furent traduites et servirent de modèles. L'Italie et l'Espagne imitèrent les poètes français du sud ; l'Allemagne et les peuples du nord imitèrent ceux des provinces septentrionales ; enfin l'Angleterre même, pendant plusieurs siècles, l'Italie, pendant quelque temps, rimèrent dans l'idiome du nord de la France." Voilà pour le passé. Nous pourrions ajouter que dans ce même passé les auteurs étrangers qui ont écrit leurs ouvrages en français sont nombreux. Beaucoup d'entre eux sont allés jusqu'à dire que s'ils s'étaient servis de la langue française de préférence à leur langue nationale, c'était parce que la première était plus répandue, plus facile à lire et plus agréable à entendre que les autres. Le voyageur Marco Polo, entre autres, a écrit son voyage en français (XIII<sup>e</sup> siècle).

Mais l'exemple le plus singulier est celui de Frédéric II, Prusse, qui n'écrivait qu'en français, ne parlait qu'en français et, en fondant l'Académie de Berlin, ordonna qu'on n'y parlerait qu'en français !

La langue française est restée dans beaucoup de pays la langue diplomatique. On a cherché dans ces derniers temps à lui substituer la langue allemande. On n'y a pas réussi. En tout cas, elle est celle que partout et toujours on se flatte le plus de posséder.

F. GALLUS.

HUM !

*Madame.*—Brigitte, ne m'avez-vous pas entendu vous appeler ?  
*Brigitte.*—Non, madame, rien qu'à la troisième fois.

Il y a trois ans, un forgeron de Londres, passant devant une boutique de livres d'occasion, remarqua un misérable bouquin qui lui semblait bizarre et dont le marchand ne demandait qu'un penny (dix centimes!) Il l'acheta. Rentré chez lui, après son achat, il ouvrit le volume. C'était du latin, et encore imprimé avec des caractères très vieux, difficiles à lire, même pour un érudit. Le forgeron mit le bouquin sur une armoire et n'y pensa plus.

Il y a quelques semaines, un voisin était entré au moment où le forgeron bouleversait les objets empilés sur son armoire, pour chercher un ustensile égaré. Le voisin aperçut le bouquin, demanda à l'examiner et constata qu'il était daté de 1450.

—Ça vaut peut-être quelque chose, dit-il à son ami. Confie-le moi, je vais me renseigner.

—Ça ne vaut rien, riposta le forgeron en haussant les épaules; mais fais ce que tu voudras.

L'autre alla montrer le bouquin au secrétaire du British Museum, qui est la Bibliothèque Nationale de là-bas, et le secrétaire, dès le lendemain, fit venir le forgeron.

—Je vous offre de ce livre 60 guinées, \$300.

L'ouvrier était tellement stupéfait qu'il ne pouvait prononcer un mot. Le secrétaire pensa qu'il trouvait la somme insuffisante.

—Eh bien, voulez-vous 90 guinées?

Comme de juste le marché fut conclu sur-le-champ. Et le secrétaire déclara à qui veut l'entendre que, si le forgeron avait demandé 100, 200 guinées, il les aurait eues, attendu que le "bouquin" est simplement le premier livre imprimé par Gutenberg!

\* \* \*

Il arrive, à la fin des dîners de familles ou d'amis, un moment délicieux, celui où, tout le monde parlant à la fois, personne n'écoute plus personne.

## CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de bureau: 9 a.m. à midi; 3 à 5 p.m., 8 à 10 p.m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret: "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez: "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 rue St-Denis, Montréal.

## Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU

Bureau du "SAMEDI"

35 RUE ST-JACQUES.

## Peinture . . . . Sherwin-Williams

tout préparé; nul besoin d'un peintre pour l'employer. EMAIL pour les bains, résistant à l'eau chaude. VEINIS de diverses qualités; celui de "Mander" est le meilleur pour portes extérieures. Aussi

Glacières en bois franc. Prix de \$6.59 à \$30. Pices à Glace, de 20 cts à \$1.00 chacune, etc.

**L. J. A. SURVEYER,**

Bell Tel. Main 1914. 6 Rue St-Laurent.

On sait que certaines variétés d'orchidées atteignent de très hauts prix. Les plus récents de ceux-ci, sur le marché de Londres, varient entre 1,250 et 12,500 francs. On a même, ces jours-ci, trouvé acquéreur pour un pied à 25,000 francs. Il est à supposer que ledit acquéreur n'a pas le cerveau bien équilibré.

Au début des hostilités entre la Turquie et la Grèce:

Boulevard Saint-Michel, un manchot plus ou moins authentique sollicite la charité en répétant d'un ton lamentable:

—Ayez pitié d'une pauvre victime de la guerre d'Orient!

—Déjà! dit un passant stupéfait, en s'arrêtant.

—Je vas vous expliquer, monsieur: mes meilleurs clients étaient des étudiants grecs et ils sont partis pour la Crète!

## Évitez les Maladies si fréquentes de l'été

Dyspepsies, Actions irrégulières du Foie, Mal d'Estomac, Faiblesse des Reins, Diarrhée, Choléra, Fièvre de Foie, etc., en faisant usage de la médecine du printemps, le "SIROP VÉGÉTAL VIEL" et "PILULES DE VIEL."

Essayez ce remède sans retard.



**SOIE** Nous avons acheté tous les coupons de soie des maisons de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun un assortiment choisi la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour couvrir au total de 300 paires de carreaux ou les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto

## Préparation merveilleuse!

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Goup, Esquinancie, Erisipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engelures, Cors aux pieds. Vrai Médicament de Famille. 50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall River, Mass.

# DEBILITE GENERALE

Faiblesse, Perte de Vitalité, d'Ambition et d'Energie.

## COMMENT CONSERVER ET RECOURRER SES FORCES.

Par débilité générale on entend l'incapacité des tissus à s'assimiler des éléments nutritifs du sang, à la suite de laquelle les organes atteints ne peuvent remplir convenablement les fonctions qui leur sont propres—Les symptômes en sont bien saillants—La digestion est faible et l'estomac extrêmement irritable, le sang est pauvre et le malade pâle, les éblouissements et les violents maux de tête se manifestent, la force s'épuise au moindre effort et l'on constate une irritabilité nerveuse, pénible à voir—Voilà ce qu'est la débilité générale et que sont ses symptômes—La perte des forces, de l'énergie, de l'ambition, amenant la défaillance, la faiblesse, mais ce qui nous intéresse le plus

n'est pas tant ce qu'est la maladie, que comment l'éviter, comment garder les forces que nous possédons et les recouvrer une fois qu'on les a perdues; ce sont là les points pratiques.

Voici une dame qui comprend ce que nous voulons dire—Pendant des années elle a essayé de toutes façons de regagner les forces perdues et n'y est parvenue qu'après avoir fait usage des **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**. Voici son histoire:

"Pendant des années, écrit-elle, j'ai souffert de faiblesse générale, d'indigestion, de nervosité—J'étais sans vie, sans énergie, languissante et tout le temps fatigué. Tout m'enuyait et me fatiguait. Je me sentais constamment souffrante et l'appétit me manquait, je ne me sentais jamais à l'aise, je me levait le matin aussi fatiguée qu'au coucher. Comme les médecins me semblaient impuissants de m'aider, je me décidai à essayer autre chose et sur la recommandation d'une amie, je commençai à prendre les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**. Une boîte me soulagea. Mon appétit s'aviva et ma nourriture ne me fatigua plus—Je revint à la joie et à l'espérance. Ainsi pour faire ma lettre courte, je dois simplement vous dire que je continuai à prendre les Pilules, et les forces me revinrent et il ne se passa pas beaucoup de temps avant que je sois revenue aussi forte que jamais—Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir pris ce remède plus tôt, car je me serais épargné des années de souffrances et des dépenses inutiles."

Mme. Z. ST. AUBIN, 19 Avenue Léon XIII, En Ville.

Le fait à remarquer dans le cas de Mme. St. Aubin, est qu'il y a des milliers de personnes qui ont passé par les mêmes expériences qu'elle. Il est facile de regagner vos forces quand vous savez comment vous y prendre. Mme. St. Aubin, vous a indiquée comment vous y prendre et vous n'avez aucune excuse pour rester faibles—Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, tonifient l'estomac et donnent la santé et la force. Elles ont secouru des milliers de personnes dont l'état de faiblesse était extrême, et qui sans ce merveilleux remède se seraient vues entraînées à la tombe.

## CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désireraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie, devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre, "La Prolongation de la Vie," que nous leur enverrons absolument pour rien.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, se vendent dans toutes les bonnes pharmacies, au prix de 50 centimes la boîte, ou six boîtes pour \$2.50.

Exigez sur la boîte la signature: Bonard, Chimiste.

Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, - 202 Rue Saint-Denis, Montreal.

MODES PARISIENNES



ROBE EN VIGOGNE ROUGE PIVOINE, composée d'un fond de jupe en taffetas recouvert d'une jupe plissée; les plis distancés sont disposés par groupes de trois plis. Cette jupe est garnie du haut de trois biais s'entre-croisant sur le côté et retenus par des boutons d'acier. Le corsage est formé de plusieurs biais disposés devant de manière à rappeler la jupe. Ces devants sont légèrement ouverts sur un petit plastron froncé en mousseline de soie surmonté d'un col drapé. Manches à coude. Doublure de corsage ordinaire fermée au milieu du devant. Chapeau en paille noire, orné autour de la calotte d'une guirlande de roses rubis formant sur le devant une touffe de roses agrémentée de feuillage.

SES GRIEFS

Deux mendiants comparaissent devant le juge, l'un comme plaignant et l'autre sous l'accusation de voies de fait contre son confrère.

—Vous devriez avoir honte de maltraiter un pauvre paralytique qui ne peut rien pour se protéger et se défendre. Quelle raison aviez-vous pour agir ainsi ? demande le juge.

—Je vais tout vous raconter. Nous sommes associés. Le mois dernier, c'est lui qui a fait le paralytique et c'est moi qui ai tiré la voiture. Quand est venu mon tour d'être paralytique, il n'a pas voulu me céder la place. Alors, je me suis emporté et je l'ai battu.

JUSTE ANXIÉTÉ

Toto.—Maman ?

La mère.—Quoi encore ?

Toto.—Avant-hier papa m'a puni parce que j'avais battu le petit La-flûte, et hier, il m'a de nouveau puni parce que je m'étais fait battre par Flippe Latouche.

La mère.—Eh bien ?

Toto.—Eh bien, je me demande ce que papa fera quand ce sera un *drum*.

UNE OPINION AUTORISÉE

Un cordonnier de nos amis nous assure qu'une pelure de banane constitue d'excellents... slippers.

SUSPECT

M. Boniface.—Vous avez raison, il y a quelque chose qui me tracasse.

M. Grelot.—S'il n'y a pas d'indiscrétion, je...

M. Boniface.—Oh ! pas du tout. La semaine dernière j'ai pris une assurance sur ma vie.

M. Grelot.—Je ne vois rien...

M. Boniface.—Or, dès le lendemain, ma femme a acheté un livre de recettes de cuisine. Elle n'a peut-être pas de mauvais desseins, mais je trouve cela fort suspect.

SOMBRE HORIZON

Un établissement de commerce ayant décidé de payer la moitié du salaire d'un de ses employés parti au Transvaal, l'épouse de ce dernier se présente à la fin du mois et reçoit \$20. Elle parut fort surprise.

—Alors, dit-elle, il gagnait \$10 par mois. Eh bien, prenez ma parole. Si les Boers ne le tuent pas, c'est moi qui me chargerai de cette besogne à son retour.

LE PAYS DÉSIRÉ

Bob.—Je vois que les œufs se vendent 50 cts pièce au Klondike.

Moustachon (*médicore ac'eur*).—C'est bien le pays où j'aurais quelque agrément à exercer ma profession.

PETITE DIPLOMATIE

Ada (*qui veut savoir à quoi s'en tenir*).—J'espère que vous m'invitez à vos noces ?

Paul (*heureux de cette occasion*).—Je vous inviterai avant d'en parler à qui que ce soit. De fait, si vous refusez, il n'y aura pas de noces du tout.

BRUSQUE TRANSITION

Elle (*minutule*).—Je sais fort bien que j'ai mes défauts.

Lui.—Oh ! certainement.

Elle (*déjà montée*).—Oui, hein ? Eh bien, quels sont-ils ?

PLUS QUE COMPENSÉ

Jeune mari.—Mon salaire a diminué de 10 pour cent.

Sa femme.—Que cela ne t'inquiète pas. La grande Maison Soyeux, Rubanette & Cie annonce une réduction générale de 20 pour cent.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 878.—Ce joli froc pour fillette de un à quatre ans est en fine mousseline blanche. On peut se servir d'organza et adopter dentelle ou bordure de Hambourg pour ornements. Le joug est circulaire et cousu à l'épaule. Un tout petit collet est indiqué. C'est un modèle très facile à comprendre et à suivre.

2 verges  $\frac{1}{2}$ , 36 pouces de largeur, suffiront pour enfant de six ans.

No 878.—Tablier-robe pour enfant.

No 852.—Corsage-chemise.



NO. 878  
CHILD'S FROCK.



NO. 852 LADIES  
SHIRT WAIST.

No 852.—Ce modèle est au goût avec ou sans doublure. Il est simple et on peut supprimer le yoke que l'on voit à l'arrière. La manche est assez adhérente et ne bouffe presque pas à l'épaule. Le devant a de l'ampleur à la partie supérieure; l'arrière offre tout le contraire: c'est-à-dire que l'ampleur se fait sentir à la ceinture.

3 verges, 36 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne.

No 852 est découpé en dimensions de 32 à 42 pouces, mesuro de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutez que le prix régulier de ces patrons est de 10 centins chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.



## CE QUE PEUT LA TEMPÉRATURE



*La chèvre.* — Quelle température changeante nous avons depuis quelques jours.  
*Le vache.* — Ne m'en parlez pas. Des matins c'est de la crème à la glace que je donne : d'autres c'est du lait bouillant.

## MORS ATRA

*Imprimant sur la face et sur la chair entière,  
 Pour attester son œuvre, un doigt injurieux,  
 La mort semble surtout, quand elle étreint les yeux,  
 Avoir chassé l'esprit d'un trône de lumière.*

*Vienne bien tard un jour que sous votre paupière  
 S'éteindra le rayon qui me fit anxieux !  
 Infirme, en attendant ma guérison des cieus,  
 J'ai pour vous concevoir besoin de la matière.*

*Et je ne songe plus sans défaillir qu'un jour,  
 Selon que le roulera le tout-puissant Amour,  
 Avant mes tristes yeux, vos yeux peuvent se clore.*

*Je ne vous verrai plus que dans mon souvenir,  
 Ce miroir que le temps sera prompt à ternir  
 Et que soupirs et pleurs obscurciront encore.*

FREDERIC PLESSIS.

## LA SCIENCE INFALLIBLE

Lorsqu'Edouard de Colfranfer naquit, ses parents, qui l'attendaient avec une impatience légitimée par leurs deux années de mariage stérile, l'entourèrent de soins journaliers. Dorloté, bichonné, ne faisant que ses volontés, vagabond, paresseux, batailleur et robuste, le jeune Edouard grandit dans la paix du Seigneur et l'absence totale de soucis. Mais quand il eût atteint ses dix-neuf printemps, la croissance démesurée de sa taille et de ses muscles en fit un vrai squelette d'hercule, os et chair, et le père se montra inquiet à tel point qu'il alla consulter un de ses voisins, jeune médecin de 26 ans, frais débarqué de Paris, d'où il apportait lauriers et réclame. Le docteur examina l'héritier des Colfranfer et formula immédiatement son diagnostic :

— Jeune homme débile, croissance désordonnée; cet enfant qui n'est pas né viable doit prendre du fer, du fer et encore du fer.

Le père se dit : " Bon, un sacrifice de plus ou de moins ! " Et il le fit engager de suite dans un régiment de cuirassiers.

Là, une vie réglée, des exercices violents, le grand air eurent vite fait de colorer abondamment les joues du jeune Edouard.

Le docteur s'en montra particulièrement inquiet :

— Rubescence exagérée du visage, dit-il au père, pommettes constamment rouges : il faut à votre fils une vie tranquille dans les pays chauds pour conjurer la tuberculose qui le guette.

Le père approuva d'orechef les conseils de la Faculté et fit permuter son fils pour un régiment de spahis soudanais.

Edouard vécut deux ans dans le grand désert africain, puis il revint en France, son temps fini. Il avait pris du corps, liquidé toute graisse superflue, et son visage, bien que bruni par le soleil, avait la teinte mate des populations méridionales. Le docteur en parut douloureusement affligé.

— Plus de doute, s'écria-t-il, votre fils a rapporté de là-bas une bonne maladie de foie. Il n'est que temps, puisqu'il a de la fortune, de l'installer à Vichy pour lutter contre un mal qui n'a déjà, je le crains, fait que trop de progrès.

Le père, ému, lui acheta un bon hôtel meublé à Vichy, l'installa confortablement, le maria, l'aïda à faire valoir son caravansérail, et le soutint de ses conseils et de son activité.

Ce qui devait arriver arriva. Une existence tranquille et confortable, succédant aux émotions et aux fatigues du métier militaire, conduisirent tout de suite Edouard de Colfranfer à une obésité de bon aloi, à la graisse des bouchers enrichis. Le médecin, maintenant vieil ami de la famille, n'eut pas une minute d'hésitation.

— Bien ! que vous avais-je dit ? Vichy a guéri ce garçon de sa maladie de foie, mais les émotions du commerce lui ont rendu en échange une bonne maladie de cœur. Ce matin-là est fichu : nous ne pouvons que le prolonger en lui imposant l'air tonique des montagnes, pourvu, naturellement, qu'il ne soit pas trop tard.

Edouard alla donc vivre dans le voisinage du Mont-Blanc. Il y vécut cinquante ans, évitant toute émotion et trouvant de plus en plus que la vie a du bon.

À 80 ans il se décida à mourir d'une attaque d'apoplexie.

Quand on annonça son décès au bon docteur, il s'écria :

— Là, qu'est-ce que j'avais dit ? Que ce pauvre diable mourrait à la fleur de son âge. Du reste, ça n'a rien de surprenant, il n'était pas né viable.

Seulement, depuis longtemps, le père n'était plus là pour lui donner raison.

Sécor.

## HER MAJESTY'S THÉÂTRE

Après avoir interprété — disons le mot — savamment la périlleuse pièce " Sapho ", ou du moins une version qu'un judicieux coup de lime avait débarrassée des certaines aspérités, l'excellente troupe Baldwin-Melville nous donne " Rosedale " cette semaine. " Rosedale " est une de ces heureuses productions qui ne perdent rien de leurs charmes avec les ans, qu'on aime toujours à entendre, surtout quand elle est jouée comme au Majesty. La mise en scène est des plus fidèles et les décors selon les prescriptions du livret.

À propos du Majesty, on sait déjà que son gérant est en route pour Londres où il va composer une troupe d'élite, qui fera à ce théâtre les frais de la majeure partie de la saison d'hiver.

## PARC SOHMER

Les programmes musicaux du Parc continuent d'attirer les foules et de plaire à tous, virtuoses ou non. C'est une aubaine sans précédent à Montréal. La somme de frais vraiment surprenante qu'entraîne l'aggrégation de tant d'artistes de renommée ne diminue en rien la sollicitude des directeurs pour l'autre variété d'attractions ; ils nous donnent toujours ce qu'il y a de mieux dans la catégorie des jeux, farces, tours de force, etc.

## COURSES AU BAIN DE L'ÎLE

Les directeurs du Club de Montréal ont été on ne peut mieux inspirés quand ils ont décidé d'organiser des courses de nageurs au bain de l'île. On ne peut mieux faire pour populariser la natation, cet art à la fois d'agrément et de première nécessité. Ces courses auront lieu tous les samedis durant la saison, à commencer de cette semaine. Le programme est varié et ingénieusement ordonné. On nous apprend que contrairement à ce qui a été dit, les bicyclistes pourront circuler dans l'île Sainte-Hélène, ce qui aura sans doute pour effet d'augmenter la clientèle du bain de l'endroit.

## LU QUELQUE PART

" Jeudi aura lieu la réouverture de la Salle de Concerts, sous la direction de Mlle Dorémi nouvellement peinte et décorée. "

## PREMIER VOYAGE A LA VILLE



*L'oncle Mathurin.* — Batêche ! Ça doit leur coûter les yeux de la tête pour chauffer ces rues-là...

Des ouvriers qui creusaient un canal près de la petite ville d'Adria, dans la plaine du Pô, ont découvert deux vaisseaux antiques, enfouis dans le sol à 3m, 30 de profondeur, et bien conservés. Une tempête, qui gronda sans doute au premier siècle avant J.-C., les a jetés sur la côte de cette mer sauvage qui faillit engloutir César et était très redoutée des marins. On a trouvé à bord des vases et divers objets de terre cuite, des armes, des ustensiles de bronze et des ossements humains. Le gouvernement italien, très soucieux d'antiquités, a fait immédiatement réunir ces débris, qu'une commission classera. Cependant, la découverte d'Adria n'intéresse pas les seuls archéologues. Ces navires se trouvaient à 30 kilomètres dans l'intérieur des terres. Ainsi, à l'époque romaine, un golfe se creusait dans le rivage rectiligne de l'Adriatique et atteignait presque Ravenne. En deux mille ans, la terre, grâce aux apports de l'Adige, de la Brenta et du Pô, a gagné 30 kilomètres; autrement dit, la côte avance de 15 mètres chaque année. L'Adriatique, qui est une mer toute récente, décroît avec une hâte qui n'atteindra pas la vieillesse; et la face de la terre se transforme aussi régulièrement que le visage des mortels.

**Notre Grande Fête Nationale**

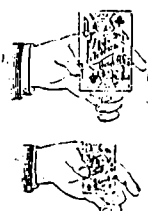
Il est de coutume d'étremer un habit neuf pour les grandes démonstrations de la St-Jean-Baptiste. Une toilette neuve n'est jamais parfaite sans un chapeau neuf. La coiffure, c'est admis, doit être la partie la plus soignée de la toilette. Il vous faut donc un chapeau élégant, frais et de mode. Venez nous voir, nous avons sûrement ce qu'il vous faut, et à des prix qui vous conviennent.

CHS DESJARDINS & CIE,  
1533 à 1541 rue Ste-Catherine.

**MAGIE !**

**Carte diminuante**

L'exécutant par un tour de physique imperceptible, réduit de beaucoup une carte qu'il tient de la main droite, en la froissant légèrement de la gauche. Ce tour de physique très amusant est facile à exécuter. Envoyez votre adresse et lib. et vous recevrez par le retour de la malle les cartes et les instructions nécessaires.



**Enveloppes Mystérieuses ou Cartes volantes.**

Ce tour de physique est des plus amusants. Vous invitez un de vos amis à mettre dans une enveloppe plusieurs cartes puis à votre commandement une ou plusieurs cartes sortiront de l'enveloppe au grand étonnement des personnes présentes.

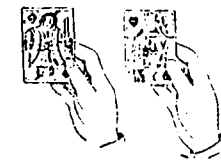
Envoyez votre adresse et lib. et vous recevrez cartes, enveloppe et instructions pour accomplir ce tour de passe-passe.



**Carte changeante**

Montrez à vos amis le roi de pique. Quand ils l'auront bien vu, par un tour de physique, dont vous seul aurez le secret, vous le changerez instantanément en la dame de pique et vice versa.

Ce tour de passe-passe est des plus amusants.



Envoyez votre adresse et lib. et vous recevrez cartes et informations.

Riendeau & Delvine, 1617 Notre-Dame, Montréal.

Corset et forme combinés qui se boucle autour de la taille sans lacet.

CORSETS d'Été 25 cents et plus.



J. B. A. LANOTOT, 152 Rue St-Laurent,

Téléphone Main 3187.

Fabricant de Gants

**Une Foule de Préparations...**

sont annoncées et offertes en vente, et plusieurs d'entre elles possèdent de précieuses propriétés,

MAIS

**Abbey's Effervescent Salt**

EST

LA PRÉPARATION MÉDICINALE LA PLUS UTILE.

Quand on le prend d'après les directions, il guérit: Excès de bile, constipation, indigestion, et tout le cortège de maux qui les accompagne, d'une manière naturelle et sans produire de mauvais effets. Abbey's est une préparation moderne scientifique composée par des chimistes experts d'après la formule d'origine anglaise.

Il est agréable au goût, agit doucement, sédatif pour l'estomac, et stimulant pour le foie et les organes digestifs.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 50c la bouteille.

Dans une brasserie, quand vous demandez un bock, il est inutile d'ajouter: "Bien tiré et sans faux-col". On sait bien que bière qui coule n'amasse pas mousse.

—On devrait supprimer les blanchisseuses; elles passent leur temps à nous faire subir la loi du linge.

—Il y a plus d'un propriétaire pingre en bâtiment.

—La charité ne profite qu'à ceux qui connaissent l'art de l'exploiter: tout vient au poing à qui sait le tendre.

—Les bronchitiques sont plus à plaindre qu'à blâmer: l'excès en toux est leur défaut.

Pourquoi chercher noise aux cambrioleurs? tout ce qui pille n'a pas tort. (Hum! un peu dur, n'est-ce pas!... Tout ce qui brille...)

—Pendant les chaleurs, les personnes comme il faut vont à la campagne. Il n'est que les gens distingués pour avoir grand air.

—Il y a des gens qui aiment être battus: des coups et des douleurs, il ne pas discuter.

—Il y a bien, au moins, un jour par mois (le vingtième de préférence) où l'on doit être gai: car, le 20 dissipe la tristesse

Aux jeunes dramatiques:

Souffrez qu'on vous conseille avant que l'on [vous joue.

—Pour la coiffure des femmes, on aimerait mieux quelque chose de simple; ainsi, un bonnet n'a jamais déparé un joli visage.

\* \*

Certains hommes mettent autant de soin à cacher le cœur qu'ils ont, que d'autres à montrer celui qu'ils n'ont pas.

Rien de ce qui est bien fait ne s'improvise, et il n'est pas toujours aisé de bien faire les choses faciles.

J'ai toujours détesté l'ingratitude, et si j'avais des obligations au diable, je dirais du bien de ses cornes.

**Colonial House**

CARRÉ PHILIPPE

Département de

**MERCERIES**

Pour Hommes

Chemises blanches, ouvertes en avant ou en arrière, avec manchettes ou avec bandes, pour hommes. Ces articles sont tous confectionnés à notre atelier et faits de coton, batiste française et toile de qualité tout à fait supérieure, avec devant renforcé et boutonnières faites à la main.

Prix \$1.00, moins 3 p. c. au comptant.

Chemises blanches pour petits garçons, à 75c et \$1.00.

**Département d'Articles d'Opticiens**

TELESCOPES, (lentilles achromatiques, 3 tubes, permettant de voir à une distance de 10 milles, prix spécial \$2.50.

TELESCOPES, (avec abat-jour), pouvant servir pour fins astronomiques, \$1.50

TELESCOPES, 28 pouces quand ils sont complètement allongés, lentilles objectives de 1 1/2 pouce, nuit et jour, avec abat-jour, \$8.50. Tous dans des étuis portatifs.

LONGUES-VUES et lunettes marines, avec abat-jour et lentilles achromatiques, \$5.50.

LONGUES-VUES et lunettes marines, avec pouvoir extra permettant de distinguer clairement les objets, \$10.00.

LONGUES-VUES et lunettes marines, petites et portatives des meilleures de Chevalier et Lemaire, Paris) convenables pour concours de tir, \$6.50.

Vue Scientifiquement Essayée Gratuitement.

Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.

**HENRY MORGAN & CO.,**

MONTREAL.

**MUSÉE EDEN**

A part un grand nombre de tableaux en dire, il y a eu

1000 Curiosités à Voir

**A L'ODEON...**

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. Le Pédalon de Jéous en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

**Voyage Autour du Monde**

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c, — à l'Odéon 10c, — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

# Cures Weak Men Free

## L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'ombonpoint d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Le docteur X... a la prétention de traiter ses malades en huit jours.

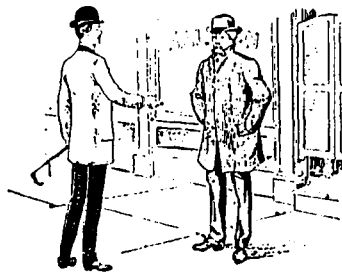
Un pharmacien, *porte* à ses heures, lui a dédié les vers suivants :

Lundi, je verrai le malade,  
Et j'irai le saigner mardi.  
Je prescrirai la limonade,  
On le purgera mercredi.  
Jeudi, je ferai ma visite;  
Vendredi soir, il testera,  
Samedi, nous irons plus vite...  
Et dimanche, on l'enterrera.

### Vous ne sauriez croire

Le grand nombre de personnes guéries par l'emploi de l'incomparable Tonique, le "BROMA".

Pour les maladies du sang et des nerfs n'employez que ce remède supérieur et n'acceptez jamais de substitut. Se vend partout.



### Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR, Ayant suivi le traitement au "Gold Cure et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. S...

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

Chez le receveur des contributions :  
—Je viens déclarer mon chien.  
—Un chien de garde ?  
—Non, monsieur le receveur.  
—Alors un chien de luxe ?  
—Pas tout à fait. Voilà, pour un chien de luxe, c'est dix francs, n'est-ce pas ?

—Parfaitement.  
—Et pour un chien d'aveugle ?  
—Ce n'est rien.  
—Eh bien ! je suis borgne, je ne dois payer que cent sous.  
Logique.

\*\*

Les chiffres sont des bavards à qui on fait dire tout ce que l'on veut.

### POPULARITÉ JUSTIFIÉE

C'est à juste titre que le *Baume Rhumal* est populaire: il guérit la toux, le rhume, la bronchite, la grippe, la coqueluche. 71

### 50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**

Composées De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

On a découvert, dans la haute Birmanie, une quantité de volcans en miniature qui ne sont en réalité que des geysers de boue. Ils rejettent, par intermittence, un mélange de sable, de gravier et d'argile, délayé dans une eau très légèrement imprégnée de pétrole. Une expédition scientifique va explorer la région pour voir s'il n'y aurait pas, sous les petits volcans, une nappe de pétrole valant la peine d'être exploitée. Il se pourrait que, d'ici quelques années, la Birmanie rivalisât, pour la production du pétrole, avec la Sibérie, la Caucase et les Etats-Unis.

### Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 2-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Etudier l'étranger doit nous guérir à la fois du découragement et de la présomption.

### LE PASSÉ ET LE PRÉSENT



—Oui, monsieur Rafouillets, quand j'étais jeune — et ce n'est pas encore loin ce temps-là — on m'appelait la belle mercière...

L. N. Bétournay. A. Giroux. J. E. Lalonde.

## Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTÉRIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE,

ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1387.

MONTREAL

Pigé dans les *Petites affiches*:  
"Un ancien militaire, capable de tout, désire une place de caissier ou de régisseur."

### Témoignage d'un Curé du Diocèse de Québec

Le révérend curé d'Armagh (Bellevue), vient d'envoyer la commande suivante aux propriétaires canadiens du VIN DES CARMES.

"Cet excellent vin médical a rendu d'innombrables services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations au vin à meilleur marché que la vôtre; mais ils préfèrent de beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins en auraient pu distribuer plusieurs douzaines de plus pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaines, et obliger"..... (1)

Le précepteur corrige les devoirs de Monsieur Bob.

—Votre copie est pleine de répétitions inutiles: il ne faut pas répéter comme cela les mots...

—C'est pas ma faute, m'sieu, s'écria Bob, je bégaye en écrivant!

### NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

## Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

## Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

### LE Devoir d'une Mere

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard,

#### "LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de 10 cts. pour couvrir les frais de poste.

MAD. JULIA C. RICHARD,



### ETES-VOUS SOURD??

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance sont tous incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratis. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., CHICAGO, ILL. Dr. Dalton's Aural Institute.

#### AUCUNE ERREUR

Cherchez un remède qui fait du bien immédiatement, qui guérit sûrement et qui coûte très peu; vous ne trouverez que le *Baume Rhumal*. 70

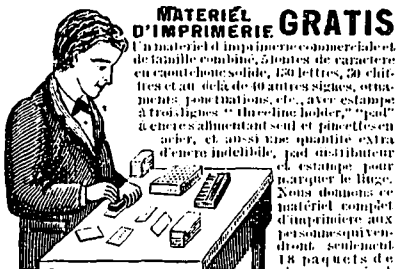
Lamothe le Vayer avait fait un livre qui ne se vendait guère. Son libraire s'en plaignait à lui.

"Ne vous inquiétez pas, dit l'auteur, j'ai assez de crédit en cour pour en faire interdire la lecture."

Le livre fut, en effet, défendu et, dès ce moment, il eut un tel débit que le libraire dut en faire clandestinement une nouvelle édition.

### "Salina" "Salina" "Salina" du Dr Ed. Morin

Agréable au goût, rafraîchissant et réconfortant, est d'une efficacité reconnue dans tous les cas de Maladies du Sang, de l'Estomac et du Foie. Prix modique, heureux effets, satisfaction générale.



10 cents les paquets. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons, par la poste, les plumes, quand vous les aurez vendus, et vous nous enverrez et nous vous ferons payer le matériel d'imprimerie, tous frais payés. TOLEDO PLS COMPANY, Boite 128, Toronto, Can.

### Une Recette par Semaine

EAU DE ROSES POUR LA TOILETTE

Recueillir des corolles de roses très odorantes, les faire sécher, puis en mettre une couche assez épaisse sur un linge fin tendu sur l'orifice d'un vase, de manière à lui servir de couvercle, recouvrir le tout de feuilles de papier et par-dessus celle-ci on pose un pot à chaufferette plein de brais allumée, de manière à produire une chaleur moyenne. L'eau de rose s'écoulera dans le vase goutte à goutte.

On n'aura plus qu'à la recueillir et la mettre en flacons bien bouchés.

On peut se servir de cette eau pour la toilette et se laver les yeux.

#### MON RÉVEIL

Soufflant du rêve la folie,  
Un baiser d'un brin de soleil,  
Zéphyr d'un nouveau jour de vie,  
Annonce à mes yeux leur réveil.  
Notre âme en un désir pareil  
N'est qu'une âme à sa sœur unie;  
Et l'espace un nœud qu'on délie.

\* \*

On avait autrefois tant de confiance en la vertu de certaines herbes, qu'on les croyait capables d'opérer par le seul contact. C'est de là qu'est venu l'usage de dire à une personne de mauvais-humeur :

"Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui?"

#### Douleurs Intenses

Dans le dos, les côtés, faiblesse, dépression, Nervosité, troubles du cœur, pâles couleurs, abattement moral, etc., guéris par l'action puissante des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Que les femmes et jeunes filles en fassent l'essai dès maintenant.

50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes.

Depuis longtemps, un bon fermier du nord de l'Etat de New-York (Etats-Unis) et sa femme, passaient des nuits affreuses.

Ils étaient souvent réveillés par d'étranges sons musicaux dont ils ne pouvaient deviner ni la nature ni l'origine; mais, pour eux, c'était quelque fantôme diabolique. Leur ferme est isolée et ils étaient réveillés en sursaut: des airs de musique, composés de cris, de notes, de soupirs, retentissaient sous leurs fenêtres.

John, notre fermier, ouvrait chaque fois la porte de la maison; il ne voyait ni fantôme, ni musicien; sa vache seule était près de la fenêtre, tranquillement occupée à ruminer. John et sa femme étaient dans la terreur et faisaient coucher le chien dans la maison pour les protéger. Un jour, le boucher du village acheta la vache de John, la tua, la dépeça et découvrit le mystérieux fantôme musicien. La vache avait avalé, on ne sait comment, un harmonica, et, quand elle ruminait, l'air pénétrant dans le premier estomac faisait résonner les notes de l'harmonica: quant aux airs que John et sa femme croyaient distinguer, c'était une simple affaire d'imagination.

#### Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps: un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Reins, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

## Les Pilules Rouges du Dr Coderre

### Guérissent la DYSPEPSIE et le MAL d'ESTOMAC

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent la dyspepsie et le mal d'estomac, si elles sont prises avec persévérance et soin. Si vous souffrez de dyspepsie et que vos vivres digèrent mal, mangez lentement, ne prenez que les mets que vous digérez le plus facilement, buvez peu en mangeant, et après votre repas, prenez deux Pilules Rouges du Dr Coderre et en même temps la moitié d'un verre d'eau bien chaude. Si vous suivez ce traitement avec patience et persévérance, ces troubles dont vous souffrez disparaîtront et vous vous guérirez. Voici ce que dit Madame Brabant.

"Je souffrais de faiblesse et de vomissements lorsque je commençai à prendre vos Pilules Rouges. J'étais obligée de faire la classe à cinquante enfants et il me fatiguait énormément de travailler. Je ne m'aperçus pas de beaucoup de bien par les premières boîtes; mais au bout de quelques semaines, ma position commença à s'améliorer; et au-



MADAME ZEPHIRIN BRABANT.

"aujourd'hui je puis dire qu'elles m'ont entièrement ramené à la santé.

"Après avoir essayé un grand nombre de remèdes qui ne m'avaient fait aucun bien, je suis bien reconnaissant et vous donne la permission de publier ce témoignage.

"Dame Z. Brabant, Lorette, Manitoba."

La régularité des intestins est importante pour le bon fonctionnement de l'estomac. Si vous êtes constipée, prenez les Tablettes Purgatives, car elles aident la digestion et guérissent la constipation.

La constipation est souvent la cause de beaucoup de troubles d'estomac et la première condition pour une femme malade est de tenir ses intestins réguliers en faisant usage des Tablettes Purgatives du Dr Coderre.

Les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos médecins spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux, gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez, par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix: 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

Plus un hôte est humble, plus il est charmé d'être fêté; et de même que certaines gens s'éprennent des couleurs d'une tulipe ou d'un papillon, je suis de mon naturel grand ami des figures que le bonheur épanouit.

Tous les chefs d'œuvre de l'esprit humain sont dans le dictionnaire; la question est d'y prendre les mots et de les mettre en place.

Celui qui sait tout comprendre sait tout pardonner.

**VIN ST MICHEL**

Tonique Parfait.  
Stimulant Energique.  
Reconstituant Nutritif.  
Apéritif Exquis.

Pour les Hommes de Profession et les Hommes d'affaires

qui sont absorbés fatalement par leurs occupations, par le soucis des affaires, par les travaux fatiguants de la vie sédentaire, l'usage du

**VIN ST MICHEL**

est nécessaire. Car il excite l'appétit, rend la digestion facile, purifie et enrichit le sang, ranime et ravive l'esprit, réveille l'imagination, éclaire le cerveau et lui donne la force nécessaire pour résister longtemps à un travail assidu sans éprouver la moindre fatigue.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Muléi Abdala, ancien roi de Maroc, prince barbare et sanguinaire à l'excès, avait un domestique qui le servait depuis longtemps et qu'il semblait aimer. Dans un moment de franchise, et peut-être de reconnaissance pour quelque service essentiel, il engagea le vieux serviteur à recevoir une forte somme et son congé, de peur qu'un jour ou l'autre, il ne prit envie, à lui, Muléi, de le tuer comme il avait fait à tant d'autres.

Le vieillard embrassa les genoux de son maître, et, refusant l'argent qu'il lui offrait, déclara qu'il aimait mieux périr de sa main que quitter son cher maître.

Muléi y consentit avec peine. Quelques jours plus tard, sans aucun motif sérieux, mais pressé de cette soif du sang dont les accès redoublaient parfois, Muléi tua d'un coup de poignard ce malheureux, en lui disant qu'il avait mal fait de ne pas prendre son congé.

\*\*\*  
Ce sont surtout nos mauvaises habitudes qui sont désagréables, tandis que nos défauts paraissent parfois aimables.

\*\*\*  
Il n'y a qu'un seul petit mot qui donne de la valeur à l'existence, c'est le mot *pour*. L'homme dit : " Pour quoi ? " — la femme dit : " Pour qui ? " — et l'enfant répond : " Pour moi ! "

**AVIS AUX SPORTSMEN**

Si vous désirez une Casquette soit pour bicyclette, soit pour le voyage, soit pour la villégiature, venez nous voir. Nous en avons dans toutes les formes, tous les styles, tous les dessins, toutes les nuances et de tous les prix. Vous économiserez sur chaque casquette au moins 25 %.

CHS DESJARDINS & Cie,  
1533 à 1541 rue Ste-Catherine.

# MADAME FERD. VERMETTE

DE ST-NICOLAS

## Guerie de Grande Faiblesse

Certifie avoir été Guérie par les " Pilules Cardinales " du Dr Ed Morin

St-Nicolas, 1900

Au Dr Ed Morin,  
Québec.

Reconnaissance éternelle aux " Pilules Cardinales du Dr Ed Morin, qui m'ont sauvé la vie; rendu la santé et les forces.

Depuis longtemps je n'avais presque pas d'appétit ni sommeil, j'étais fatiguée, faible et épuisée, ne pouvant faire mon ouvrage que difficilement. De tous les Toniques que j'avais pris, aucun n'avait pu agir efficacement sur ma santé délabrée.

Je voyais souvent l'annonce des " Pilules Cardinales " du Dr Ed Morin et plus d'une fois j'avais en vain formé la résolution d'en faire l'essai.

Ce haut remède est fort bien connu à St-



Nicolas. Déjà plusieurs guéris sans éclatantes ont été opérées par ce Tonique incomparable.

Je parlai à la famille de mon intention de prendre les " Pilules Cardinales " du Dr Ed Morin. On approuva grandement ma résolution et dès le même jour j'en commençai l'usage, je trouvai dans cet heureux traitement comparative-ment court, les forces et la santé je pouvais manger avec appétit et vaquer, sans fatigues, à mes occupations du ménage. Je

me porte à merveille depuis ce temps-là. Je souhaite sincèrement de voir toutes les femmes malades user seulement des " Pilules Cardinales " du Dr Ed Morin.

Madame FERD. VERMETTE.

## Institut d'Optique Américain

1856 Rue Ste-Catherine, coin rue Cadieux

MONTREAL.

CELEBRES LUNETTES ELECTRIQUES AMERICAINES



POUR LA GUERISON DES YEUX.

Cette MAISON, récemment établie à Montréal, est la seule ici faisant la SPÉCIALITÉ de VERRES à LUNETTES et LORGNONS-YEUX ARTIFICIELS, etc., sur ordres et commandes, etc., selon la FORCE des YEUX, après un examen attentif de la part de nos OPTICIENS SPÉCIA- LISTES de plusieurs années d'expérience aux Etats-Unis et en Europe.

Tous nos VERRES à LUNETTES et LORGNONS sont taillés et ajustés scientifiquement pour bien voir de LOIN et de PRÈS.



Satisfaction complète.

Essai de la Vue GRATIS.



Nous demandons aux CAS les plus difficiles de venir nous voir au No.

1856 RUE STE-CATHERINE, coin Rue Cadieux, MONTREAL

2ème PORTE à l'EST.

Heures de Bureau : 8 hrs a.m. à 8 p.m.

## Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos . . . . .

## MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTREAL.

### COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêtez d'écriture très lisiblement.

Pour détails voir page 17.

On demandait à un vieux magistrat par quel vin il était le plus convenable de commencer un dîner : bourgogne ou bordeaux.

—C'est là un procès, répondit le magistrat, dont j'ai tant de plaisir à étudier les pièces, que je remets toujours à la huitaine le prononcé du jugement.

Nous luttons contre les défauts qui nous font souffrir nous-mêmes et nous caressons ceux qui font seulement souffrir les autres.

\* \* \*  
Songez à écrire toujours de sorte qu'un enfant spirituel puisse à peu près vous comprendre, et qu'un esprit profond trouve chez vous à méditer.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 236



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes E Chalfoux, P Dubeau, H Giroux, C Mc Grow, Provancher, C Vanier, Mlle E Boileau, E Champagne, I Sauviat, R H, A Lefebvre, M L Maiguire, A Normandeau, V Rousseau, E Benoit, A Boisvert, C Cholette, O Cholette, D Côté, A Drolet, R Gagnon, J F Jetté, S Laporte, H P Turcotte (Montréal), Mlle E coté, R A Darcelle (Danville), A Boucher (East Sherbrooke), Mme J Renand (Graby), Mlle I Barron (Iberville), MM A Ferland, Z Perrault (Joliette), Mlle M Armand (L'Assommoir), Mlles R Fournier, B Laperrrière, M E Hallé (Québec), Mlle E Marquis, M E St-Pierre (Rivière du Loup, on bas), Mme W Gibb, M O H Blais (Sherbrooke), Mme L J Massé (St-Cé-aire), Mlle N Couture (St-David de l'Auberivière), P Savary (St Hyacinthe), R Lesage (St Jacques l'Achigan), Mlle M Chaput (St-Jean, Q), L A Caron (St-Julie de Summerset), H Lecavalier (St-Laurent, près Montréal), A Gossetin (St-Odilon), Mlles M Couture, D Topping (St-Romuald), Mme C Blouin (St-Sauveur, Québec), Mlle Filatrault (Verrier, Ont), Mlle N Champigny (West-Farnham), Mme A J Wait (Winnipeg), C Guimond (Berlin, N H), A Hallé (Berlin Mills, N H), E Derosier (Brunswick, Me), Mme Edam, M J Dubé (Central Falls, R I), N Piché (Cohoes, N Y), Mlles D Gossetin, Z Gossetin, A Lavoye (Fall River, Mass), Mme W Tardif (Haverhill, Mass), Mme G Miron (Hills, Mass), Mlle G Maigrot (Holyoke, Mass), O Rivard (Lowiston,

Mme J Lambert, Mlles M Turcotte, B Sauvageau (Lowell, Mass), C Vallée (Salem, Mass), Mme A Raymond, Mlle M Letendre, M J Joubert (Manchester, N H), Mlle M Forcier (Manchester, R I), J Z Allard dit Longpré (New Bedford, Mass), Mlles P Sedlove, F White, J M Blanchard (Nouvelle-Orléans, La), H Brad (Ontonwa, Mass), J Couture (Taunton, Mass), Mme M Leboeuf, M R Cariveau (Salem, Mass), Mms D Bernier (Taftville, Conn), Mlle B Vallière (Warren, R I), Mmes A Chenette, M L Langiteau (Woonsocket, R I), P U Latour (Worcester, Mass), Mme A Perreault (l'ace inconnue).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle C Marquis (Rivière du Loup (on bas) Q), Mlle R Champigny (West-Farnham, Q), Mlle A Lavoye, 12 Doctor St (Fall River, Mass), Mlle M Forcier (Manchester, R I), Mme Langiteau, 100 East Schold St (Woonsocket, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Ce n'est pas la quantité de nourriture qui rend les

## ENFANTS FORTS.

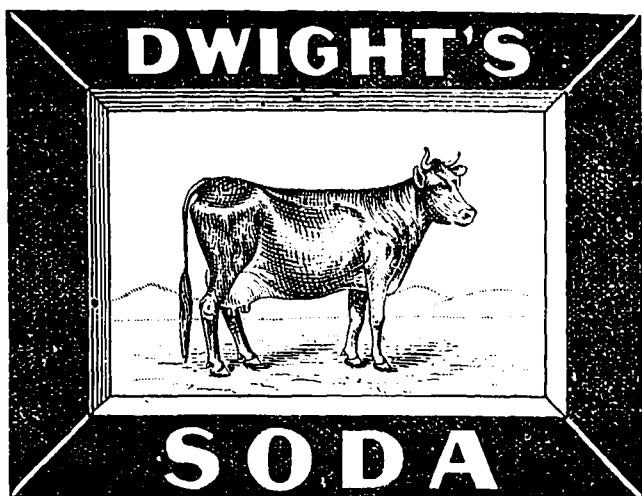
C'est la qualité de la nourriture et son assimilation parfaite qui donnent aux enfants la force, la santé, la vigueur et leur permettent de lutter contre la maladie.

# LA PEPTONINE

Recommandée par les comités médicaux réalise le dernier mot du progrès dans la préparation d'un aliment sain, hygiénique, facile à digérer.

EN VENTE PARTOUT :  
25 cts. LA GRANDE BOITE.

Gros : F. COURSOL, 382 Ave de l'Hotel de Ville, Montréal.



# Le Soda à Pate DWIGHT'S COW BRAND

... Garanti pur et sain, et de la meilleure qualité. Vendu seulement en boîtes portant l'Étiquette de la Vache, afin de PROTÉGER les ACHETEURS et les MARCHANDS contre les imitations. . . . .

Pour faire la Meilleure Pâtisserie, il faut le Meilleur des Sodas : c'est le

## "SODA DWIGHT'S COW BRAND"

### GRATIS !

Ecrivez pour notre livret "RECETTES ET INFORMATIONS UTILES." Il contient nombre de recettes, etc. Nous l'envoyons franco . . . . .

JOHN DWIGHT & CO, 34 rue Yonge, Toronto.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 JUIN 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

VII — RIVES DE FRANCE

(Suite)

— Je donnerai les remèdes : la nature fera le reste.

Joë qui ne se pardonnait pas le néfaste accident arrivé sur le longre, continuait à exercer, infatigable, son rôle de garde-malade.

Et c'était un spectacle touchant de voir ce colosse penché sur l'enfant et l'enveloppant d'attentions d'une délicatesse infinie.

Le sommeil avait fini le malade : de là l'accroissement de son mal.

Enfin, après une nuit plus inquiétante encore que les précédentes, une potion parvint à procurer à l'enfant une demi-journée de repos.

Au réveil, la fièvre avait bien diminué, la peau était bonne, l'œil moins dilaté. Le médecin le considéra attentivement, et, s'adressant au vicomte de Mercourt, prononça ces mots :

— Je réponds de lui, maintenant.

En effet, la dernière lutte entre le mal et sa victime venait d'être livrée, — la maladie commençait à être vaincue.

Le gentilhomme serra silencieusement la main du médecin.

Un soupir sonore se fit entendre, exhalé par la poitrine de l'ancien pirate. Ne sachant comment exprimer sa joie au médecin avec le peu de français qu'il connaissait, il l'embrassa vigoureusement, lui coupant presque la respiration. Puis il se rassit après de "son" malade, chantonnant inconsciemment une chanson de mer. L'enfant l'écouta un instant.

— Mon bon Joë, murmura-t-il avec, dans l'esprit, d'autres réminiscences du passé, évoquées sans doute à son insu par les souvenirs que lui rappelait la chanson du marin. Je crois que cette fois nous allons être heureux. L'Homme-Noir est chassé. C'est la Dame Blanche qui triomphe.

— L'Homme-Noir... balbutia le colosse en considérant l'enfant avec surprise. Ce doit être ce brigand d'Harrys. Pour sûr, en voilà un qui ne reviendra pas !

VIII. — AU MANOIR DE KERVIEU

Un certain nombre de gentilhommes français étaient allés rejoindre Marie-Stuart en Écosse.

La veuve de leur jeune roi, la future martyre, avait besoin de leurs épées.

Oh ! combien !

D'ardentes rivalités agitaient ce beau et pittoresque pays, préparant la chute de l'indépendance nationale.

Fomentées, du reste, aigries par l'argent étranger, elles allaient devenir un mortel danger pour la jeune et poétique souveraine.

De là, chez l'élite de la noblesse française, le désir enthousiaste d'aller mourir pour elle, pourvu que ce fût avec un regard de ses beaux yeux mouillés de larmes.

Jamais reine ne fut plus ardemment aimée !

Le roi de France équipa même des vaisseaux afin d'aller croiser sur les côtes d'Angleterre et d'Écosse.

Le commandement de l'un d'eux fut offert au jeune et brave vicomte de Mercourt.

Un messageur du gouverneur de la Bretagne en apporta la nouvelle au manoir de Kervieu.

Le gentilhomme donna ordre d'héberger le mieux possible ce messageur, demandant à celui-ci vingt-quatre heures pour donner sa réponse, et il s'enferma dans sa chambre.

— Être envoyé en croisière sur les côtes d'Angleterre ! monologuait-il. Porter la guerre dans ce pays ennemi...

"Revoir Ellen..."

"Oh ! oui !"

"La revoir avec le prestige de la victoire, déposer mon épée à ses pieds !"

"Mais la fille de lord Mercy, le lord-chief justice est trop fière pour accepter les hommages d'un ennemi de sa patrie."

"Alors, alors que faire ?"

"Car depuis le jour où je l'ai aperçue, son souvenir ne me laisse plus aucun repos."

L'heure de minuit sonnait à la chapelle du manoir et l'on eût pu voir encore embrasés les flambeaux qui éclairaient sa chambre, et son ombre passant et repassant derrière les fenêtres.

Tout à coup, les bras croisés sur sa poitrine, les sourcils contractés, le gentilhomme s'arrêta :

— Si depuis lors je souffre, je sais trop pourquoi. Lord Somerset a réussi à éblouir ses yeux. Ellen s'est prise d'amour pour lui et elle m'a dédaigné.

"Eh bien ! tant mieux ! vienne l'ordre de porter la guerre, la dévastation, la mort dans son pays !"

"Que je puisse au moins immoler mon rival !"

Et le vicomte reprit son va-et-vient troublé.

Oui, cette image de femme qu'il avait essayé d'oublier en montant autrefois sur un navire chargé de le conduire aux Indes, cette image, vivante et radieuse, et cependant mélancolique, le poursuivait toujours !

Et on lui proposait aujourd'hui le moyen de se rapprocher d'elle, fût-ce au prix de son sang, fût-ce au prix de sa vie.

Il hésiterait ?

A cause d'elle, peut-être.

Mais c'était aussi l'occasion de se mesurer avec le redoutable Somerset, l'ennemi, le rival abhorré !

L'un des deux hommes était de trop sur la terre : entre eux, les armes décideraient.

— C'est résolu, se dit-il d'un air sombre, je vais prévenir le messageur que j'accepte.

Il s'arrêta pourtant indécis.

Et la même pensée lancinante lui revint :

— Mais Ellen consentira-t-elle à mettre sa main dans une main souillée de ce sang ?

Martelant son front de ses deux poings fermés :

— Oh ! ma tête se perd ! Aimer... Haïr ! la douce et l'horrible chose !

Le jour le trouva encore debout.

Il était béni et fiévreux !

Les flambeaux de cire, consumés, laissaient couler leurs dernières larmes sur le bronze des candélabres.

— Non ! s'écria-t-il d'une voix accablée, je ne me sens pas la force d'aller frapper peut-être des parents, des amis d'Ellen. Il me semble que je traînerais toute la vie le poids de la malédiction de celle que j'aime et que j'adore.

Mais sa fougueuse nature l'emporta enfin !

Et ayant fait appeler le messageur, il lui annonça qu'il était à accepter le commandement d'un des vaisseaux chargés d'aller porter à la reine d'Écosse le prestige du pavillon français.

L'Écosse étant voisine de l'Angleterre, il espérait avoir ainsi des nouvelles d'Ellen, l'apercevoir peut-être, prêt à tout braver pour l'approcher, se jeter à ses pieds et lui confesser, lui faire partager son amour.

L'ancien prisonnier du pirate mit rapidement en ordre ses principales affaires.

Et le lendemain, il partait pour Saint-Malo où le navire qu'il allait commander était en armement.

Avant de s'éloigner, il se rendit auprès de Julien, certain de trouver Joë auprès de lui.

— Je vais vous quitter, pour quelque temps, dit-il, le roi de France me charge de conduire un de ses navires en Écosse.

— En Écosse ? prononça l'enfant d'une voix rêveuse. En Écosse, dites-vous ?

— Et nous ? interrogea le matelot bondissant.

Il ajouta anxieusement :

— Est-ce que vous n'avez plus confiance dans cette brute de Joë qui vous est dévoué à la vie à la mort ?

Le gentilhomme lui serra affectueusement la main et lui répondit avec douceur :

— Vous, mon ami, vous ne quitterez pas notre chère malade, ou plutôt notre convalescent. Sans la cruelle rechute qui a mis ses jours en danger, je vous aurais emmenés tous deux, espérant que la présence de Julien en Écosse aiderait peut-être à éclaircir le mystère qui pèse sur son enfance.

Et appelant son intendant, le rendant témoin de ses paroles, il dit gravement :

— Joë ! Julien, demeurez ici, comme si je m'y trouvais avec vous. Et si la bataille refuse de me prendre, j'espère, à mon retour, trouver notre mousse complètement rétabli, et heureux !

Puis, avec un triste soupir, comme s'il se sentait irrémédiablement condamné par la fatalité :

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1900.



— Si je succombe, mais dans ce cas seulement, voici un pli que vous déchetterez !

Et il tendit au matelot un pli scellé de trois larges cachots.

L'intendant, vieillard d'une soixantaine d'années, avait écouté sans mot dire les paroles de son maître.

Lorsqu'il eut achevé, son visage exprima le chagrin le plus vif.

— Quoi ! monseigneur, vous allez repartir ?

— Il le faut, mon vieil ami.

— Après être resté si longtemps absent, après les malheurs qui vous ont atteint ?

Le gentilhomme eut un geste d'indifférence.

Les infortunes n'avaient pas détruit, n'avaient pas altéré le souvenir qui toujours brillait, subsistait en lui.

Le vieillard continua :

— On vous a cru mort. Le chapelain du manoir a célébré à votre intention l'office des trépassés. Et en administrant les biens dont vous m'avez légué la gestion, je me demandais à quel autre maître j'allais avoir à rendre mes comptes !

Le gentilhomme esquissa un sourire vague :

— Heureusement qu'ils étaient rigoureusement tenus comme toujours, car vous êtes méticuleux comme un clerc de procureur, que vous avez été sur le point de devenir, maître Dacier.

Dans sa jeunesse, Jean Dacier s'était en effet destiné à la chicane : la robe et la perruque de procureur qui menaient parfois à la noblesse de robe l'avaient séduits.

Mais il ne possédait pas le tempérament.

— Mtre Jean Dacier est trop honnête, disait-on de lui ; il ne fera jamais rien de bon parmi les gens de justice.

Le père du châtelain actuel de Kervien, ayant entendu parler de lui, l'avait attaché à sa personne. Et, sous sa direction, le château n'avait pas tardé à s'agrandir de domaines voisins, sans qu'une plainte s'élevât contre le seigneur ou son agent.

Le père mort, Jean Dacier avait continué à servir le fils avec la même fidélité, le même dévouement éclairé.

Aux dernières paroles prononcées par le gentilhomme, il secoua la tête d'un air dolent.

La plaisanterie amicale, la louange discrète contenues dans ces mots étaient restées sans effet sur ses réflexions.

Depuis longtemps, il avait deviné la cause du secret chagrin de son maître.

Ce nouveau voyage le remplissait d'alarmes plus vives encore.

Il avait appris, par le messager, les armoiries du roi de France ; il savait par lui que des navires allaient être envoyés sur les côtes de la Grande-Bretagne : dans quel but ? le vieux serviteur ne pouvait le savoir.

Et le vieillard avait deviné, dans la soudaine résolution du jeune homme, l'irrésistible attraction de l'honneur.

Ce n'était donc plus seulement l'honneur qui soulevait les flots, ce n'était plus seulement la guerre et ses dangers qui l'attendaient.

C'étaient les pièges obscurs, c'étaient les laines implacables et féroces des rivaux que l'on brave ; c'était le poignard des assassins, ou le poison, plus redoutable encore.

Voilà d'où provenait l'anxiété du vieillard.

— Réfléchissez, pria-t-il en joignant ses mains rendues tremblantes par l'âge.

Et d'une voix profonde :

— Le temps est un grand convoitise, il est un grand maître.

Le gentilhomme enveloppa l'intendant d'un regard interrogateur. L'affection du vieillard l'avait donc deviné. Il toussa légèrement.

L'ancien corsaire et " le petit moussé " assis-taient, unis et songeurs, à ce dialogue.

— L'Angleterre, l'Ecosse, pensait Julien, là où je voudrais tant le suivre.

Pourtant, gagné par l'inquiétude, l'incertitude du vieillard, il craignait lui aussi les dangers inconnus qui, sans doute, allaient y menacer celui auquel il devait tout. Il joignit ses mains ensangues encore :

— Ne nous quittez pas. Je vous en prie aussi !

— Enfant ! murmura le gentilhomme.

Et un éclair de volonté passa dans son regard :

— Il le faut ! Le messager du gouverneur de la province est reparti avec une lettre bésigant que j'acepte le commandement du galion qu'il m'avait offert.

Jcù laisse retomber son poing sur la table.

— Tonnerre ! sans la blessure de notre petit moussé, comme je vous aurais suivi ! Oh ! s'il y avait eu du danger, il aurait fallu que l'on passe d'abord sur moi avant d'arriver jusqu'à vous !

Le vieillard inclina sa tête vénérable.

— Oui, murmura-t-il comme se parlant à lui-même, un bras pour détourner les coups dirigés contre sa poitrine, un esprit attentif afin de veiller sur lui, voilà ce qu'il lui faut.

Et à voix haute :

— Monseigneur, ma main est trop débile et ma tête par trop chauve, cù le père sera inutile ou nuisible, le fils, lui, peut agir.

" Seigneur, je n'ai qu'un fils, Martial. Vous le connaissez. Il est

instruit dans le métier des armes. Il est agile et courageux. Malgré ses instances, je n'ai jamais consenti à me séparer de lui. Acceptez-le ; je vous le confie, comme je vous confie à lui. Emmenez-le : je vous le donne !

Henri de Marcourt tendit ses deux mains. Le vieillard voulut les baiser.

— Non, généreux ami, dans mes bras !

Et, sans crainte de déroger, se disant que la véritable noblesse est celle du cœur, le châtelain de Kervien retint un long moment le vieillard sur sa poitrine.

Jcù, dans son intelligence lente, sentait une admiration s'élever en lui pour un tel maître, un tel chef sous lequel il aurait été heureux de combattre. Quant à Julien, malgré son état maladif, son regard s'était embrasé.

Au récit des batailles et des dangers probables, le sang des seigneurs d'Avonnel bouillonnait dans ses veines.

Le visil intendant fit appeler son fils.

Décrochant ensuite une épée à un râtelier d'armes :

— Martial, à genoux ! ordonna-t-il d'une voix forte.

Et lui présentant la poignée de l'épée en forme de croix.

— Notre seigneur va repartir sur un vaisseau du roi. Il te fait l'honneur de t'accepter pour premier serviteur. Sur cette croix, sur cette épée, double emblème devant lequel on ne peut se parjurer sans infamie, jure de veiller sur lui, de le défendre, de le servir toujours. Si le fer devait se plonger dans sa poitrine, jure de représenter la tienne, s'il était trop tard pour abattre son ennemi. Sur cette croix, sur cette épée, mon fils, je requiers ton serment !

Le jeune homme saisit l'arme, pour lui, à cet instant, sacrée, et d'un accent contenu et sonore il prononça ces seuls mots :

— Ce que vous avez dit, mon père, je le jure. Et désormais que que Dieu me juge !

Et, se redressant :

— Je suis prêt.

Quelques heures après, Henri de Marcourt montait à cheval, après avoir de nouveau recommandé Julien au médecin et à Mtre Dacier, son intendant, Martial l'accompagnait.

— Va, lui dit une dernière fois son père en le bénissant, et que Dieu te raue. Mais à condition que ce ne soit pas seul ! ajouta-t-il avec une grandeur digne des temps anciens.

Henri de Marcourt, près de disparaître, se retourna une dernière fois, pour contempler encore le château de ses père, revoir ceux qu'il y laissait et dont les signes d'adieu l'accompagnaient. Il s'enfonça ensuite dans un défilé et l'on ne l'aperçut plus. Son regard, alors se dressa vers le ciel :

— Ellen, murmura-t-il, Ellen Mercy, noble fille de lord, vous dont rien n'est parvenu à arracher l'amour de mon cœur tourmenté. Ellen, je vois vous retrouver, me prosterner à vos pieds si vous êtes encore libre, et vous arracher à mon rival, s'il le faut !

" Ellen, Ellen, vous posséder, ou bien mourir !

## IX — GENTILHOMME

Un message vint annoncer aux hôtes de Kervien que le vicomte s'était embarqué sur le galion *Le Saint-Michel*, faisant voile vers le nord.

Martial Dacier, fidèle à la promesse faite à son père, l'accompagnait.

Julien, le jeune malade, apprit avec mélancolie l'annonce de l'embarquement de son bienfaiteur.

— Il se rend dans mon pays, dit-il à Jcù. Et moi, hélas ! je ne puis le suivre.

Et comme le marin ne répondait pas, songeur lui aussi :

— Ce que tu m'as appris au sujet de l'homme qui m'apporta à bord du *Porcuard* ne serait-il point vrai, puisque tu te tais ? D'ailleurs, je me souviens... vaguement, comme je me souviens de tout ce qui s'est passé avant l'affreux combat auquel j'ai assisté attaché au mât du *Porcuard*.

" Le brick, m'as-tu raconté vingt fois, était à l'ancre à quelque distance de la côte, afin de pouvoir instantanément gagner le large, si c'était nécessaire ; c'était non loin des frontières d'Ecosse et d'Angleterre.

" Une chaloupe, qui avait été envoyée à terre faire de l'eau, ramena à bord un cabaretier mal famé, nommé Robby. Roulé dans dans son manteau, portait un jeune enfant, attaché, ligotté, ballonné. Il prononça quelques mots à l'oreille du capitaine de pirates Harrys ; et celui-ci, les yeux brillants d'une joie féroce, l'ordonna de défaire le " paquet ". La victime offerte par l'aubergiste à la haine brutale d'Harrys, c'était moi.

Et, méditant :

—Que s'était-il passé avant cela?... Voilà ce que ma mémoire ne me retracé pas. Oh ! cet homme, ce Robby !... Je suis sûr que, si je le voyais, je le reconnaîtrais.

—La plupart des matelots du brick le connaissent bien, murmura Joë. Moi, moins, car j'allais peu fréquemment à terre. Il me semble qu'il portait le prénom de John, si tant est qu'un mécréant de cette sorte eût un nom de baptême. Mais je n'en suis pas sûr. Les autres matelots du *Forward* auraient pu nous l'apprendre.

Et, d'un air sombre, il ajouta :

—Mais ils ont tous été engloutis !

Maître Jean Dacier, l'intendant, entra, tandis que Joë prononçait ces derniers mots.

—Soyez sans crainte, dit-il de sa voix grave et lente. Mon maître, en vous recommandant à mes soins, m'a fait part de ses intentions en ce qui concerne l'enfant. Ayant gravé dans son esprit le récit que lui a plusieurs fois répété notre ami Jcô, il se propose de mettre tout en œuvre pour retrouver les parents de notre cher malade... ou plutôt de notre aimable convalescent.

Et, inclinant avec dignité sa tête vénérable devant Julien :

—Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que mon maître m'a ordonné de vous traiter en gentilhomme.

L'œil de l'enfant s'illumina durant l'espace d'une seconde.

En attendant ces paroles, l'orgueil de la race guerrière dont il était issu venait de se révéler inconsciemment en lui.

L'intendant lui annonça alors que, pour combattre l'atonie à laquelle il était en proie et désireux de le traiter en fils noble, ainsi qu'il lui avait été recommandé, il lui avait fait préparer son repas sous le dôme des sapins et des chênes, au bout de la terrasse naturelle qui dominait la plaine et l'Océan.

Pâle et chancelant, soutenu par Jcô, l'enfant se dirigea vers le perron.

C'était sa première sortie.

Du haut des degrés, il aperçut, il contempla l'infini de la mer, cette mer sur laquelle il avait souffert si longtemps, si implacablement.

Et il sentit s'élever dans son âme l'attachement étrange qu'on ressent souvent pour les lieux où l'on a été le plus éprouvé.

—Marchons, dit Joë.

Dans sa sollicitude inquiète, le brave marin craignait, en effet, pour son protégé, les vents du large qui, passant par-dessus les arbres de la vallée, venaient mourir sur le perron élevé.

Les jambes du "petit mousse" fléchissaient tandis qu'il descendait les marches. Mais, vicieusement, il refusa de laisser les bras vigoureux du matelot le soulever, l'emporter.

Malgré sa volonté, Julien dut faire halte à mi-chemin entre le château et la terrasse où le vieil intendant avait fait préparer sa place.

Il se releva bientôt.

Il voulait faire honneur à la recommandation faite par le châtelain de le traiter en enfant de race noble.

Instinctivement, il commençait à retrouver les sentiments de la native fierté qui l'avaient fait si longtemps résister aux brutalités aux traitements barbares du chef des pirates.

—Brave petit cœur ! balbutia Joe à Maître Jean Dacier qui les accompagnait.

Arrive auprès de la table où l'attendaient quelques-uns de ces mots substantiels et légers qui "fabriquent du sang", selon l'expression du savant et modeste médecin de ce coin de campagne bretonne, l'enfant se laissa aller sur un banc. Une brûlante rougeur de fièvre au joues, les yeux clos, — exténué. Son extraordinaire force de volonté cessant de le soutenir, la nature reprenait le dessus.

Jcô exhala un juron, s'accusant d'avoir laissé Julien tenter cette épreuve imprudente.

—Par la carcasse du *Forward* ! gronda-t-il. Est-ce que je vais me laisser mener par un enfant, maintenant ?

Heureusement, les brises rafraîchissantes qui, glissant à travers les branches, soufflaient avec douceur, vinrent apporter leurs effluves bienfaisantes au jeune malade.

La coloration ardente de ses joues s'atténua, se fonda peu à peu. Son œil s'ouvrit, et calme, reposé, se fixa sur l'eau rayonnante et paisible du ciel.

Les lèvres entr'ouvertes, Julien aspirait maintenant l'air pur de la grande nature, l'air vivifiant des coteaux aux coupes couvertes de forêts, auquel se mêlaient les senteurs lointains de la mer.

—Oh ! je me sens revivre ! murmura-t-il enfin.

Le vieil intendant, attendri, le considérait.

—Je savais bien que cela lui serait profitable, fit-il.

Quant à Jcô, respirant avec force les odeurs marines, comme un dogue flairer les odeurs de bataille, il couvait Julien de ses yeux épanouis.

C'était cette mer, disait-il, qui produisait à l'enfant cet effet salutaire.

—La mer !... répétait-il avec un accent traduisant tous ses sou-

venirs de félicité étrange, de souffrances, de luttes par lesquelles il avait passé au sein de cet élément, sur lequel jusqu'alors il avait vécu presque constamment.

Le lendemain, le convalescent revint au même endroit. Ses poumons, gonflés d'air balsamique, semblaient charrier un sang nouveau.

Peu à peu, le cercle de ses promenades s'étendit.

Veillé avec un soin véritablement religieux par l'ancien corsaire, il prenait plaisir à s'égarer, à s'oublier sous les arbres séculaires qui ombrageaient les allées du manoir.

Jcô, semblable lui-même à un chêne nouveau avec son corps puissant, ses membres épais, ne le quittait pas plus que son ombre.

Et c'était un spectacle attendrissant que ce colosse semblant étendre son égide sur le convalescent, si charcolant et si frêle oncore.

—Ne te sens-tu pas fatigué, mon Julien ? lui demandait-il.

Le fils de Walter d'Avenel fixait sur lui ses grands yeux éloquents.

—Il me semble que je renais.

Et cette réponse exprimait bien la vérité.

L'enfant revenait peu à peu à la vie.

Sa taille, qui avait fini par se plier sous le martyre des lanières cinglantes maniées par les tourmenteurs du chef des pirates, se redressait.

Un adolescent se révélait dans l'enfant qui, jusqu'alors, n'avait pu se développer.

Un matin, à son réveil, Julien trouva au pied de son lit un costume neuf d'une élégance simple et sobre.

Il s'informa :

Le vieil intendant lui répondit :

—Je n'ai fait qu'exécuter les ordres de mon maître : ne devez-vous pas vous préparer à porter l'épée ? Votre costume de mor n'allait plus à votre taille : il n'était pas digne de votre condition.

Julien sentit son jeune cœur se soulever avec force.

Ce vieillard disait-il vrai, et serait-il réellement gentilhomme ?

Jcô voulut procéder lui-même à sa toilette, il le fit avec des attentions touchantes.

Lorsque ce fut achevé, il s'arrêta en admiration devant l'adolescent.

—Oui ; ils ont raison, tu n'es pas né d'un humble serf comme nous.

Et l'enfant de terre dans l'élan de sa affection, il l'embrassa sur les deux joues. Puis, soudainement soucieux.

—Tu ne voudras peut-être plus te souvenir de moi, du pauvre Jcô quand tu seras devenu un grand seigneur ?

Le fils du chevalier d'Avenel et de Marie de Molrose étendit la main dans un mouvement spontané :

—Touffler !... te méconnaître toi qui m'as tiré des griffes sanglantes du capitaine du *Forward* !... Oh ! que Dieu m'arrache la vie si cela devait jamais arriver.

La poitrine du matelot se gonfla longuement.

—Je te crois, mon Julien. Mais, c'est un bien, vois-tu, qu'il en soit ainsi. Ce qui t'est arrivé, la sagesse que ce bandit d'Harrys observait au sujet de ta origine montrent que des ennemis puissants et implacables avaient intérêt à ta disparition. Et il ne sera peut-être pas trop de mon dévouement pour te protéger, pour te défendre dans l'avenir.

Et fermant les poings, dans une attitude de malédiction et de menace, terrible, formidable :

—Malheur à qui osera toucher à un cheveu de ta tête ! Oui, malheur à ce lui-là !

## X — PAR LES CHEMINS

Lait-ils Julien, laissez l'innocente victime de la haine de Somerset et de la cupidité de ses infâmes agents se rétablir lentement à l'ombre des arbres séculaires du manoir de Kervien.

Revenons à ceux qui n'ont cessé de le pleurer, c'est-à-dire au noble et infortuné Walter d'Avenel, et à son épouse, si éprouvée, mais moins à plaindre peut-être.

La folie qui, sous le coup de ses affreuses épreuves a détraqué son cerveau ne l'a point abandonné, hélas !

Mais, de la sorte, la malheureuse mère n'a plus conscience de la perte de son enfant.

Seul Walter d'Avenel supporte le poids de tous les désastres qui ont frappé sa famille.

La vieille tour d'Avenel ruinée, démantelée, le château de Molrose incendié, ses trésors disparus, le chevalier avait compris qu'il était

impossible pour lui de retourner sur les rives de la Tweed où, si longtemps, sentinelle fidèle et vigilante, il avait veillé au salut de l'Écosse.

Sans argent pour redresser ses fortifications, c'eût été se mettre à la merci du premier coup de main tenté par une troupe de partisans anglais.

La haine toujours en éveil, les féroces persécutions de Somerset et des lâches exécuteurs de ses ordres ne lui donnaient que trop lieu de tout craindre, de tout appréhender.

Oh ! non pas pour lui. Que lui importait la mort après le naufrage lamentable de son existence ?

Dans son lugubre cachot de la Tour de Londres, n'avait-il pas fait le sacrifice de sa vie ?

Mais exposer Marie, la pauvre, la plaintive démente, aux criminelles tentatives de l'ignoble soudard ?... risquer de la voir peut-être, avant d'expirer, emportée dans cette Angleterre d'infamie et de vice ?

— Oh ! jamais !... jamais !... — s'était-il juré.

Autrefois, ses ancêtres avaient possédé, près d'Édimbourg, une résidence bien modeste : le château de la Claymore, ainsi nommé d'une longue et large épée écossaise que l'on avait découverte en creusant les fondations.

La claymore, c'est l'épée d'Écosse.

Les d'Avenel avaient édifié cette demeure pour en faire leur séjour lorsqu'ils se rendaient à la cour des souverains.

Appauvris par les longues guerres, confinés dans leur poste de gardes de la frontière par les incessantes incursions des Anglais, ils l'avaient vendu plus tard à un seigneur du voisinage.

En quittant la chaumière de Tibbie, la vieille nourrice, Walter d'Avenel avait donné à Halbert, le chasseur, l'ordre de prendre la route d'Édimbourg.

— J'irai trouver le possesseur actuel du château de la Claymore, pensait-il, et, grâce aux quelques ressources qui me restent, je lui proposerai de me rétrocéder l'ancienne demeure de mes pères, ou tout au moins de me la laisser habiter.

L'infortunée Marie, l'âme morte, insensible, obéissant à sa voix ainsi qu'une esclave docile, l'avait suivi, était montée dans le lourd carrosse sans seulement l'interroger.

Ellen Mercy, la femme de l'indigne lord Somerset, à peine revenue de l'horrible secousse éprouvée en apprenant l'emprisonnement et la condamnation de son père, ressentait elle-même une indifférence presque égale.

Que lui importait le pays, la retraite dans laquelle elle allait traîner ses tristes jours, pourvu qu'elle pût y pleurer en silence auprès de son enfant.

Son enfant ?..

— Cher ange innocent ! murmurait-elle. Chère et douce créature du ciel !..

Et tout ce qu'il y avait en elle d'amour trahi et d'affection filiale brisée se concentrait sur le seul être, la créature qui la rattachât à la vie.

La route fut longue et pénible.

Les paysans, voyant cet homme aux habits de gentilhomme couverts de la triste livrée de deuil, en voyant les deux femmes qui l'accompagnaient vêtues aussi de sombres vêtements, se demandaient quelle série de malheurs avaient dû les atteindre.

Et ils pressentaient un douloureux mystère, tant l'abattement dénoncé par leurs traits était intona... profond.

L'affliction peinte aussi sur la personne des serviteurs augmentait encore leur compassion.

Les infortunés voyageurs arrivèrent enfin en vue de la capitale de l'Écosse, d'Édimbourg, la riante cité.

Le chevalier Walter d'Avenel fit alors arrêter la lente caravane dans une hôtellerie.

Il ne voulait pas offrir en spectacle, aux bourgeois et aux curieux indifférents, le spectacle de ses malheurs, les larmes de ses compagnes.

— Chère Marie, dit-il à celle qui peut-être ne le comprenait pas, reposez-vous ; vous en avez besoin. Je vais vous quitter et préparer notre retraite.

La descendante des ducs de Melrose le regarda de son oeil sans expression.

Les paroles de son mari adoré n'avaient éveillé aucun écho dans son esprit.

Un profond soupir souleva la poitrine du chevalier d'Avenel : celle qu'il avait devant lui n'était plus en quelque sorte que le cadavre de la jeune femme au cœur et à l'esprit si élevés qui l'avait tant aimé.

Son amour à lui n'était peut-être que plus grand encore : mais quelle désolation !... quelle pitié !

Il se rendit auprès de lady Somerset et l'avertit de son départ.

— Chère Ellen, je viens vous demander de me remplacer pour quelques heures auprès de notre pauvre malade. J'ai à voir un des gentilhommes de la cour au sujet de notre retraite.

— Allez, Walter d'Avenel, répondit la fille de lord Mercy. Je vous l'ai dit, Marie est pour moi une sœur : je veillerai sur elle.

Le gentilhomme posa ses lèvres sur le front de Marguerite endormie dans les bras de sa mère, adressa encore un adieu à la démente chez qui rien ne tressaillit.

Et, désespéré, il sauta sur un cheval qu'il avait fait préparer et s'élança vers la ville.

— Rien... murmurait-il, tandis que les éperons irritaient les flancs de son cheval et que le vent de sa course rapide agita ses cheveux. Pas un réveil, pas une seule éclaircie de sa raison. Infortunée et chère Marie ! Dans son cerveau, la nuit éternelle !

Et levant vers le ciel, dans le galop furieux de sa monture, une main tremblante :

— Mon Dieu ! que vous ai-je donc fait pour nous frapper si durement ?

## XI. — CLAYMORE

CONTRÉE de légendes et de rêve, pays d'énergie et de noble courage, vieille France du Nord, l'Écosse est comme synthétisée, exprimée dans ce seul mot : *claymore*.

La claymore, nous l'avons indiqué, c'est l'épée longue et tranchante du guerrier écossais qui, durant des siècles, défendit le seuil sacré, la frontière saignante contre les rapacités anglaises.

Ce fut aussi l'épée apportée au secours de la France contre ce même envahisseur, au temps où les deux nations étaient unies d'un tel lien que l'épée de connétable de France avait été confiée à un Écossais, qui sut mourir pour la patrie française.

Aussi, lorsque les ancêtres du chevalier d'Avenel trouvèrent une claymore enfouie dans le sol, n'hésitèrent-ils pas à donner ce nom à leur nouvelle demeure. Ce fer représentait bien, en effet, la patrie, la patrie dont ils étaient les défenseurs obstinés, et jusqu'alors invincibles !

Le soleil s'inclinait déjà vers le couchant, lorsque Walter d'Avenel arriva devant le château de Claymore. L'écume, la sueur qui couvraient les flancs de son cheval témoignaient de la rapidité de sa course.

Le chevalier se découvrit avec respect, saluant le logis de ses pères.

Fouissant ensuite sa monture, il appela d'une voix forte.

Un homme de haute stature se présenta.

— Seigneur chevalier, demanda-t-il, qu'y a-t-il pour vous satisfaire ? Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Walter d'Avenel et je désire parler à votre maître.

— Avenel ? Le nom du fondateur de l'antique manoir de Claymore. Appartiendriez-vous à cette illustre famille ?

— Je suis le seul descendant des sires d'Avenel, seigneurs de Glendard, de Claymore et d'Arwal.

— Seigneur, répondit avec humilité son interlocuteur, je ne suis qu'un serviteur du maître actuel du château ; mais, si modeste que soit mon logis, il est à vous.

— Merci brave homme ! Maintenant voulez-vous me conduire auprès du possesseur du logis ?

— Chevalier d'Avenel, le comte d'Aireburg, à qui appartient actuellement le manoir de Claymore, habite le château dont vous pouvez apercevoir d'ici une des tours : la demeure où nous sommes lui sert seulement de rendez-vous de chasse.

Une lueur de joie éclaira furtivement l'œil de Walter, car pouvait-il être de joie véritable pour lui ? Le propriétaire actuel de la maison édifiée par ses aïeux ne l'habitait pas. Peut-être consentirait-il à lui vendre. Il murmura :

— Hélas ! je serai trop pauvre peut-être pour la lui racheter !

Après quelques paroles d'adieu au gardien qui venait de lui témoigner des égards pieux qui font l'effet d'un baume aux affligés, il rendit les rênes à son cheval et se dirigea vers les hautes et nombreuses tours qui venaient de lui être indiquées.

Les fers de son cheval résonnèrent bientôt sur le pavé de la large cour d'honneur. Il se trouvait devant une construction aussi somptueuse que puissante. Et à la première minute, le chevalier eut honte de sa pauvreté en présence de tant d'opulence. N'allait-on pas traiter avec hauteur un visiteur dont le costume indiquait malgré tout les épreuves ?

Mais il se souvint qu'il était soldat, qu'il était gentilhomme, c'est-à-dire l'égal des premiers et des plus orgueilleux.

Il se souvint surtout de Marie, de la chère démente, attendant dans une auberge, comme un sans-logis. Le chevalier, poussant alors son cheval contre une porte basse, en heurta le panneau de la garde de son épée.

À cet appel, des serviteurs accoururent.

Il jetèrent un regard de dédain à peine déguisé sur le costume

du voyageur couvert de poussière, terni par le soleil. Walter d'Avenel laissa tomber alors sur eux son œil d'aigle, et tous les fronts se baissèrent.

L'un de ses hommes même s'avança pour lui tenir l'étrier.

— Conduisez-moi à votre maître, ordonna le voyageur.

Aussi soumis qu'il avaient été sur le point de se montrer insolents, ils s'empressèrent d'obéir.

— Annoncez le chevalier Walter d'Avenel.

Lorsque le grand seigneur chez lequel il se présentait entendit le nom des anciens fondateurs de Claymore, il se dressa, saisi involontairement, comme si l'ombre des anciens châtelains allait lui apparaître.

Il ne vit que le visage infiniment triste de la victime de Somerset.

Ainsi que l'avait fait auparavant le gardien du vieux manoir, il demanda au visiteur s'il appartenait à la vieille souche dont il n'avait plus entendu parler depuis longtemps.

Le chevalier répondit en lui apprenant les malheurs de sa maison, c'est-à-dire en racontant brièvement son emprisonnement, les incursions des ennemis sur le sol écossais, l'incendie et le pillage de Melrose.

Il ajouta seulement que, désireux de soustraire à ces cruels souvenirs sa femme, fortement impressionnée par ces tragiques événements, il avait résolu de quitter pendant quelque temps les frontières.

— J'ai pensé, continua-t-il, que vous n'occupiez peut-être pas le château de Claymore, si vieux et sur lequel le temps a fatalement marqué ses ravages. Et je venais vous demander de me permettre d'y habiter avec les miens, contre juste rétribution, ou de me le vendre.

Le comte d'Aireburg médita un instant. Puis il répondit :

— Il ne sera pas dit que j'aurai chassé un fils, le défenseur de notre nationalité, de la demeure de ses aïeux. Le château de Claymore est libre ; je ne l'habite pas, veuillez accepter d'y demeurer avec les personnes qui vous accompagnent.

Walter voulut refuser cette offre généreuse.

Mais son interlocuteur insista :

— Vous avez perdu vos biens dans la lutte pour la défense du sol sacré de la patrie. Que le toit bâti par vos aïeux abrite leur fils jusqu'à ce que le château, fort détruit par les ennemis de l'Écosse ait été reconstruit.

Walter ne pouvait repousser plus longtemps une offre faite de cette façon. Il ne le devait pas, à cause de Marie, la pauvre folle, attendant dans l'hôtellerie où il l'avait laissée sous la garde d'Ellen et des vieux serviteurs.

Le comte d'Aireburg voulait même lui offrir l'hospitalité, la nuit descendant déjà sur les collines au bas desquelles sommeillait Édimbourg.

Le chevalier d'Avenel remercia l'ami qu'il venait de trouver, et, remontant à cheval, s'enfonça sous les arbres déjà enténébrés.

Un instant après, le galop de son coursier retentissait dans les ténèbres pleins d'échos sonores.

Son esprit, allégé par l'idée de cet asile qu'il allait pouvoir offrir à son épouse si cruellement frappée, asile digne d'elle croyait voir flotter devant lui, tel qu'un nuage léger, la Dame Blanche, symbole d'espérance.

Là, espérait-il, au milieu du calme et des soins affectueux dont elle allait être entourée, sa douce Marie retrouverait bientôt la raison.

— Hélas ! murmura-t-il, pourquoi notre fils unique, notre Julien nous manque-t-il ? Avec lui, ç'aurait presque été le bonheur.

Et tendant la nuit son poing vers l'Angleterre :

— Somerset, Somerset ! le compte que nous avons à régler est terrible. Et il ne sera pas trop de tout ton sang à toi pour payer tant de sang innocent, tant de larmes cruelles !

## XII. — CHEZ LA REINE

Le lendemain, Marie d'Avenel, toujours inconsciente, et Ellen Mercy, sur les genoux de qui reposait le corps mignon de Marguerite faisaient leur entrée au château de Claymore.

Halbert le chasseur, sa femme et Tibbie la vieille nourrice, étaient les seuls serviteurs qui vissent animer la solitude de ceux qui avaient vu autrefois tant de guerriers veiller sur leur sommeil.

L'Écossais qui avait reçu le chevalier d'Avenel à sa première visite lui présenta les clés du vieux château, sur un plateau de vermeil.

— Avenel revient habiter son manoir de Claymore, dit-il d'une voix forte, hurrah pour Avenel !

— Merci, brave fils de l'Écosse libre et fière, répondit l'exilé. Je viens mettre le sang d'Avenel sous ta garde vigilante.

Le guerrier montra l'épée pendue à son côté.

— La Claymore écossaise saura défendre, s'il est besoin, le maître de la Claymore !

Le comte d'Aireburg s'était abstenu de venir recevoir son hôte, ce qu'il avait appris de sa détresse et de celle des siens lui ayant fait craindre de l'offenser en se trouvant présent lors de leur arrivée, où cette détresse aurait été trop visible peut-être.

Le lendemain matin, Walter d'Avenel se présentait chez lui pour lui témoigner sa gratitude des préparatifs rapides faits pour sa réception.

— Ne me remerciez pas, chevalier ; c'est moi qui compte aller remercier la dame d'Avenel de l'honneur qu'elle veut bien me faire en agréant l'office que vous avez bien voulu accepter.

— Hélas ! comte, Marie d'Avenel ne pourra vous entendre.

Et d'une voix désolée, il se vit contraint d'apprendre au généreux seigneur toute l'étendue de son mal.

— Pauvre ami ! gémit son auditeur.

Et plus éloquemment que de longues paroles, ses mains serrèrent longuement celles de l'infortuné Walter.

Mais le bruit de l'arrivée du vaillant chevalier n'avait pas tardé à se répandre à la cour d'Édimbourg.

Mario Stuart se souvint de la jeune épouse venue en France afin de l'implorer, pour obtenir la liberté du prisonnier des Anglais.

— Le chevalier a donc été rendu à la liberté, ainsi que nous l'avions demandé à notre cousine Elisabeth, la reine d'Angleterre ! s'écria-t-elle joyeusement en apprenant cette nouvelle.

La jeune séduisante souveraine était encore dans l'ivresse de l'enthousiasme qui avait accueilli sa venue.

Si jeune et si gracieuse, ayant autour d'elle la mélancolique auréole de son titre de veuve, venue au printemps de sa vie d'un roi sans rival dans toute la chrétienté, elle avait dès sa venue, conquis et grisé tous les cœurs.

Et son âme impressionnable était heureuse d'un événement qu'elle attribuait à son intercession pleine de générosité et d'élan.

Mais, presque en même temps que se répandait le bruit de l'arrivée du chevalier d'Avenel, elle apprit aussi le désastre qui l'avait frappé.

— Elisabeth ! Elisabeth ! s'écria alors Marie Stuart, les yeux animés de colère et d'indignation, c'est par trop me braver ! Elisabeth ! prends garde !

Le surlendemain, Walter d'Avenel, couvert de vêtements de deuil, se présenta à la cour de la reine d'Écosse.

Les courtisans, informés de ses épreuves, l'entourèrent aussitôt avec les marques de la plus vive sympathie, s'empressant auprès du guerrier qui, tant de fois, avait repoussé les tentatives des hounpilleurs anglais et que la trahison seule avait pu abattre.

Mario Stuart informée de sa présence, lui donna audience aussitôt.

— Chevalier d'Avenel, en s'avancant à sa rencontre avec la spontanéité et la grâce qui décuplaient la prix de chacun de ses actes, je vous vois enfin ! je sais par suite de quelles circonstances, dont nous parlerons tantôt. Mais, je vous en prie, donnez-moi d'abord des nouvelles de Marie, dame d'Avenel, ma compagne à la cour chérie de France et dans mon long voyage, de Marie d'Avenel mon amie.

Le chevalier plia le genou.

— Majesté, répondit-il d'une voix attristée, la volonté d'en-haut ne permet pas que j'apporte des nouvelles heureuses à la cour d'Écosse.

Il appuya respectueusement ses lèvres sur la main que la reine lui tendait et, se relevant :

— Reine, ajouta-t-il d'un accent altéré, à quoi bon obscurcir votre front par le récit d'infortunes personnelles ? Songez seulement que la frontière est ouverte : que nulle troupe organisée ne peut plus, à l'heure actuelle, disputer le passage de la Tweed aux troupes anglaises ; que Glendearg est à la merci d'un coup de main.

— Merci, chevalier, de vos avis dont je connais le bien-fondé et le désintéressement. Nous allons agir sans retard, et vous serez vengé, je vous le jure.

Walter d'Avenel eut un geste de lassitude et de découragement.

— Mais serait-il arrivé malheur à mon amie, que vous n'osez me parler d'elle ? lui demanda soudain Mario Stuart.

A ces dernières paroles qui obligeaient l'infortuné à se souvenir de ses maux, qu'il avait tout fait pour oublier en se présentant devant sa reine, l'excès de la douleur qui comprimait son âme éclata tout à coup.

Un sanglot déchirant s'échappa de sa gorge ; tout l'effort de sa volonté se brisa soudain, et il se laissa tomber sur un siège, oubliant les vaines règles de l'étiquette, tandis qu'un flot de larmes s'échappait de ses yeux brûlés.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le guerrier, l'homme de fer pleurait.

Et c'était devant une reine ! non, devant une femme !

Les femmes ont des paroles de douceur, des paroles de baume

pour débrider les plaies et calmer, consoler, apaiser les douleurs. Et Marie Stuart était toute la séduction exquise et attendrie, tout le charme, toute l'idéalisation de la femme et de la reine, ce rêve inaccessible.

Et, devant elle, un homme tel que Walter d'Avenel n'avait pas à rougir de ses larmes.

Celle qui, en ce moment, cessait d'être la souveraine pour ne plus écouter que la compassion de son âme, laissa couler ces pleurs qui, elle le savait par sa triste expérience, soulagent et apaisent.

Puis :

—Le malheur a donc été plus grand que je ne l'avais cru ?..

Walter d'Avenel alors lui apprit tout ; la folie dans laquelle il avait trouvé sa femme à son retour de captivité, la disparition de son fils et ce que lui avait appris, à ce sujet, l'ambassadeur anglais John Robby.

—Pauvre Marie ! gémit Marie Stuart. Pauvre mère !

Et ensuite :

—Pauvre père !

Elle plaignait aussi l'époux, le père qui, sorti du cachot et aspirant après l'heure divine où il reposerait son être au sein des saines joies familiales, n'avait trouvé chez lui que la désolation et la mort.

Mais, en cas, comment concilier la barbarie des soldats d'Élisabeth avec la mesure de clémence prise en l'honneur du chevalier d'Avenel ?

La jeune reine en fit la réflexion :

—Ah ! reine !.. reine, désabusez-vous ! s'écria le chevalier.

Et il lui apprit encore comment il était sorti de la Tour de Londres. Il lui nomma son sauveur, celui qui, étant le chef de la justice, n'avait pas voulu souiller sa robe du sang innocent.

Il lui dit aussi comment Élisabeth et Somerset avaient frappé lord Mercy, coupable de trop de droiture et d'honneur, lord Mercy dont il avait la fille au chevet de la chère malade, de la sainte démente.

A ce récit, la jeune veuve du roi de France François II, la reine d'Écosse, passa ses belles mains blanches sur son gracieux visage.

—Quelle horrible trame ! murmura-t-elle.

Un moment de silence angoissé régna entre les deux interlocuteurs.

A la porte l'immenso salle un highlander veillait, trop loin pour les entendre, immobile dans sa pose comme une statue.

Le chevalier d'Avenel entrevit son ombre, et, revenant à lui, s'arracha à sa prostration.

Et assurant sa voix :

—Majesté, pardonnez-moi de vous avoir appris les maux qui se sont abattus sur ma maison. Devant votre généreuse pitié, je n'ai pas su résister. C'est mal, je le sais : c'est lâche ! Aussi, veuillez me laisser vous supplier de l'oublier, Majesté, et d'oublier aussi le sujet, le soldat qui ne peut plus défendre vos frontières.

—Vous oublier, chevalier ?.. La reine d'Écosse sait trop ce qu'elle doit au plus fidèle de ses défenseurs pour mépriser l'épée brisée à son service. Si vous nous aviez moins bien défendus, la haine de nos ennemis ne se serait pas acharnée ainsi contre vous.

Et, regardant au loin :

—Mais, prenez garde, encore une fois, ma cousine : qui s'attaque aux miens me blesse moi-même. Et la longanimité a des bornes !

Walter d'Avenel avait écouté ces royales paroles dans un silence respectueux.

Le soldat, le patriote, à ces paroles, se réveillait en lui.

—Je veux revoir Marie d'Avenel, reprit la veuve de François II, la compagne aimée de mon long et périlleux voyage. Dites, quel toit abrite son infortune ?

—Mes aïeux, Majesté, au temps où ils fréquentaient la cour, ont construit, aux portes de votre capitale, le manoir de Claymore, l'épée vigilante. Le comte d'Aireburg, aujourd'hui son possesseur, a bien voulu le mettre à ma disposition. C'est là que languit et s'étoile l'âme et le corps de Marie d'Avenel. Marie d'Avenel vivante et comme morte !

Et la voix du guerrier se brisa.

—Courage, chevalier ; la démence est guérissable parfois.

—Parfois !..

Marie Stuart, la compatissante et douce reine, sentit la fragilité de l'espoir qu'elle essayait de faire passer dans l'esprit de son malheureux interlocuteur.

Elle voulut changer de conversation, distraire la douleur du chevalier par d'autres pensées.

—Le comte d'Aireburg est aussi de nos fidèles amis, reprit-elle. C'est un cœur élevé. Et je ne suis pas étonnée de sa généreuse conduite à votre égard. Mais vos aïeux ont tenu un rang à la cour, dites-vous. Les souverains ont besoin de dévouements éprouvés autour d'eux. Chevalier d'Avenel, la reine d'Écosse vous demande comment vous voudriez continuer à la servir. Parlez ! je ne vois pas de dignité trop haute pour votre valeur et sa votre courage.

—Merçi, reine ; c'est plus d'honneur que votre serviteur n'en mérite. Vienna, ce qu'à Dieu ne plaise ! le moment du danger, pour

votre trône ou votre personne, et l'épée de Walter d'Avenel sera auprès de vous.

—Mais je suis un blessé, reine Marie, mon cœur saigne. Oh ! par pitié, laissez-moi à mes chagrins et à ma solitude, dans le fond de laquelle je penserai toujours combien vous avez été généreuse pour nous.

La reine d'Écosse comprit que la douleur qu'elle avait devant elle n'était point de celles que les vains hochets de la vanité suffisent à consoler.

—Allez donc, brave chevalier, dit-elle en tendant de nouveau vers lui sa main blanche, retournez auprès de la dame d'Avenel. Et que Dieu ait enfin pitié de vous !

Walter effleura encore la main royale de ses lèvres.

Et, lentement, il se retira, se rendant auprès de la compagne sur qui le vent de l'adversité avait souillé d'une façon si atroce.

### XIII. — LES DEUX MARIE

Ainsi qu'autrefois dans la chaumière de Tabbie, la tristesse et le deuil voillaient seuls au manoir de Claymore.

Durant la succession des heures de la longue journée, Walter d'Avenel, son regard fixe et brûlant attaché sur la mère, l'épouse touchée par l'aile noire de la folie, épiait, sur son visage, l'indice d'un réveil.

Attente, étude vaines !

La nuit venue, l'infortuné gentilhomme s'asseyait au chevet de Marie et guettait encore son sourcil, espérant saisir, dans les profondeurs du songe, un signe d'espérance.

Et l'aurore, en se levant, le trouvait immobile, et debout souvent, les bras croisés sur sa poitrine, amaigri, ravagé, plus pâle encore, plus sombre que la veille.

Durant le jour, la folle, pareille à une enfant, vaguait parmi les allées du parc, tantôt un lent sourire sur les lèvres, tantôt les sourcils contractés.

Des mots entrecoupés sortaient de sa bouche : elle psalmodiait une chanson berceuse afin d'endormir un être imaginaire qu'elle semblait balancer dans ses bras.

Ou bien elle cueillait des herbes longues et des fleurs, et elle en tressait des couronnes.

Et s'adressant à Walter, avec l'effroyable tranquillité des inconscients, elle lui disait :

—C'est pour Julien, c'est pour mon fils. Vous savez le petit enfant si gracieux et si aimant qui dort là-bas, là-bas dans le grand cimetière.

Ou bien elle se reprenait :

—Qui dort là-bas, comme des fleurs pâles de nenuphar, les fleurs mortuaires, sous les eaux parmi les roseaux qui murmurent.

Le père alors sentait sa poitrine se briser dans l'effort qu'il devait faire pour ne pas laisser éclater ses sanglots.

Père mille fois torturé, voyant ainsi chaque jour comme remourir son enfant !

Sous l'effet de sa douleur incessante, des cheveux blancs, cheveux de deuil, accentuaient l'expression de mélancolie et d'affliction de ses traits.

Les consolations qu'Ellen essayait de lui prodiguer ne parvenaient plus à lui rendre aucun courage.

Un jour d'accablant plus morne, ses têts entre les mains, il se laissait emporter par la désolation qui l'emplissait, lorsqu'une rumeur inaccoutumée le rappela à lui.

Un cavalier, un des gardes de la reine, venait de s'arrêter devant l'entrée du vieux manoir.

Walter d'Avenel se dressa afin d'aller à sa rencontre.

A peine arrivait-il sous la porche qu'un carrosse aux armes de la cour apparut.

Il s'arrêta.

Un gentilhomme de la garde des highlanders écarta alors le store de soie qui masquait la portière.

Et la fille des Stuart, Marie, jadis reine de France, aujourd'hui souveraine d'Écosse, parut, soutenue par une de ses femmes.

Le chevalier découvrit alors sa tête, où toutes les angoisses avaient imprimé leur sceau.

—La reine ! murmura-t-il.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 JUIN 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

LXII

LE FILS DE RASSAJOU

(Suite)

Ce fut de là que, après avoir déjeuné, il se rendit chez lui et y apprit par Césarine le sauvetage et le départ de Savinia.

Le soir, il revenait des courses, exténué de fatigue.

Il avait passé l'après-midi à la recherche de Pelligrani sur la pelouse de Longchamps et dans l'enceinte du pesage.

S'il l'eût trouvé, il lui aurait fait certainement passer un mauvais quart d'heure; mais le rastaquouère s'était bien gardé d'y paraître.

Jacques resta deux jours sans sortir.

Il rassemblait ses forces pour une suprême tentative auprès de Mme de Fallière.

Durant ces quarante-huit heures, Césarine ne lui adressa pas un mot en dehors du service.

Elle souffrait en silence et n'espérait plus rien.

Le matin du troisième jour, il fit sa valise et appela sa femme de ménage.

—Mère Virieu, lui dit-il, je vais donner congé de mon logement. Je pars en voyage. Vous pouvez rester ici jusqu'à ce que vous ayez trouvé un emploi. Si vous avez besoin d'argent, n'hésitez pas à m'en demander.

Au fond, il lui était reconnaissant de lui avoir épargné un crime qui pesait quand même sur sa conscience.

Césarine saisit la main qu'il lui tendait cordialement et la porta à ses lèvres.

—Oh! monsieur Jacques, dit-elle suffoquée par ses larmes, je voudrais être riche pour vous rendre heureux selon vos goûts.

Comme elle le comprenait bien, son fils!

Étonné de cet excès de tendresse et de dévouement, il fixait sur elle ses yeux perçants.

—Je commence à croire, mère Virieu, dit-il, que vous êtes un peu folle.

—Est-on folle, répliqua-t-elle, de se raccrocher à une affection quand on se retrouve seule dans la vie après avoir éprouvé tous les malheurs?

Il déposa sa valise sur la table, et s'installa dans un fauteuil; puis, croisant les jambes:

—Prenez un siège, mère Virieu: racontez-moi vos histoires.

—Je vous les ai déjà résumées, monsieur Jacques. Je vous en prie, ne m'obligez pas à rappeler des choses que je voudrais pouvoir oublier...

—Des choses terribles, n'est-ce pas?

—Oh! oui, monsieur Jacques, plus terribles que vous ne sauriez le supposer.

—Mon Dieu! dit-il, je comprends votre douleur; mais le temps aurait dû l'atténuer. Que diable! on ne vit pas que dans le passé.

—C'est pourquoi je me rattache au présent, monsieur Jacques, et qu'il m'est bien pénible de vous quitter.

—Moi! mais je ne vous ai jamais causé que des chagrins. Rien d'étonnant à ce que vous soyez attachée à Savinia, avec qui vous vous entendez à merveille...

—Elle est si bonne! interrompit-elle.

—N'en parlons plus, s'il vous plaît, et laissez-moi achever ma pensée. Franchement, qu'est-ce qui peut vous rattacher à un être aussi désagréable que moi?

—Vous avez vos mauvais moments, monsieur Jacques; mais je ne puis croire que vous soyez foncièrement méchant. Me permettez-vous de parler à cœur ouvert?

—Oui, la mère; je suis vraiment curieux de savoir ce que vous pensez de moi.

—J'ai peur que l'ambition ne vous fasse lâcher la proie pour l'ombre. Vous pourriez être si heureux si vous saviez vous contenter. Avec vos capacités, votre instruction, vous êtes assuré de gagner largement votre vie. Le bonheur, croyez-moi, mon enfant, ne repose que sur les affections qui nous entourent. Elle vous aimait tant, Savinia, et elle espérait que son enfant...

—Assez! s'écria-t-il. Vous croyez bien la connaître, mais vous ne savez pas ce que je sais. Elle est cause de tous mes malheurs.

—Vous n'êtes pas juste! osa dire Césarine; ce n'est pas elle qui vous a poussé au jeu et...

Mais déjà, saisissant sa valise, Jacques était parti en battant la porte.

Il s'arrêta un instant chez la concierge pour l'inviter à mettre le logement en location.

—Voici ma clef, lui dit-il. La Virieu garde la maison jusqu'à nouvel ordre. Je pars en voyage pour une huitaine de jours. Tâchez de louer, vous aurez une gratification.

Le soir même, Jacques Brémont débarquait à Châteauroux, chez la mère de Marcel.

La vieille Madeleine, au service des Fallières depuis trente ans passés, le reçut à l'antichambre et le fit entrer au salon.

—Je ne sais, lui dit-elle, si vous pourrez voir Madame aujourd'hui; elle est bien malade; le docteur vient d'arriver.

—J'attendrai.

Resté seul, le misérable s'abandonna à la joie que lui causait la mauvaise nouvelle.

Il se frottait les mains en se disant.

—Comme les cent mille francs de la comtesse arriveraient à propos pour me sortir d'affaire! Que le diable emporte ce docteur qui se permet d'empêcher la mort d'entrer ici!

Une demi-heure se passa sans que personne lui donnât signe de vie.

—La consultation est longue, pensait-il, ça va mal; donc, ça va bien!

Sa consultation terminée, le Dr Cartier passa au salon avec Lucile pour rédiger son ordonnance.

Jacques se leva et s'inclina devant la jeune fille.

—Je suis désolé, lui dit-il, d'apprendre que madame votre mère est encore malade. Comment va-t-elle en ce moment?

Ce fut le docteur qui se chargea de la réponse:

—Mme de Fallière est fort éprouvée par sa maladie de cœur. Aussi, suis-je obligé, monsieur, de lui interdire toute visite jusqu'à nouvel ordre.

S'adressant à Lucile:

—C'est vous, mon enfant, que je charge de l'exécution de cette consigne. Il n'y aura d'exception pour personne.

—Comptez sur moi, répondit-elle en lançant au visiteur un regard qui n'avait rien d'amical.

Le fils de Rassajou pâlit légèrement, se pinça les lèvres et, s'inclinant de nouveau:

—Veuillez, mademoiselle, annoncer ma visite à madame votre mère et lui dire que je resterai quelques jours à Châteauroux. Je reviendrai dès qu'elle sera en état de me recevoir.

—Oh! fit le docteur, pas avant la semaine prochaine.

Jacques se retira sans saluer le praticien.

Il se rendit à l'hôtel de l'Espérance, où il descendait d'habitude.

Il y resta trois jours, enfermé dans sa chambre, s'y faisant servir ses repas, ne parlant à personne.

Qu'attendait-il? un dévouement qu'il désirait ardemment, qu'il appelait de tous ses vœux: la mort de la comtesse de Fallière!

Mais, grâce au docteur Cartier, la malade en rappela encore une fois.

Le matin du quatrième jour, Jacques Brémont recevait d'elle le billet suivant, daté de la veille:

" Mon cher enfant,

" J'apprends que tu es venu, mardi dernier, et que, selon les ordres du Dr Cartier, on t'a empêché de me voir.

" Cette consigne n'aurait pas dû te concerner, et si j'avais su, si j'avais pu me douter, je t'aurais épargné ce gros chagrin.

" Rassure-toi, mon cher enfant, je vais beaucoup mieux. Tu peux venir cet après-midi, je serai levée et en état de te recevoir.

" Mon Dieu! qu'il est donc pénible d'être obligée de se cacher ainsi! On te traite chez moi comme un étranger alors que tu es, avec Lucile, ce que j'ai de plus cher au monde.

" Viens, ta présence achèvera ma guérison."

La pauvre femme terminait sa lettre en envoyant un baiser maternel à l'imposteur qui guettait sa mort.

—Allons! se dit-il avec amertume, mes espérances ne sont pas encore mûres.

À trois heures de l'après-midi, il retourna chez la comtesse.

Lucile le reçut avec sa froideur habituelle.

—Je sais que maman vous a écrit, lui dit-elle. Elle tient absolument à vous voir.

—Vous avez l'air de le regretter, mademoiselle?...

—Oui, monsieur, par la raison, toute simple, que ma pauvre mère est encore très faible. Elle allait mieux hier soir; mais je la trouve si mal, ce matin, que si elle ne me l'avait pas défendu, j'aurais été chercher le Dr Cartier.

—À quoi attribuez-vous cette rechute?

—À une lettre qu'elle a reçue et dont je ne connais pas la tenour. Ne lui auriez-vous pas écrit?

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—Non, mademoiselle et je ne comprends guère votre demande. Je vois avec regret que l'affection que me porte votre mère vous fait ombrage.

L'hypocrite ajouta en feignant à merveille une émotion contenue :

—Je ne m'imposerai pas davantage dans une maison où je sens de l'hostilité contre ma personne, contre mon caractère. Il ne me reste plus qu'à me retirer.

Lucille l'aurait volontiers laissé partir ; mais sa mère avait vu arriver le visiteur et s'habillait pour le recevoir.

—Vous interprétez mal ma pensée, dit-elle. Je ne suis en aucune façon jalouse de l'intérêt que ma mère porte au fils d'une de ses anciennes amies ; tout mon désir est qu'elle n'en éprouve jamais que des satisfactions.

D'instinct, Lucile sentait un ennemi en ce personnage énigmatique.

Depuis que Jacques Brémond était entré dans leur vie, sa mère avait changé pour elle. Un mystère planait dans cette maison autrefois si tranquille.

Lucile n'avait pas été la seule à le remarquer. Leur vieil ami, le Dr Cartier, partageait sa manière de voir ; mais il n'en parlait jamais qu'avec des réticences et plutôt pour se renseigner.

Jacques se disposait à lancer à la jeune fille une aigre réplique, lorsque la comtesse entra au salon.

Cette malheureuse femme faisait peine à voir.

Lucile dut la soutenir jusqu'à son fauteuil.

—Tu n'es pas raisonnable, lui dit-elle, tu n'aurais pas dû te lever.

—Mais si... cela va mieux, beaucoup mieux, murmura la malade d'une voix profondément altérée.

Et son regard vitreux se posa sur celui du misérable dont elle se croyait la mère.

Dans l'expression de ce regard, le fils de Rassajou sentit une inquiétude, un reproche

—(Ça va encore chauffer, se dit-il. La bonne dame aura reçu une nouvelle dénonciation contre moi.

Un mauvais sourire crispa ses lèvres.

Il pensait déjà à utiliser la chose pour achever sa victime.

Lucile, pressentant une nouvelle secousse, s'était assis auprès de sa mère et ne paraissait pas disposée à la quitter.

Après l'échange de quelques paroles banales Mme de Fallière se penchant à l'oreille de sa fille.

—Laissez-nous un instant, lui dit-elle tout bas, j'ai à lui parler.

Lucile se retira à grand regret.

Aussitôt la comtesse tira fiévreusement de sa poche un papier froissé et le tendant à Jacques fut de refuser de prendre communication du billet.

—Si c'est encore une lettre anonyme, dit-il, vous auriez dû la jeter au feu sans la lire.

—Je ne l'ai pas fait, répliqua-t-elle, par la raison que tu es trop intéressé à connaître les calomnies lancées contre toi.

—Ma mère, ose dire l'imposteur, je vous ferai remarquer que nous sommes seuls et que vous ne m'avez pas encore demandé de vous embrasser.

C'était exact.

Elle le reconnut en lui tendant la main et en l'attirant près d'elle.

Et les lèvres du scélérat souillèrent le front de la mère de Marcot !

Cette tartuferie perpétrée, Jacques se recula pour lire la lettre anonyme.

Il y était dit :

« Madame la comtesse,

« L'individu qui, par ses manœuvres ténébreuses, s'est emparé de votre affection et l'exploite sans vergogne, vient encore de faire des siennes.

« Il s'est laissé surprendre la semaine dernière, par la police, rue Condorcet, dans un tripot tenu par une fausse baronne. Le commissaire, chargé de cette descente, en pleine nuit, n'a pas ménagé à Jacques Brémond l'assurance de son mépris.

« Il lui a rappelé la tricherie dont votre protégé s'est rendu coupable au cercle des Amateurs-Réunis et l'a prévenu que la justice avait l'œil sur lui.

« Vous aurez prochainement la preuve de ces faits par le compte-rendu du procès intenté en correctionnelle contre la fausse baronne : Jacques Brémond y sera appelé comme témoin et peut s'attendre à s'être salé par le président du tribunal. »

—Et toujours pas de signature ! s'écria Jacques.

Il se donnait ainsi le temps de réfléchir.

Nier eût été maladroit surtout ayant à redouter la publicité que son ennemi caché se proposait de donner au procès de la baronne.

La comtesse, affaissée dans son fauteuil, l'observait douloureusement.

Il fallait s'expliquer sans plus de retard.

—Eh bien, oui, reconnut Jacques, je suis allé de nuit dans cet enfer, mais non pour y jouer. J'avais appris qu'un aventurier à qui

j'ai eu le tort de prêter trois cents francs au quartier Latin, fréquentait cette partie. Je me suis introduit chez la baronne dans le seul espoir de rentrer dans mes fonds. Est-ce une si grosse faute ?

—Très grosse, mon enfant, puisque tu t'es exposé à comparaître comme témoin à ce vilain procès.

—Je ne pouvais pas me douter qu'une descente de police aurait lieu dans ce bouge, où d'ailleurs mon débiteur a brillé par son absence.

Et, prenant un air fâché, grossissant la voix :

—Je dis, ma mère, et je répète que vous auriez dû jeter au feu, sans la lire, cette anonyme !

Le ton que le scélérat avait pris pour renouveler ses reproches glaçait la malheureuse jusqu'au fond de l'âme.

Elle ne reconnaissait plus en lui le jeune homme timide et doux qui s'était présenté à elle avec la lettre de Julien Lartigne.

Cet enfant mentait effrontément, et pour masquer son hypocrisie, de coupable il se faisait accusateur.

—Mon fils, dit la comtesse, vous m'avez fait bien mal. Il me semble que mon cœur va se briser.

—Et moi donc ! répliqua-t-il, croyez-vous que vos soupçons injustes ne me causent pas une peine atroce. Un misérable s'acharne sur moi à coups de lettres anonymes et vous ajoutez foi à ses calomnies. Tenez ! ma mère, je regrette bien d'être venu à vous, j'étais pauvre, couvert de dettes, c'est vrai, et vous m'avez donné l'aisance ; mais si, pour me récompenser de ma franchise, vous persistez à voir en moi un joueur et un malhonnête homme, eh bien, nous nous séparerons, je me passerai de vos bienfaits et vous serez délivrée de mon amour filial.

C'en était trop ! Mme de Fallière, suffoquée par cette menace, poussa un grand cri et s'effaissa, inanimée, dans son fauteuil.

Déjà, au bruit de la discussion, Lucile, qui se tenait dans la pièce voisine, avait prêté l'oreille ; mais l'épaisseur des murs et des tentures empêchait les sons d'arriver précis au dehors.

Elle perçut cependant le cri de détresse de sa mère et rentra précipitamment au salon.

—Misérable ! s'écria-t-elle, vous l'avez tuée !

Il était déjà prêt à jouer son rôle.

—Mais que croyez-vous donc, mademoiselle ? Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait.

L'évanouissement de la comtesse n'avait duré qu'une seconde.

Elle se redressait déjà.

Elle comprenait tout et rassemblait ses forces pour détourner les soupçons de Lucile.

—Nous causions bien tranquillement, dit-elle. Cela m'a pris tout d'un coup. Oui, je suis encore un faible. Excusez-moi, Jacques. Lucile va m'aider à regagner ma chambre. Revenez demain, n'y manquez pas.

Elle lui tendit la main qu'il prit et eut l'audace de porter à ses lèvres.

—Je vous en supplie, madame, dit-il, faites comprendre à mademoiselle que je ne suis pour rien dans cette rechute.

—Oui, mon ami.

—Voulez-vous que je vous envoie le Dr Cartier ?

—C'est inutile. A demain, dans la matinée.

Elle s'était levée à grand-peine et, s'appuyant sur le bras de Lucile, elle sortit en adressant à l'imposteur un long regard suppliant. La victime demandait pardon à son bourreau !

Le fils de Rassajou rentra chez lui avec la satisfaction du mal accompli.

—Je lui ai porté un rude coup, se disait-il.

Le soir même, il recevait de Mme de Fallière la lettre suivante, dont l'écriture tremblée indiquait l'état de agitation de la malade :

« Mon cher enfant,

« Je suis désolé des paroles si dures que Lucile t'a adressées.

« Si elle savait qui tu es, si elle pouvait deviner en toi un frère et non un ennemi, tu ne la verrais plus que souriante.

« Je ne vois qu'un moyen de prévenir le retour de ces pénibles scènes : c'est, non de nous séparer, comme tu m'en as menacé tout à l'heure, cruel enfant, mais de nous voir ailleurs qu'à Châteauroux.

J'estime également que tu devrais quitter Paris et te chercher dès aujourd'hui un emploi en province, afin de te préparer, par la pratique, à gérer ton propre bien quand tu seras en âge de t'établir.

« Je ne t'en continuerai pas moins ta pension, ce qui te permettra de faire quelques économies.

« Autorise-moi à te recommander de nouveau à M. Pierre Sorlac. Il te trouvera un poste convenable dans cette région. J'irai te voir le plus souvent possible et nous n'aurons plus à craindre la jalousie de ta sœur.

« Tu me diras demain ce que tu en penses. »

La lecture de ce billet causa un attendrissement passager à Jacques Brémond.

—C'est tout de même une bonne mère que j'ai là, se disait-il, et

si je pouvais me la conserver, je ne serais déjà pas si malheureux.

L'idée de quitter Paris, d'échapper à la surveillance de ce terrible ennemi, lui souriait. Il comptait bien d'ailleurs que la réalisation de ses espérances ne tarderait pas.

Il sacrifierait quelques mois dans la paix de la province pour refaire sa santé et se tracer un nouveau plan de conduite.

Dans son inconscience, il ne s'adressait qu'un seul reproche, celui d'avoir cédé à l'entraînement du jeu.

Selon lui, cette passion était indigne d'un homme fort, d'un homme qui ne doit compter que sur lui-même, sur sa volonté, sur son adresse, son savoir-faire, et non sur l'aveugle chance; nul ne saurait être maître de la dame de pique, encore moins de la vitesse d'un cheval.

—C'est le point faible de mon cerveau, conclut-il; quelques mois à la campagne, loin des champs de courses et des tripos publics ou chandestins, suffiront à ma guérison. Une fois maître de moi-même, je serai en forme pour la lutte.

« En forme ! » cette expression lui rappela le cauteleux Pelligrani.

Ah ! celui-là, si jamais il le rencontrait seul à seul, passerait un mauvais quart d'heure.

Le lendemain matin, il retourna chez la comtesse de Fallière avec la ferme décision de suivre à la lettre ses conseils.

La vieille Madeleine sortait au moment où il se disposait à sonner.

Elle avait le visage bouleversé; des larmes brillaient dans ses yeux.

Qu'allait-il encore apprendre ? la fin peut-être. . . .

Son cœur tressaillit de joie,

—Vous venez aux nouvelles, monsieur Brémond ? lui dit-elle. Ça va très mal ; Mme la comtesse est tombée en syncope. J'allais prévenir le docteur Cartier.

—Restez, fit-il, j'y cours.

—C'est que Mlle Lucille. . . .

—J'irai plus vite que vous.

—Eh bien, allez, monsieur. Si le docteur n'est pas là, cherchez-le dans toute la ville ; mais prévenez-nous. Au besoin, on ira chercher un autre médecin.

Jacques courut chez le docteur Cartier, avec l'espoir de ne pas le rencontrer à son domicile.

Mais le praticien venait tout justement de rentrer.

Il remercia froidement le jeune homme et, remontant dans sa voiture, se fit conduire chez la comtesse.

Dans l'après-midi, Jacques retourna aux nouvelles.

—Nous avons eu bien peur, lui dit Madeleine, mais nous voilà rassurées, grâce au docteur. Ah ! sans lui, notre bonne maîtresse y passait.

—Ah ! fit Jacques d'un ton si dégagé que la bonne femme le regarda avec étonnement. Vous aurez soin d'informer de ma visite Mme la comtesse. Alors, vous êtes bien sûre qu'elle est hors de danger ?

—Le docteur l'affirme. Seulement, ajouta Madeleine à voix basse, il ne faudrait pas qu'elle apprit le grand malheur.

—Quoi encore ?

—Comment, vous ne savez pas ? toute la ville en parle : cette pauvre Mme Petitot, la meilleure amie de ma maîtresse est tombée en paralysie, ce matin. Le docteur est auprès d'elle. Quand vous verrez Mme la comtesse, ne lui en parlez pas. On le lui annoncera tout doucement, mais pas avant plusieurs jours.

—C'est entendu, Madeleine.

Jacques se promena, fort soucieux, dans la ville.

Il n'ignorait pas les relations d'étroite amitié qui existaient entre la comtesse et Mme Petitot ; il soupçonnait fort cette dernière d'avoir reçu en dépôt les cent mille francs que lui réservait la mère de Marcel.

—Diable ! pensa-il, et mon argent, mon héritage ! Si elles allaient claquer toutes les deux, ça ne ferait pas ma balle.

Il alla flâner dans un cabaret fréquenté par les ouvriers de la fabrique d'instruments agricoles.

On n'y parlait que de la patronne, de Rose et de Pierre.

La consternation était générale.

Ces braves gens ne tarissaient pas sur l'éloge de la bonne dame, de sa fille adoptive et de l'ingénieur qui, tout en menant ferme sa barque, leur faisait la vie si douce.

Jacques aurait dû être touché par ces démonstrations qui lui prouvaient que la nature humaine est capable de reconnaissance ; mais son cœur, desséché par l'égoïsme, ne vibrerait plus qu'à l'intérêt personnel.

Ayant appris que la paralytique n'était pas en danger immédiat, il s'en fut dîner avec l'appétit d'un homme qui croit avoir bien rempli sa journée.

Il passa ainsi la fin de ses visites, il se rencontra sur le perron avec le docteur Cartier.

—Je comprends, lui dit le praticien, que vous ayez hâte de revoir votre protectrice en bonne santé ; mais je dois vous déclarer que

j'ai donné l'ordre formel à Mlle Lucile d'épargner toute visite à sa mère.

—Particulièrement la mienne, fit Jacques, qui n'avait pu maîtriser son dépit.

—Eh bien, oui, monsieur, puisque vous m'obligez à le reconnaître. Je ne m'explique pas le rôle suspect que vous jouez ici ; je constate que votre présence, vos agissements sont pour beaucoup dans les troubles nerveux subis par Mme de Fallière. Cela me regarde et comme médecin et comme ami de la maison.

Son imposture même obligeait Jacques à la prudence.

—Je ne joue aucun rôle, affirma-t-il, je suis un orphelin à qui Mme de Fallière veut bien porter de l'intérêt en souvenir de ma mère ; mais puisque les personnes qui l'entourent me suspectent, il ne me reste plus qu'à me retirer. J'écrirai dans ce sens à la comtesse.

Cette menace inquiéta le docteur pour sa malade.

—Si vous avez une sincère reconnaissance pour Mme de Fallière, dit-il, épargnez-lui ce nouveau chagrin.

—Soit ! mais c'est la dernière fois que je viens ici.

Et Jacques sortit aussitôt.

Il était blême de rage contenue.

Le soir même, il s'enfuit à Paris, certain que si la comtesse se rétablissait, elle ne tarderait pas à lui donner de ses nouvelles.

## LI. — LA GRAND'MÈRE

Peu de temps après ces incidents, Savinia mit au monde une petite fille, qui fut déclarée à la mairie sous le nom de Laure Cartier.

De l'amour sincère qu'elle avait eu pour Jacques, il ne restait pas trace dans son cœur.

A Césarine qui, chaque jour, venait passer de longues heures avec elle, Savinia ne parlait jamais de lui.

La seule préoccupation était de ne pas rester à la charge de maman Virieu.

Elle lui déclara qu'elle allait se mettre en campagne pour trouver du travail.

—Nous avons bien le temps, répliqua Césarine. Il vous faudrait placer Laure en nourrice et c'est ce que je ne tolérerai point.

Cette enfant, c'était ce qu'elle avait de plus cher au monde maintenant ; c'était sa petite-fille.

Elle ne se lassait pas de l'admirer, de la bercer sur ses genoux ; elle la dévorait de caresses.

Savinia lui en était d'autant plus reconnaissante qu'elle ne pouvait soupçonner le motif si naturel de cette adoration passionnée.

Or, un beau matin, Césarine lui dit en souriant, mais sur un ton d'autorité :

—Maintenant que vous voilà forte, ma chérie, plus forte que jamais, nous allons faire une petite promenade au soleil, dans les environs, avec Laure.

—Bien volontiers, bonne maman, et, si vous m'en croyez, nous ne reviendrons pas ici. Ça coûte trop cher. Je prendrai un cabinet en garni et je commencerai dès demain mes démarches. J'irai m'inscrire au bureau de placement.

—Rien ne presse.

—Si, bonne maman, votre bourse n'est pas inépuisable, et je ne voudrais pas. . .

—Ne vous inquiétez pas de ça, interrompit la Rassajou. De l'argent, j'en aurai toujours assez pour nous trois.

Savinia brûlait d'envie de lui demander l'explication de cette énigme, mais elle s'en abstint, par discrétion.

Césarine pomponna le bébé.

Elle le prit dans ses bras, l'embrassa à quatre reprises.

—Allons, dit-elle, et ne vous étonnez de rien. Je vous ménage une surprise, ma belle.

Savinia devint tout pâle. Une surprise ? Est-ce que maman Virieu projetait de la remettre en présence de Jacques, ce père dénaturé qui n'était pas encore venu embrasser son enfant ?

—A quoi pensez-vous donc ? lui demanda Césarine.

—C'est que. . .

—Quoi ? Parlez franchement.

—C'est que, bonne maman, je ne tiens pas à le revoir !

—Monsieur Jacques, n'est-ce pas ? Pourquoi ?

—Il me fait peur, oh ! oui, bien peur ! . . . Sans vous, je serais morte. . . morte empoisonnée, par lui ! . . .

Cette horrible supposition, Césarine l'avait faite également ; puis, peu à peu, son amour maternel s'était refusé à admettre une telle monstruosité !

—Rien ne le prouve, balbutia-t-elle. Vous allez trop loin, ma ché-



rie ; il faut vous défier de votre imagination. Du reste, pour aujourd'hui, il ne s'agit pas du tout de M. Jacques. Venez ; laissez-moi le plaisir de vous surprendre.

Da moment qu'il ne s'agissait pas de lui, Savinia suivit sans hésitation la maman Virieu.

La promenade ne fut pas longue.

Elles n'avaient pas fait cent pas sur la rue de Vaugirard que Césarine s'arrêtait devant une maison à trois étages, derrière laquelle on apercevait, par le couloir d'entrée, une succession de petits jardins clôturés de haies vives.

— Suivez-moi, dit-elle.

Laure s'était endormi dans les bras de sa grand-mère, qui prenait mille précautions pour ne pas la réveiller.

Elles entrèrent chez la concierge, à qui Césarine dit :

— Je vous présente votre nouvelle locataire...

Savinia comprit : c'était encore une nouvelle folie de bonne maman !

Césarine tira une clé de sa poche et montant l'escalier :

— Hein ! fit-elle, j'espère que c'est gentil, ici ; c'est frais, c'est gai, on se croirait à la campagne.

Au deuxième étage, elle s'arrêta devant une porte fraîchement repeinte.

— Vous allez voir, tout a été remis à neuf, les papiers, le parquet. Deux pièces et la cuisine, sans compter le jardinet, qu'on voit de la fenêtre, ce qui sera bien commode en été pour surveiller Lauro quand elle sera en âge de trotter.

Elle ouvrit, et se rangeant de côté :

— Entrez, vous êtes chez vous ; c'est payé d'avance pour trois mois. Vous aurez le temps de vous retourner. Voici la salle à manger.

Le mobilier était des plus sommaires, mais tout neuf et pimpant.

Dans le buffet en noyer, que Césarine ouvrit avec une satisfaction de propriétaire, se trouvait un service complet de table.

— Il ne manque rien, affirma Césarine.

Savinia rougissait de plaisir et aussi de honte, car enfin la maman Virieu se ruinait pour elle.

La chambre à coucher était luxueuse en comparaison du reste. Ce qui attirait tout de suite le regard, c'était la barcelonnette destinée à Laure. La petite y dormirait comme une princesse sous ses rideaux de soie rose.

— C'est trop ! c'est trop ! dit Savinia.

L'émotion, la reconnaissance lui faisaient monter les larmes aux yeux.

Césarine entra dans la cuisine.

— Et c'est tout, fit-elle. Une batterie comp'ète, l'eau à discrétion, un fourneau qui tire à merveille. Des placards partout, et du linge pour plusieurs années. Vous voilà montée.

Savinia l'embrassa à trois reprises.

— C'est bon, dit Césarine, vous allez réveiller Lolo. Maintenant, descendons au jardin. Trois cents francs de loyer, pas d'avantage.

Savinia n'osa pas lui dire que c'était bien loin du centre de Paris, bien loin des quartiers commerçants où elle espérait trouver un emploi.

Tout petit le jardinet, mais avantaagé d'un berceau couvert de vignes vierges sous lequel il ferait bon se tenir à l'ombre.

Elles s'assirent sur le banc rustique et l'enfant s'étant éveillé, la mère Virieu dit :

— C'est un amour de petite. Elle grossit à vue d'œil. Pour sûr, ce sera une belle fille ; elle aura de qui tenir. On ne peut pas dire que son père soit vilain et mal bâti.

— N'en parlons pas, bonne maman, je vous en prie. Je fais tout ce que je puis pour l'oublier.

— Et vous n'y arrivez pas.

— Si, bonne maman. Il me fait horreur.

— On dit toujours ces choses-là en pareil cas ; mais si M. Jacques vous revenait contrit et repentant, vous lui pardonneriez.

— Jamais !

— C'est un mot qu'on devrait rayer de toutes les langues. Laissons cela, nous avons bien le temps d'en reparler. Je n'ai qu'un mot à ajouter à ce sujet : si Jacques vous revient, il faudra lui poser vos conditions.

Savinia risqua une question :

— Alors, il vous a repris tout à fait à son service ?...

— C'est-à-dire que je continue à le servir. Il ne m'a plus reparlé de rien, et moi, bien contente, je suis restée.

— Que de mensonges dans la bouche de cet homme ! dit Savinia. Quelle duplicité, et comment pouvez-vous avoir conservé la moindre affection pour lui, qui vous a tant fait souffrir... à cause de moi ! Jacques finira mal, vous verrez, c'est certain.

Le visage de Césarine exprimait un vif mécontentement.

Elle souffrait de ce qu'une autre prononçât, tout haut, sur son fils, un jugement qui ne s'imposait que trop à l'évidence.

— Oh ! mon enfant, murmura-t-elle, que vous me faites mal !...

— N'en parlons plus, bonne maman ! plus jamais ! J'ai si peur de lui ! Surtout ne lui donnez pas notre adresse.

Césarine sortit sans lui avoir répondu.

Elle rentra à préparer le déjeuner de Jacques qui, depuis quelques jours, restait chez lui et s'était replongé dans ses livres d'étude.

A midi, il se mettait à table d'un air souriant.

— Eh ! la mère Virieu, dit-il, mettez donc un second couvert, s'il vous plaît ?

— Vous attendez quelqu'un ? Vous auriez dû m'avertir M. Jacques. J'aurais fait quelques choses de plus.

— Bah ! il y en aura toujours assez pour deux. C'est vous la mère, que j'attendais. Mettez votre couvert et asseyez-vous en face de moi.

De surprise, la pauvre femme faillit laisser tomber les assiettes qu'elle tenait en main.

Son fils se familiarisait avec elle, au point de l'admettre à sa table !

Elle en doutait encore.

— Est-ce pour plaisanter, monsieur Jacques ?...

— Non pas, c'est très sérieux. Servez, la mère, et mettez-vous là, avec votre meilleure figure ; tenez ! avec celle que vous avez en ce moment.

Elle courut à la cuisine et essuya avec son tablier deux grosses larmes qui lui venaient de sa joie, de son attendrissement.

— Est-ce qu'il commencerait à m'aimer un peu ? pensait-elle.

Quand la table fut prête, Césarine resta debout, comme d'habitude.

Il la laissa ainsi une grande minute, s'amusant de son embarras, de son hésitation.

— Asseyez-vous donc, la mère, dit-il enfin. Commençons par bouillottes ; nous causerons au dessert en prenant le café.

Césarine tressaillit.

De quel sujet allait-il l'entretenir ?... Ne serait-ce point de Savinia... et de l'enfant ?

Un immense espoir entra en son cœur.

— A la bonne heure ! la mère, dit-il, vous voilà souriante. Ça vous rajeunit de dix ans. Et moi, vous ne me faites pas de compliment ?

— Si, monsieur Jacques, vous avez très bonne mine, depuis que vous rentrez de bonne heure à la maison et que vous avez repris vos études. J'étais bien certain que vous deviendriez sérieux, avec le temps. D'abord, vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux.

— Excepté le nerf du bonheur, répliqua-t-il, c'est-à-dire la galette, la bonne galette, sans laquelle on est esclave toute sa vie durant, sans laquelle on trime pour des gens qui nous regardent du haut de leur grandeur. Ce n'est pas votre avis, la mère ?

— Non, monsieur Jacques, oh ! non.

— Eh bien ! dispensez-vous de me donner vos raisons. Je les connais d'avance. Vous me direz que l'homme est fait pour le travail, que tout le monde dépend de quelqu'un, que la terre elle-même n'est pas libre de s'arrêter dans son cours. Connu ! archi-connu ! mais l'homme fort, l'homme vraiment fort, est au-dessus de toutes lois.

Le sourire de Césarine s'envola.

Un tel raisonnement l'épouvantait pour ce fils qu'elle avait tant chéri du fond de son cachot et qui lui caùt tant de larmes.

Ah ! Savinia n'avait que trop raison : le malheureux se ferait briser dans cette lutte inégale contre le destin.

— Vous ne mangez plus, la mère, dit-il. Allons ! un coup de vin ; défense d'y mettre de l'eau. Et ne me blâmez pas dans votre for intérieur. Si, pour mon malheur, je ne pense pas comme tout le monde, à qui la faute ? à ma mère ! qui m'a lâché et abandonné tout seul dans une société où, sans point d'appui, on risque à tout moment de se rompre le cou.

La Rassajou devint blême.

Elle se leva pour continuer le service et, arrivée dans la cuisine, poussa un long sanglot étouffé.

Il lui prenait une envie folle de se révolter à son fils, de lui prouver que cette mère, qu'il maudissait, avait rempli son devoir, tout son devoir.

Ainsi donc, l'instruction qu'elle lui avait fait donner en échange de l'abandon de Rose n'éveillait en lui que des idées de révolte ! Son seul Dieu, c'était l'argent.

Mais alors, de quoi allait-il donc lui parler tout à l'heure !

Jacques demeura silencieux jusqu'à la fin du repas.

— Servez-nous le café, le pousse-café... là... Et maintenant, caissons.

Il prit son air le plus aimable pour lui poser cette étrange question :

— M'êtes-vous sérieusement dévoués la mère ?

— Comment pouvez-vous en douter, monsieur Jacques !

— J'avais boscin que vous me le répétiez. C'est fait ; maintenant, allons tout droit au but. Eh bien, oui, j'attends une personne cet après-midi, une grand dame, la comtesse de... peu nous importe le

nom. Cette grande dame veut bien, pour des raisons que vous n'avez pas besoin de savoir, s'intéresser à moi.

Césarine comprit qu'il s'agissait de Mme de Fallière, de la mère de Marcel !

Elle ne put réprimer un frémissement.

— Donc, la comtesse va venir ici. Je voudrais qu'elle vous y trouvât seule. Vous lui direz que je suis à la Sorbonne, au cours de chimie, et que je ne tarderai pas à rentrer. Elle en profitera sans doute pour vous poser quelques questions à mon sujet.

— Comme il faut tout prévoir, établissons d'avance les réponses. En principe, vous ne lui direz que du bien de votre maître. C'est compris, la mère ?

— Oui, balbutia Césarine, anéantie par le cynisme de son fils.

— La comtesse vous demandera certainement si j'ai quitté Savinia. Vous lui répondrez affirmativement. Vous avez bien saisi ?

— Hélas ! oui, monsieur, et ce n'est pas ce que vous faites de mieux.

— Ça, c'est mon affaire. Ah ! n'allez pas lui dire à la comtesse, que je suis père. Elle l'ignore.

— Malheureusement, monsieur Jacques : votre enfant aurait peut-être trouvé un appui auprès de cette dame, si, vraiment, elle s'intéresse tant que cela à vous . . .

— Ça, c'est encore mon affaire. La comtesse vous demandera si je travaille beaucoup. Vous répondrez : émerveillément ! et vous ajouterez qu'il en a toujours été ainsi. En résumé, il importe que cette excellente dame remporte d'ici la plus haute opinion de son protégé. Je puis compter sur votre dévouement, n'est-ce pas, sur votre intelligence ? . . .

— Mais certainement, monsieur Jacques.

— Vous me rendez là un grand service, et comme tout service mérite une récompense, voilà deux louis pour votre peine. Je vous les donne de bon cœur.

Ce disant, il jeta sur la table deux pièces de vingt francs.

— Ramassez donc, la mère ! Ne faites pas la petite bouche.

Mais Césarine, indignée, se leva de table, sans toucher au prix des horribles mensonges que son fils lui imposait.

— Le dévouement qui se fait payer, dit-elle, n'est pas sincère. Vous auriez tort de compter sur moi si j'acceptais cet argent. En pareil cas, je serais au plus offrant, et votre comtesse n'aurait, pour savoir la vérité, qu'à y mettre le prix.

Jacques accepta la leçon et remit dans sa poche ses deux louis.

— Soit ! la mère. Vous êtes d'une profondeur vertigineuse. Si Marcel était là, s'il vous entendait, il prendrait des notes pour l'un de ses prochains romans.

Ce nom de Marcel fit rougir Césarine.

En parlant si légèrement de l'ami dont il avait volé la mère, le fils de Rassaïou mettait le comble à son ignominie.

Il enveloppa sa servante d'un coup d'œil méfiant et répéta :

— Tout est bien compris, bien entendu ?

— Oui, monsieur Jacques, mais il me sera pénible de traiter comme une gourgaudine la mère de votre enfant. Elle ne le mérite pas . . .

— Laissons cela, s'il vous plaît ! Libre à vous de me lâcher. En ce cas, faites votre malle et allez rejoindre Savinia, je n'ai pas besoin d'une ennemie dans ma maison.

— Oh ! fit-elle, en se laissant tomber sur une chaise, une ennemie ? moi ! Mais vous ne voyez donc pas, monsieur Jacques, que pour vous sauver d'un danger je serais prête à me jeter au feu.

Elle éclata en sanglots.

— C'est bon, fit-il, on ne vous demande pas tant. Ne pleurez pas comme ça, vous allez vous porter malheur.

Il rentra dans sa chambre, s'habilla avec recherche et dit à Césarine avant de sortir :

— La comtesse arrivera sur les trois heures. Je serai rentré une heure après. Au revoir et merci d'avance.

Césarine n'avait pas prévu qu'elle pourrait jamais se trouver en présence de la mère de Marcel.

Depuis les confidences de Mme Petitot, elle se reprochait sans cesse de se faire, par son silence, complice de l'infâme supercherie.

Il était dans sa destinée de se trouver associée par force à des actes criminels.

Jadis, pour l'échafaud à son mari, elle ne l'avait pas dénoncé ; aujourd'hui, pour sauver son fils de déshonneur, elle le laissait consommer la plus odieuse des impostures.

Ce pauvre Marcel ! si doux, si bon, si intelligent, si digne de toutes les tendresses, avait une mère, une mère dévouée, riche, capable de l'arracher à la vie de misère qu'il menait loin d'elle, et il n'en savait rien ; et un autre, son ami d'enfance, s'était emparé de cette protection et songeait déjà à s'en faire un instrument de fortune immédiate !

Quelle angoisse que de mentir à cette malheureuse femme, que de lui vanter le scélérat qui abusait de sa crédulité !

Après avoir tout mis en ordre dans la maison, Césarine s'assit auprès de la fenêtre et guetta l'arrivée de la comtesse.

Jouerait-elle ce rôle atroce, indigne d'elle ? Hélas ! avant le cri de justice retentissait dans son cœur celui de son amour maternel.

Elle ne pouvait dénoncer Jacques sans le livrer, sans le perdre à tout jamais.

D'autre part, elle songeait à Mme Petitot dont une telle révélation anéantirait les plus chères espérances pour sa fille adoptive.

— J'aurais dû, pensait Césarine, retourner chez elle, prendre son avis. Elle seule est en mesure de me fournir les moyens de sauver Jacques, de lui permettre de s'expatrier. Ah ! s'il voulait, comme il pourrait être heureux à l'étranger, avec Savinia et sa petite Lauro ! . . . Oui, c'est cela . . . rien ne presse . . . Je verrai Mme Petitot, et nous forcerons Jacques à réparer toutes ses fautes.

Elle venait de prendre cette résolution, lorsqu'un fiacre s'arrêta devant la maison.

Césarine se pencha à la fenêtre et vit descendre du véhicule une dame en grand deuil.

— La voici ! se dit-elle. Oh ! mon Dieu, il va falloir mentir à cette pauvre femme, qui vient pour la première fois dans la maison où habitait son fils, où ce malheureux enfant a subi tant de privations et si souvent pensé à elle.

La sonnette a tinté.

Césarine se dirige lentement vers la porte.

Elle ouvre, et c'est à peine si elle ose affronter le regard de la visiteuse.

— Monsieur Jacques Brémont ?

— C'est ici, madame.

— Annoncez-lui que la personne qu'il attend est arrivé.

— M. Brémont, dit la Rassaïou d'une voix tremblante, vous prie de l'attendre ici. Il va rentrer tout à l'heure.

— Comment ! il est sorti ?

— Monsieur est à la Sorbonne, au cours de chimie. Prenez la peine d'entrer.

Mme de Fallière hésita une seconde, puis elle se décida à passer dans la salle à manger, dont Césarine avait ouvert la porte.

Un épais voile noir lui masquait le visage.

Pour éviter toute question, la Rassaïou se hâta vers sa cuisine lorsque Mme de Fallière la rappela.

Le supplico commença.

— Vous êtes madame Virieu ? lui dit la visiteuse.

— Oui, madame.

— Asseyez-vous. J'ai quelques renseignements à vous demander.

Jacques avait bien tout prévu !

— Votre maître, continua la comtesse, m'a parlé de vous. Je sais que vous êtes veuve et que vous avez éprouvé de grands chagrins.

— Oh ! oui, madame, de très grands chagrins.

— Vous n'êtes pas la seule ; ma pauvre femme ! mais le malheur des uns n'atténue pas celui des autres. Bref, vous étiez sans ressources quand M. Brémont vous a prise à son service. Permettez-moi de vous assister. Voici un billet de cent francs que j'aurais chargé M. Brémont de vous offrir de ma part. Je suis heureuse de vous le donner moi-même.

Césarine refusa net.

Elle ne pouvait rien accepter de celle qu'une horrible fatalité l'obligeait à tromper indignement.

— Je comprends et j'admire votre fierté, dit la comtesse ; mais vous avez tort de ne pas accepter un secours qui vous est offert de bon cœur. Au moins, êtes-vous heureuse, ici, M. Brémont vous fait-il la vie douce ?

— Très douce, madame.

— Vous lui êtes très attachée, paraît-il ?

— Oui, madame ; on ne saurait l'être davantage.

— Je sens, à votre ton, que vous êtes sincère et cela me fait grand plaisir : la reconnaissance est une qualité si rare aujourd'hui. Moi aussi, j'ai une domestique qui me porte, ainsi qu'à ma fille, une très vive affection. Il est vrai qu'elle est à notre service depuis vingt-cinq ans passés. Malheureusement, je dois bientôt la perdre. Elle a laissés au pays une sœur plus âgée qu'elle et qui a besoin de ses soins. Ma vieille Madelaine nous quittera à la fin du mois.

— Elle en aura bien du chagrin, dit Césarine ; les bons maîtres sont si rares.

Du moment qu'on ne parlait plus de Jacques, la Rassaïou était toute disposée à causer.

— A propos, fit la comtesse, le départ de Madelaine m'obligera à chercher quelqu'un de confiance pour la remplacer. Si la place vous convient, je suis disposée à vous l'offrir.

— Merci, madame ; mais je ne quitterai jamais M. Jacques, à moins qu'il ne me congédie.

— Il y sera forcé, d'ici peu, par un travail qui l'appellera en province.

— Loïn de Paris ? fit Césarine avec inquiétude.

— Dans le Berry, près de La Châtre Moï, j'habite Châteauroux, de sorte que, si vous étiez à mon service, vous vous rapprocheriez de M. Brémont.

— Madame est vraiment trop bonne ! . . .

—Rien ne vous attache à Paris, sans doute ?  
 Cette question fit passer, devant les yeux de Césarine, l'image adorée de sa petite-fille.  
 Pourtant, elle répondit sans hésitation :  
 —Non, madame.  
 La crainte d'être à jamais séparée de son fils lui faisait déjà préférer Châteauroux à Paris.  
 Mme de Fallière garda un instant le silence. Puis, reprenant soudain son interrogatoire :  
 —Et M. Brémond, demanda-t-elle, ne croyez-vous qu'il s'ennuiera en province ?  
 —Non, madame, pourvu qu'il gagne largement sa vie.  
 —Il est très ambitieux, n'est-ce pas ?  
 —C'est son seul défaut.  
 —Une dernière question, ma bonne dame ; mais puis-je compter que vous ne la répéterez pas à votre maître ?  
 —Certainement.  
 —M. Brémond a eu une amourette ?  
 Ces derniers mots firent rougir Césarine.  
 —Oui, madame, balbutia-t-elle.  
 —Une amourette sans conséquence, n'est-ce pas ?  
 Césarine baissa la tête.  
 Le mensonge se refusait à sortir de ses lèvres.  
 —Si je vous demande cela, ma bonne dame, reprit la comtesse, c'est par intérêt pour votre maître, qui est le fils d'une de mes meilleures amies.  
 —Je ne puis rien vous dire, madame ; une domestique ne doit jamais se mêler de ces choses-là.  
 Et Césarine, rongeant à cette comédie, se retira subitement.  
 Un instant après, Jacques Brémond rentra, tenant sous le bras une serviette bourrée de papiers.  
 —Elle est là, lui dit Césarine, tout bas.  
 —Vous a-t-elle interrogée sur mon compte ?  
 —Oui, monsieur.  
 —Vous lui avez lâché le boniment convenu ?  
 Césarine fit, de la tête, un signe affirmatif.  
 Il entra vivement dans la salle à manger, embrassa à deux fois la comtesse et s'asseyant auprès d'elle :  
 —Excusez-moi, bonne mère, de vous avoir fait attendre. Je reviens d'un cours des plus intéressants sur la chimie agricole. Je tenais à assister à ces expériences...  
 —Tu es tout excusé, mon enfant ; le travail avant tout. Mais tu en sais bien assez et il est temps de mettre à profit ton diplôme d'ingénieur-agronome.  
 —Je parie, chère maman, que vous m'avez trouvé un emploi ?  
 —Oui, mon enfant, un bon emploi : trois cents francs par mois, la table, le logement, toutes sortes d'avantages...  
 —Loin de vous sans doute, ma bonne mère ? loin de ma sœur qui ne peut me souffrir ?...  
 —Tu te trompes. Il s'agit d'une grosse ferme dans l'arrondissement de La Châtre.  
 —C'est à M. Sorlac que je dois cette aubaine ?  
 —Du tout. Je m'étais adressée à mon notaire, M. Charrier. Le propriétaire de la ferme est un de ses clients. Tu entreras en fonctions à la fin du mois. Les terrains sont excellents, assure-t-on, et, comme le propriétaire désire les vendre, il ne tiendra qu'à toi de les acquérir dans deux ou trois ans, quand tu les auras expérimentés.  
 —Chère maman, que vous êtes bonne et que ne puis-je vous le répéter tous les jours. Vous viendrez me voir souvent ? Vous me le promettez ?  
 —Le plus souvent possible, surtout à la belle saison.  
 —Et votre santé est tout à fait remise ?  
 —Je le voudrais bien pour toi, mon enfant, pour Lucile ; mais ce n'est qu'un répit, dont j'ai profité pour venir te voir et t'apporter la nouvelle. Je repars ce soir même, par l'express.  
 —Déjà ! ce n'est pas possible !  
 —Il le faut, mon enfant !  
 —Au moins, vous dînerez avec moi ?...  
 —Oui, au restaurant. C'est moi qui t'invite.  
 —Pourquoi pas ici, chère maman ? Cela vous épargnerait de la fatigue.  
 Et il l'embrassa de nouveau.  
 Blottie derrière la porte, Césarine ne perdit pas un mot de ce dialogue.  
 Elle frémissait de jalousie et d'indignation en entendant ces baisers de Judas.  
 —Mère Virieu !  
 C'était Jacques qui l'appelait.  
 —Allez nous chercher un bon petit poulet tout cuit, chez le rôtisseur. Madame dîna avec moi. Faites bien les choses et que cela ne traîne pas.  
 Elle dut se mettre à leur service, supporter le spectacle de l'édifiant fourberie.  
 Jacques jouait à merveille la tendresse filiale.

Son regard, si dur d'ordinaire, se faisait tendre, enjôleur.  
 Sa voix prenait des inflexions câlines.  
 Césarine comprenait maintenant que Mme de Fallière fût tombée si facilement dans le piège.  
 Tout en servant, elle suivait leur entretien.  
 Ces paroles de la comtesse lui donnèrent la sueur froide :  
 —A mon prochain voyage, j'irai à Choisy-le-Roi rendre visite à Mlle Lambert, la remercier des bons soins qu'elle a eus pour toi pendant la durée de tes premières études.  
 Et lui de parer tout aussitôt le coup.  
 —Nous irons ensemble, si vous le permettez, bonne mère.  
 —Comme tu voudras, mon enfant.  
 Césarine entra sur ces derniers mots.  
 Jacques était très pâle. Le projet de la comtesse avait fait naître en lui une horrible inquiétude : Mlle Lambert pouvait, au cours de cette visite, parler de Marcel et déplorer que ce dernier n'eût pas répondu au suprême appel de son vieux maître.  
 Vers six heures, Césarine fut chargée d'aller retenir un fiacre pour la voyageuse.  
 Mme de Fallière que son fils reconduisit à la gare, ne manqua pas d'adresser, avant de partir, quelques bonnes paroles à la Virieu.

—Au revoir, ma bonne dame. Si vous vous décidez à remplacer ma vieille Madeleine à la fin du mois, ne manquez pas de me prévenir. M. Brémond vous donnera mon adresse.  
 En revenant de la gare, Jacques complimenta Césarine.  
 —Parole ! fit-il, vous l'avez ensorcelée, la comtesse. Quant à moi, vous voyez l'intérêt qu'elle me porte. C'est une vraie chance de l'avoir dégotée. Faut vous dire, la mère, qu'elle est très, mais très calée ma comtesse. Elle ne parle rien moins que m'acheter la ferme où je vais faire mes débuts d'ingénieur. Vrai ! au fond, j'ai encore plus de chance que je n'en mérite.  
 Au lieu d'applaudir à cette satisfaction de malfaiteur en veine, la Rassajou gardait un silence farouche.  
 —Faites par votre tête d'enterrement, la mère ! Et si vous tenez à moi, comme vous en avez l'air, acceptez la place qu'on vous offre ; partons ensemble pour le Berry, à la fin du mois.  
 Pas un mot pour Savinia ! pas un regret !  
 J'y réfléchirai, dit Césarine.  
 —Pourquoi tergiverser ? Vous ne sauriez trouver une place plus douce, une meilleure maîtresse ! Et quel bon climat ! C'est encore le jardin de la France.

Pour la décider, il ajouta :  
 J'ai besoin de vous chez la comtesse. Elle peut succomber d'un jour à l'autre à sa maladie de cœur, et si ce malheur se produisait, j'aurais le plus grand intérêt à en être informé de suite par dépêche. C'est sur vous que je compterai à ce moment décisif.  
 Baissant la voix :  
 —Entre nous soit dit, mère Virieu, la comtesse m'a couché sur son testament pour cent mille francs. C'est un joli denier. Ça vaut la peine qu'on s'en occupe. Mais vous avez l'air de porter le diable en terre ! Je sais bien ce qui vous retient à Paris : des chimères ! L'avenir est de mon côté ! Suivez ma fortune et vous vous en trouverez bien.

D'un mot, elle pouvait faire écrouler tous ces châteaux en Espagne.  
 Elle n'avait qu'à lui crier : Malheureux ! je suis ta mère, la femme Rassajou, condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour complicité dans le crime de ton père ; j'ai été graciée au bout de vingt ans de prison ; je n'ignore rien de tes infamies : tu t'es substitué à Marcel auprès de la comtesse de Fallière, et tu guettes la mort de cette pauvre femme pour t'emparer de l'argent destiné à son fils !

Elle remit à plus tard la terrible révélation.  
 Avant d'agir, elle voulait faire une dernière tentative dans l'intérêt des êtres qui lui étaient si chers.  
 En attendant son départ pour le Berry, Jacques continua sa vie sédentaire.

Il ne sortait presque pas. Paris lui faisait peur ; il s'y sentait entouré d'ennemis invisibles.  
 La dernière tentative contre lui avait échoué ; mais on avait tout tenté pour le déshonorer quand même : il avait été appelé comme témoin au procès de la baronne, et le président s'était fait un devoir de l'admonester publiquement.

(A suivre.)

### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Supplément Musical du "Samedi"

(Suite)

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. It contains several measures of music with dynamic markings such as *pp* and *f*.

Second system of musical notation, continuing the piece with various notes and rests, including dynamic markings like *pp* and *f*.

Third system of musical notation, showing more complex rhythmic patterns and dynamic markings such as *pp* and *f*.

Fourth system of musical notation, marked with the tempo instruction *Largo* and *a Tempo*. It includes dynamic markings like *p* and *pp*.

Fifth system of musical notation, concluding the section with dynamic markings such as *pp*.

(A suivre)

Sixth system of musical notation, starting with a grand staff and dynamic markings like *f*.

Seventh system of musical notation, featuring a grand staff with various musical notations.

Eighth system of musical notation, marked with *pp* and *p* dynamics.

Ninth system of musical notation, including dynamic markings like *f*.

Tenth system of musical notation, concluding the page with dynamic markings like *f*.

N° 3. — Air varié

Andante  $\text{♩} = 72$   
PIANO  
*p très té*

*poco rit.*

1<sup>re</sup> Variation

*rit.*

2<sup>e</sup> Variation

sans ralentir

## “ L'Ami-des-Lois ”

Scorssery, de Dunkerque, s'enorgueillissait de son nom. Il y voyait comme un air de parenté avec *corsaire*, et prétendait qu'il n'était pas étranger au choix qu'il avait de son aventureuse carrière, non plus qu'il n'avait cessé de le protéger dans l'accomplissement de sa glorieuse destinée.

Confiant dans son étoile, et donc en son nom, Scorssery avait frété un navire de course, qu'il avait appelé *l'Ami-des-Lois*.

Le début de la campagne de ce navire fut des plus heureux, et, malgré son titre solennel, de joyeux ébats saluèrent à son bord ses prises répétées. Elles se succédèrent si rapidement, qu'un punch, allumé sur son gaillard d'avant, pour célébrer la première, brûla pour éclairer la seconde, et servit encore pour faire honneur à la troisième. Quand Scorssery rentra à Dunkerque, au petit jour, sa flotte était comme embrasée de flammes bleues qui se reflétaient en d'étranges lueurs dans sa mâture et dans sa voilure. On eût dit des faux follets courant sur les flots.

Les punchs de Scorssery demeurèrent célèbres à Dunkerque. Il ne rentrait jamais au port sans s'annoncer par ses fanaux d'un nouveau genre, et ses compatriotes, accourant à ce signal, emplissaient, en l'honneur de la victoire nouvelle, leur verre à l'énorme chaudière que le maître-coq tenait à leur intention convenablement *arrimée et parée*.

Mais ces punchs n'eurent qu'un temps. Aux navires de commerce chargés d'avoine, de graine de navette ou de bière forte, succéda la marine de l'État, et alors la partie se corsa. Les flammes bleues firent place aux flammes rouges. Ce fut le combat superbe, où Scorssery se couvrit de gloire.

*L'Ami-des-Lois* était depuis plusieurs jours en croisière lorsqu'il se trouva soudainement en vue d'un brick anglais qui, fort de ses deux respectables rangées de canons, étalait avec orgueil ses couleurs nationales. Il voguait solennellement et paraissait point prendre attention au petit navire français qui était pour lui seigneur de trop peu d'importance.

Celui-ci se froissa de cette impertinente attitude. Si l'Anglais avait fait mine de lui donner la chasse, il eût, à cause de sa disproportion avec lui, mis toutes ses voiles dehors pour lui échapper, et la chose lui était facile, car il était bon marcheur. Au lieu de cela, son équipage réclama le combat. Scorssery lui représenta que c'était tenter le diable que de s'engager en pareille aventure. Mais ses remontrances furent vaines. Aussi bien, il n'insista que faiblement.

— Vous voulez vous battre ? dit-il froidement.

— Oui ! oui ! répondaient d'une seule voix tous ceux qui l'entouraient.

— C'est bien, camarades ; je savais que vous n'étiez pas gens à reculer devant un bon coup de peigne. A la besogne, donc, et servez chaudement ! ”

Il prend lui-même la barre de son navire et le dirige par le tribord du brick. Celui-ci, surpris, fait tonner son artillerie. Les boulets balayent le pont de *l'Ami-des-Lois* et déchirent sa voilure, puis le crépitement de la fusillade se joint à la grosse voix du canon. Bientôt les deux bâtiments, très rapprochés, sont enveloppés de fumée. Ils ne se voient plus et se foudroient au jugé. A un moment, Scorssery fait cesser le feu, afin de juger de l'état où est l'ennemi. L'Anglais en fait autant. Quand le nuage s'est dissipé, les deux adversaires sont côte à côte. Alors, on peut se rendre compte des deux côtés des forces dont on dispose. A bord du corsaire, des marins, — 25 en tout ! Sur le brick, symétriquement alignés derrière les bastingages, une longue rangée de soldats en habit rouge, dont les armes reluisent au soleil.

A cette vue, un moment d'hésitation se produisit à bord de *l'Ami-des-Lois*.

— Eh quoi ! s'écria Scorssery, vous vous plaignez de ce que la mariée est trop belle ! Au grand mâ, le pavillon rouge d'abordage ! Et toi, l'Anglais, amène pour *l'Ami-des-Lois*.”

Une décharge de mitraille répond à cette sommation. Le corsaire riposte de toute sa batterie. Il jette ses grappins dans les cordages du navire ennemi, et tandis que les hommes de Scorssery, aux visages noircis par la poudre et striés par le sang, se précipitent à l'assaut, des gabiers, juchés dans la mâture, jettent des grenades sur le pont des Anglais, qui devient promptement intenable pour eux. La plus grande confusion se met dans leurs rangs, ils se réfugient sur le gaillard d'avant et sur le gaillard d'arrière. Mais les projectiles les y poursuivirent, les y décimèrent. Quand ils veulent faire usage de leurs armes, il s'entre-tuent. Ils veulent charger, mais ils tombent sous les coups de hache qui s'abattent sur leurs têtes, fendent les crânes, font jaillir les cervelles.

C'est à bord un infernal tumulte, auquel se mêlent les imprécations et les cris de douleur. On se croirait en enfer, parmi les damnés. Finalement, l'épouvante saisit les Anglais, et, après quelques minutes d'une résistance désespérée, d'une lutte acharnée, Scorssery

et ses vingt-cinq compagnons sont maîtres du brick.

Superbe victoire ! Nos corsaires n'en pouvaient croire leurs yeux. L'Anglais avait à bord 105 hommes commandés par trois officiers de troupes royales, non compris son équipage qui était nombreux et aguerri. On était dans la Manche. Dieppe se trouvait le port le plus voisin. *L'Ami-des-Lois* y conduisit sa prise.

Quand la nouvelle du fait d'armes de Scorssery fut apportée dans cette ville par les premières barques rentrant à la marée, la population fut prise d'une grande curiosité et se porta en foule au-devant des arrivants. Elle traitait de fable le récit qui lui avait été fait. Assurément, on était habitué en ce temps-là aux aventures extraordinaires des gens de mer, mais celle-là dépassait tellement tout ce qu'on avait vu que nul n'y pouvait croire.

Il fallut bien se rendre à l'évidence lorsque les deux navires mutilés firent leur entrée dans le port, et surtout lorsque l'on vit les corsaires, en si petit nombre, faire défilé devant eux la quantité considérable de leurs prisonniers.

Alors, les exclamations éclatèrent de toutes parts. Les Dieppois firent à leurs frères dunkerquois une ovation sans pareille. Des fêtes brillantes furent organisées pour célébrer leur victoire. Mais Scorssery n'était pas homme à s'attarder dans les délices de la vieille cité normande. La prise d'un navire de guerre lui faisait sans doute beaucoup d'honneur, mais le moindre grain d'avoine ou de navette faisait encore mieux son affaire. Il donc la mer, et d'heureuses expéditions ne tardèrent pas à remplir son oscarcolle.

JACQUES PETEN.

## L'Effigie

On entendait autrefois par *effigie* la reproduction en cire de la figure d'un roi, d'un prince du sang après leur mort ou d'un criminel resté introuvable. Ce rapprochement s'explique par deux étranges coutumes.

Tout d'abord, un coupable en fuite, condamné par contumace, était exécuté par effigie, c'est-à-dire que son image était conduite sur le lieu du supplice avec tout le cérémonial ordinaire, et y subissait la sentence prononcée contre celui que la justice ne pouvait atteindre.

Ce premier emploi de l'effigie était donc une marque de flétrissure, d'ignominie. Le second, au contraire, constituait un honneur suprême, une dernière preuve de respect à l'égard d'un roi ou d'un membre de la famille royale, après leur mort. Dès que le malade avait rendu le dernier soupir on faisait son effigie en cire, puis le corps était porté sur un lit de parade pour y être exposé aux yeux du public, deux, trois et quelquefois même cinq jours durant, après lesquels, la mise en bière affectuée, le rôle de l'effigie commençait.

Elle était revêtue des propres vêtements du mort et demeurait pendant un certain temps exposé sur lit de parade, où chacun pouvait venir contempler ses traits. S'agissait-il d'un roi ou d'une reine, l'effigie avait couronne en tête, sceptre à une main, et main de justice à l'autre. Autour de ce lit, les officiers de tous grades continuaient leur service comme du vivant de leur maître, et cela pendant plusieurs semaines.

En 1514, Anne de Bretagne mourut, et on peut lire dans le récit de ses funérailles que “ sur le drap d'or estoit une sainte et remembrance, faicte près du vif après la face de la dicte dame, où avoit besogué Jehan de Paris :

C'est cette exposition d'apparat, d'après un manuscrit du temps, que représente notre gravure.

D'après Bassompierre, les choses ne se passeront pas autrement à la mort de Henri IV. “ Le corps du roi, écrit-il, fut porté en la grand'salle de parade, où de l'effigie, laquelle fut servie, comme si le roi eust vescu. Nous la vinmes garder... ce qui dura plus de trois semaines, au bout desquelles l'effigie fut ostée.”

Le *Mercur*e d'oct 1683 assigne une date précise à l'abandon de ces honneurs funèbres lorsqu'il informe ses lecteurs que Marie-Thérèse d'Autriche n'eut pas son effigie

N. NIQUÉ

## TEMPÉRANCE ET GOURMANDISE

Le célèbre cuisinier Antonia Carême raconte ceci au cours d'un de ses classiques traités professionnels : “ Le prince régent d'Angleterre, au service duquel je fus pendant plusieurs années, me disait un jour : Carême, mon ami, vous me forez mourir d'indigestion. J'ai envie de tout ce que vous me présentez. C'est trop de tentations en vérité.

— Monseigneur, lui répondis-je, mon devoir est de provoquer autant que possible votre appétit par la variété de mon service, mais il ne m'appartient pas de le régler. Le prince sourit en me disant que j'avais raison, que c'était affaire à lui de veiller sur ses instincts de gourmandise. Et je continuai à lui faire faire bonne chère.

# HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

doivent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

498 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELLE EAST 1116

Un femme qui se respecte parvient toujours à être aux yeux du monde une femme heureuse.

Pour habillements de Printemps et d'Été, allez chez

## N. LÉVEILLÉ

138 1/2 Rue St-Laurent

MONTREAL

Les Tweeds les plus nouveaux ou les plus variés, et une coupe toujours soignée. Une visite vous convaincra.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS

Téléphone des Marchands 152

## AUX DAMES

Nos patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

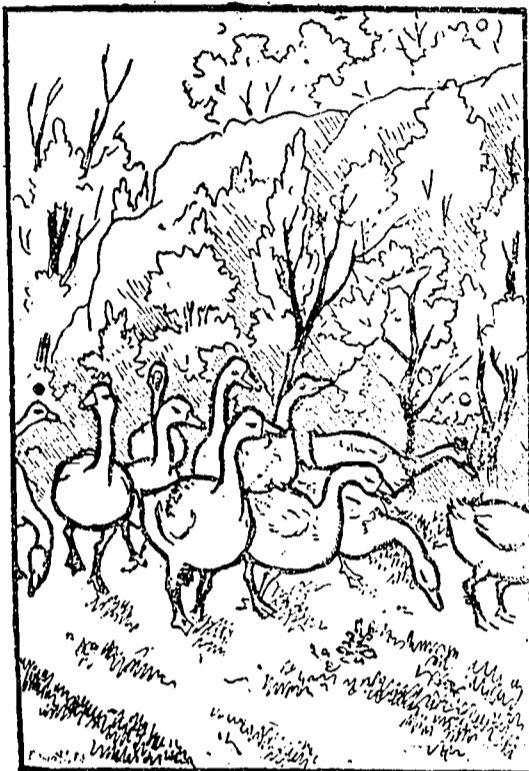
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Église Notre-Dame

## DEVINETTE



Cherchez le garçonnet chargé de garder les dindons.

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. L'Œuvre, de René Maizeroi.  
PROCHAINEMENT : L'Aiglon, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

Marius Capoulade, repassant les événements de sa vie accidentée, rappelle le temps où il écrivait dans les journaux.

— Vraiment, vous avez été journaliste ?

— Pardi ! Une fois, j'ai fait un article dans le *Sémaphore*. Quel succès, mon cher ! Le public l'a redemandé, cet article. Si le journal ne l'avait pas republié le surlendemain, on se désolait en masse !

112 Rue VITRÉ  
Coin St-Laurent



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR  
The Modern Light  
2116 Ste-Catherine,  
MONTREAL.  
Agents demandés.

## A l'Enfant Malade



Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

# LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.